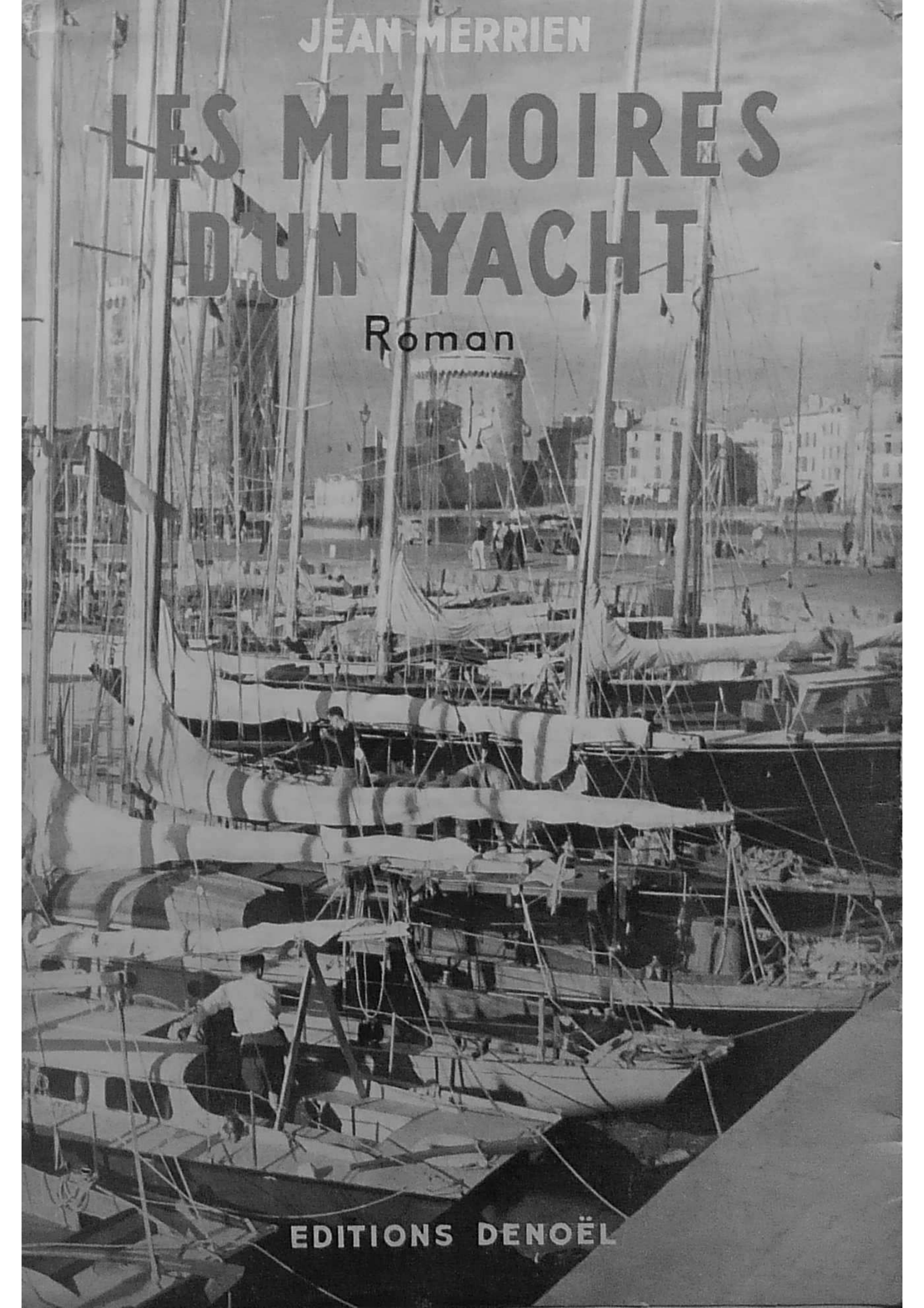




JEAN MERRIEN

LES MÉMOIRES D'UN YACHT

Roman

EDITIONS DENOËL

à vous Bud-Ker Ker,
en Breton - très cher), pour
f... en l'air vos bocaux!

Votre

J. Kerrien

12/5/53

LES MÉMOIRES D'UN YACHT

DU MEME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA MER :

MARINES (*épuisé*).
RIEN QUE LA MER (Ed. SELF).
L'HOMME DE LA MER. Grand prix de la mer 1948.
GUIDE DE PETITE CROISIÈRE AUDIERNE-LA ROCHELLE (Le Yacht).
LES NAVIGATEURS SOLITAIRES (Denoël, 1953).
LES MÉMOIRES D'UN YACHT.

A paraître :

LE MUTILÉ DE L'ATLANTIQUE (pour la jeunesse).
GRAND DICTIONNAIRE DE NAVIGATION A VOILE ET DU LANGAGE
MARITIME.

AUTRES OUVRAGES :

LA MORT JEUNE, *roman* (N.R.F.).
ABANDONS DE POSTES, *roman* (N.R.F.).
BORD A BORD, *roman*. Prix populiste 1944 (N.R.F.).
LE REFUS, *roman* (Presses de la Cité).
QUI VAILLE DE VIVRE, *roman* (*sous presse*).

JEAN MERRIEN

LES MÉMOIRES D'UN YACHT

roman

Éditions *denoël*

19, Rue Amélie - PARIS VII^e

*Aux éléphants sympathisants,
Aux novices amarinants,
Aux cafouilleux bénévoles,
Aux virussés impénitents,
Aux chevronnés fromages-blancs,*

*...et aux lecteurs terriens, pour qui ce livre a été
rédigé de telle façon qu'aucun terme marin ne les
retienne — mais que tous leur deviennent, peu à peu,
familiers, et qu'ils sachent ainsi ce qu'est vraiment
un yack.*

J. M.

Vous, les humains, vous ne vous sentez pas naître. Vous ne savez de votre naissance que ce qu'on vous en dit plus tard, avec précision de date, de minute. Mais vous ne prenez conscience de vous-mêmes, de votre petit cochon rose tout complet, que longtemps après. Je sais ce que c'est qu'un cochon, parce que j'en ai vu nager, pas si mal que cela ma foi, en roulant un peu, ce qui est normal avec des fonds si ridiculement ronds. Les cochons humains, c'est mieux taillé pour la nage, bien que manifestement l'architecte naval de l'homme n'ait pas été à la hauteur.

Voilà que je pars dans les digressions. Il faut me le pardonner. Je connais mieux l'aviron que le porte-plume, et Jobig aussi, qui a été élevé, si l'on peut dire,

par un vieux cuir-bouilli, lequel était maître dans l'art des digressions, un maître parmi les maîtres que sont en cela tous les vieux marins. Jobig, vous comprendrez plus tard ce qu'il vient faire ici, je vous montrerai le point sur la carte.

Je disais donc que vous, les hommes, vous ne vous sentez pas naître, et pourtant vous êtes nés à une minute précise. Nous, les bateaux, c'est tout le contraire. Quand naissons-nous? Lorsque, à peu près finis, on nous lance à la mer? Lorsque votre sacrée Douane daigne donner à notre maître un papier, au nom de la République, que nous sommes enfants légitimes, nés et bien nés, vlan, un coup de tampon? Allons donc, les petits enfants sans état-civil sont nés quand même; et ceux qui font surface à sept mois, que disait mon maître toubib, et qu'il faut remettre dans un autre chantier, en verre, bien chauffé, ils vivent aussi. Ou bien alors, naissons-nous quand nos bordés sont calfatés, que donc nous pouvons flotter? Flotter, cela seul est indispensable pour un bateau. Ou bien quand toute notre membrure est en place, que nous ressemblons à la baleine du Jardin des Plantes, à un chameau crevé dans le désert, etc., j'en ai entendu des âneries de ce genre, à mon chantier natal, quand le bruit des maillets et des herminettes ne couvrait pas les commentaires des visiteurs terriens! Ou quand notre pièce de quille, taillée dans le « bois tort », dans la branche courbe d'un chêne, est placée de chant sur le sable du chantier, maintenue par des planchettes dans la position sacrée qu'elle gardera jusqu'à la mort lente dans la vase d'un arrière-port? Ou bien quand on taille la branche

du chêne dans la forêt? Ou quand le bourgeon de cette branche a jailli, ou quand le gland a germé?

Non. Tout commence vraiment pour nous quand les charpentiers écorcent cette branche, lui donnent son droit et son tort, et sa longueur, qui sera notre seul vrai état civil : « Il a tant de pieds de quille. »

Lorsque cette branche taillée est posée sur le sol, qu'elle est réunie à l'étrave et au brion, frais taillés eux aussi, que sur cette étrave dressée comme proue de drakkar un mousse cloue un petit bouquet — à ce moment-là, ou un peu plus tard, deux hommes viennent, qui regardent; et celui des deux hommes qui va vous faire croître, vous bâtir, tape sur l'épaule de celui qui, plus tard, vous mènera sur la mer, et lui dit : « Voilà ton bateau. »

Alors les trois pauvres pièces de bois frémissent au mot de l'homme; par la magie de ce mot nous sommes nés, nous sommes *un bateau*.

Un bateau, fils de l'homme et de la forêt vivante (ou des entrailles de la terre et du feu, tristes navires de ferraille). De l'homme qui nous a voulu et calculé, de la forêt qui nous a donné notre chair.

Et tout au long de notre vie, même pauvre épave abandonnée, nous pensons à l'homme; même desséchés, ébaroués aux soleils tropicaux, pénétrés de sel aux courses lointaines, nous pensons à la forêt, dont nous sentons encore le sang travailler en nous.

**

Je suis donc né-en-quille un jour de tout premier printemps, que des nuages blancs couraient dans le

ciel, que des scintillements d'eau vive se reflétaient aux poutres du chantier, que par bouffées le vent venait jouer avec les copeaux et faisait claquer les vantaux du toit ; qu'un grand brouhaha de marée montante, de cris d'oiseaux, de stridences de poulies, d'odeurs fraîches, d'appels de femmes, de coups de maillets sur les fers de calfats, de chocs sourds de masses ou d'herminettes, ponctués des clochettes cristallines de la forge, s'entremêlaient, dansaient, pénétraient brusquement le silence ouaté de la sciure. C'est alors que le mot fut prononcé, et que je pris conscience.

Une autre quille-étrave était près de moi, devant un gros sardinier « minahouët » en cours de bordage (il faisait le fier, celui-là, il nous méprisait ; s'il avait su qu'il était un des derniers de sa race, qu'il serait démodé quand je serais en pleine jeunesse...), une autre quille-étrave portait un gros bouquet, tout blanc et rose. Moi, point. Serais-je donc mort-né ? Raté ? Pourtant le « mot » venait d'être prononcé :

— Voilà votre bateau, monsieur Jacques.

Son bateau ? L'autre homme était mon maître ? Il n'était pas du tout gréé comme les autres. Sur la tête, pas une casquette, mais une drôle de pomme de mâ, ressemblant à un habitacle de compas, comme j'en ai depuis revu aux civils de la custom ou des droits-de-quai dans les ports anglais ; autour du cou, une petite braie de toile blanche, bien serrée, calfatée par un pennon de soie multicolore (je ne connaissais pas les faux-cols et les cravates, ça n'a pas cours dans les chantiers navals de Concarneau). Et ses mains ! Elles étaient fourrées de cuir comme un

portage de balancine ou le point de mâ d'une voile houarie (ça, je n'en ai jamais revu, que sur la main de bois d'un passager, une fois, qui n'avait qu'un vrai bras).

Mon maître (j'ai pu en juger depuis !) n'était pas content, pas content du tout. Quant à mon créateur, il prenait un ton tout galipoté, tout sucré, mais semblait gêné, vraiment sans chaleur.

Bien sûr, comme tous les bébés, je manquais alors de points de comparaison, je pensais que c'était comme ça. J'avais mon cœur-de-chêne plein de tendresse.

— Mon bateau ? criait mon maître très fort, très très fort, si fort que toutes les herminettes s'arrêtèrent, et les masses, et les marteaux. Mon bateau ? Vous vous foutez de moi, Jaouen ? Nous sommes le 12 avril, j'ai mes vacances en juillet, Jaouen, il faut que j'aie mon bateau le 1^{er}, Jaouen, le 1^{er}, pas le 2. Et vous me montrez une pièce de quille !

Jaouen bredouillait. J'entendais mal, dans le vacarme repris ; et puis, brusquement, il se mit à parler fort lui aussi : qu'il y avait les bateaux de pêche qui armaient, plusieurs à finir, des réparations, que la pêche, tout de même, cela passait avant les yacks (1) n'est-ce pas...

(Ah ! J'allais être un yack ? Comment se faisait-il, je comprenais ce mot ?)

— Alors, il ne fallait pas prendre de commande ; et surtout pas accepter d'arrhes, Jaouen, c'est de...

(1) Cette orthographe, qui correspond à la prononciation, a été française jusqu'à l'intrusion, récente, de la forme anglaise « yacht ».

Brusquement, il se tut. Et Jaouen, qui braillait en même temps, se tut non moins brusquement. J'ai compris pourquoi plus tard, beaucoup plus tard, quand j'ai connu les hommes, les patrons de chantiers avec leur besoin de sous, les plaisanciers avec leur terreur de se trouver sans bateau pour les vacances.

D'une voix toute douce, Jaouen reprit :

— Je vous jure que vous l'aurez, Monsieur Jacques. Si le gréeur et le voilier sont parés eux aussi, vous pourrez appareiller le 1^{er} juillet, vous pouvez m'en croire. Tous les bois sont là, et bien secs, venez voir. Mais, pour le plan, il faudrait que vous me disiez...

Ils s'éloignaient.

Pourtant j'entendis encore Jaouen qui lançait, de son fausset concarnoï :
 — Comment vouliez-vous que je mette en route sans savoir ça ?

Un bon moment plus tard — le jour baissait — ils revenaient. Jaouen se plantait sur ses deux quilles, robuste, jovial et un peu narquois.

Mon maître s'approcha de moi. Il n'avait plus ses « fourrures » de cuir aux mains. Très délicatement, de sa peau bien poncée, il flatta mon étrave. Ses yeux brillaient, il avait un petit sourire. Je me sentis parcouru d'un frisson, fis entendre un léger craquement.

Mon maître jeta à Jaouen un coup d'œil inquiet :

— Ça, du bois sec ?

Jaouen haussa l'épaule. Moi, j'avais envie de pleurer, ainsi incompris — j'avais eu bien du mal à

pousser ce craquement d'affection — et envie de « groumer » : aurait-il voulu que je sois sec comme ce sale panneau tout dépeint, centenaire pour sûr, qu'un compagnon avait tout à l'heure posé contre moi, et qui puait le cadavre de bois ?

En regardant mon maître partir, j'eus aussi un afflux de malice : sa vilaine capote était couverte par derrière de copeaux qui se tortillaient comme lançons ou aiguillettes. Je trouvai cela si drôle et j'étais si heureux de mon mélange d'amour, d'irritation et de mépris (les bateaux sont femmes), que, bien nettement, je pétai en plein bois !

*
**

Il faut ici que je vous explique ce que Jobig venait faire dans l'histoire, et comment il se faisait que, naissant, je comprenais les mots des hommes.

Vous dites parfois « les bateaux ont une âme ». Pour vous, c'est de la littérature, de l'anthropomorphisme (j'ai eu des maîtres savants), une façon de parler, quoi.

Eh bien ! non, c'est une vérité.

Tous, même ces affreux bateaux de fer que je déteste, nous avons une âme.

L'âme d'un marin péri en mer.

Et cela pourra vous expliquer beaucoup de choses.

Nous, les yacks, comme nous ne sommes construits que pour jouer, à défaut de l'âme d'un plaisancier noyé (c'est si rare), notre âme est celle d'un gars qui n'aimait encore que jouer, l'âme d'un mousse, d'un enfant noyé.

Oh! il y en a qui sont des âmes de sales gosses : elles animent les yacks contrebandiers, flibustiers, les bateaux de malchance, les charognards qui jouent de sales tours à leurs maîtres. Des âmes de petits mâles précoces : elles choisissent les yacks de Méditerranée, les yacks à bonnes fortunes, qui, bien sûr, ne naviguent guère, cela ne va pas ensemble. Des âmes de jeunes ambitieux, ce sont les yacks snobs, ou bien, si leur valeur égalait leur prétention, les grands yacks de course, les gagnants de régates. Des âmes de bons gars tranquilles, ce sont les « bateaux de famille ». Des âmes de marins-nés, ce sont les yacks de grande croisière, les yacks de navigation solitaire. Et puis la foule de ceux qui, les dimanches, jouaient aux quatre coins, à gend' vol', à faire claquer leurs sabots en courant sur la route, à tailler des embarcations dans du liège : ceux-là hantent l'essaim des petits mouille-culs de régate qui dans les estuaires et les fleuves aiment s'entrecroiser interminablement, se disputer des trophées dérisoires, signoler leur allure — et, en sourdine, corriger les fautes de barre de leurs jeunes maîtres citadins, tout glorieux ensuite, un peu surpris quand même d'avoir gagné.

Une âme.

Tous les bateaux, tous, les plates, les canots, les chaloupes de pêche, les pinasses et les malamoks, les harenguiers et les morutiers, les chalutiers et les baleiniers, et les cargos, et les glorieux transatlantiques, tous ont une âme de marin péri, même les navires de guerre. Ah! ceux-là! Ils ont des âmes hautes d'anciens officiers de la Royale, ou de corsaires, quelquefois de pirates, ou bien, plus petits mais non

pas plus modestes, des âmes hargneuses (et pourtant bien braves) de capitaines d'armes, d'officiers marins, de quartiers-maîtres se prenant pour des « légumes » ; les embarcations de la « drôme », de ces navires de guerre ont des âmes de gabiers, de timoniers, bons garçons ou rouspéteurs, mais tous marins. Car il n'y a que des âmes de vrais marins, à s'incarner dans les bateaux. C'est une faveur, un avancement au choix. Ceux qui furent les meilleurs marins ont les meilleurs bateaux : pas toujours de ce fait les meilleures destinées, mais toujours le point de départ le plus favorable, la qualité marine, la beauté.

Ils sont d'une beauté tout autre, les grands cargos sonores et brutaux, tout autre que les voiliers glorieux, empilages de toiles vibrantes; tout autre, mais point indigne, disait un de mes maîtres, qui pourtant était un marin. Et les grands bateaux me l'ont confirmé : quand ils renaissent dans la ferraille de ces usines flottantes, les vieux mangeurs d'écoute se mettent à groumer « pas des bateaux, ça, des fers à repasser à mécanique ». Mais il paraît que vite ils comprennent qu'une usine vaut bien une chiourme à singes, qu'avoir les yeux rivés sur le cadran d'un compas de route n'est pas moins noble que de grimper sur la vergue et d'y faire le mariolle ; prendre le quart est toujours prendre le quart, la mer est toujours la mer, et les marins toujours des marins.

Ils disent cela. Peut-être le disent-ils pour essayer de se convaincre; car moi je tangué de rigolade et je roule de mépris : non, il n'y a qu'une marine, la voile. J'ai une âme de yack.

Une âme de yack. Et pourtant le petit gars qui s'est réincarné n'était pas précisément un « yachtsman » à fromage blanc, ah! non.

Un beau petit gars, j'imagine, dans ses quatorze ans, un gars à cheveux drus, à taches de rousseur et à clairs yeux bleus, avec des regards aigus et lointains, déjà suspendus à la cardan pour ne pas quitter l'horizon.

Au rôle d'embarquement du Bureau de Port-du-Ciel, c'est moi qui à son âme errante fus dévolu, moi le plus chargé alors d'espérances, de beauté, parce que, mousse misérable d'un chalutier à voiles, il s'était noyé en voulant sauver un yack, par amour, rien que par amour de sa coque fine et lustrée. C'était un yack à énorme guibre sculptée, un long nez pointu ridicule aujourd'hui, mais si « riche » alors que tous les marins s'arrêtaient, et hochaient de la tête ; un yack étroit comme un fuseau, portant une voilure ahurissante, compliquée comme lessive de châtelaine, vaste à couvrir tout le courtîl du « pen-ti » (la petite fermette) du père de Jobig.

Ah! non... avait pensé Jobig, ah! non, dame, on ne laisse pas aller à perdre un bateau pareil, même si son équipage d'inscrits l'a piteusement abandonné dans le mauvais temps, ses ancres larguées, même si le propriétaire s'en fout — l'assurance paiera! — même si le patron de Jobig gueule, même si Jobig doit y laisser son souffle ; on ne laisse pas faire côte un tel yack de « prince marin », tout dessus, comme ça, vaillant et intact, on meurt plutôt avec.

Jobig était mort avec. Et renaissait en moi.

*
**

Il renaissait en moi, non pas comme un second Jobig, mais comme une âme de bateau. C'est-à-dire qu'il était ma conscience des choses, qu'il m'apportait la possibilité de me souvenir, de penser, de comparer, de m'exprimer. De traduire en langage d'homme mon langage de bateau, de dicter même, dans ses rêves, à un homme vivant amoureux des yacks, ces souvenirs.

Et aussi de me faire saisir tout de suite une foule de choses que je ne verrais que plus tard.

Le résultat, je pense, doit être quelque peu bâtard : mélange de façons de voir qui sont de moi, de formules marines qui sont de Jobig, de manières d'écrire qui sont du scribe. Mais peu importe ; je puis ainsi faire entendre ce que les hommes ignorent : *le point de vue du bateau*.

Je ne sais de Jobig que ce que je viens de dire. Sur le reste il se tait. Et moi, avec son âme, je parle, parle, parle. Un bateau, cela parle sans arrêt.

Est-ce lui qui me mène ? Nullement. Plus tard, quand j'aurai été lancé, ce seront mon barreur, mon équipage. A présent, ce sont mes charpentiers. Mes réactions, quand je serai à la mer, seront-elles de lui ou de moi ? Cela n'a pas de sens. Moi, c'est lui-bateau.

*
**

Ah, quelle affaire que de naître !

J'attendis d'abord plusieurs semaines. Chaque

lundi, et parfois d'autres jours, le patron du chantier hélait un de ses hommes :

— Ho ! Thomas, il faudra tout de même se mettre au yack.

En réponse, l'homme grommelait qu'il « était sur la réparation » du thonier de Lhévéder, ou bien qu'il ne pouvait pas débaucher de la *Jeanne-Marie* (c'était un bateau en construction, que je ne voyais pas, masqué qu'il était par le minahouët, mais autour duquel se faisait un tel raffut qu'il ne se laissait pas oublier, celui-là !). Mollement Jaouen répondait : « Alors, fais vite ; tout de même, il faut qu'on s'y mette », et puis, harponné par quelque client, il s'éloignait, agitant ses tangons de bras avec véhémence, et couinant, aigu comme poulie : « Je peux pas faire tout à la fois, non ! »

Pour moi, tout retombait dans le silence. Façon de parler ; disons dans un silence personnel, car autour de moi, tout le jour, le vacarme était incessant. La raboteuse ronflait, la scie piaulait, les marteaux et les maillets cognaient, les mousses sifflaient (faux), les hommes criaient des appels par-dessus le tumulte ; et sous leurs sabots la poussière volait, qui lentement retombait sur moi, sur ma misérable pièce de quille, sur mon brion à moitié pointé, me donnant un pauvre air de morceau de bois gâché, bon à faire le feu sous les pots de brai, avec une grande fumée torsadée comme j'en voyais passer devant le ciel.

Si c'était cela la vie de bateau, de yack !

La nuit, à part les rondes d'un gros chien-loup — qui osa pisser sur moi, quelle honte ! — tout reposait, la poussière elle-même s'assoupissait. Alors, alors

seulement, car les bateaux ne peuvent parler entre eux que dans le silence absolu, et de très près, les ships en construction devisaient.

Ils étaient naïfs et vantards, comme tous les apprentis marins du monde ; et l'on sentait bien que leurs âmes, les marins réincarnés en eux, écoutaient ce langage de bois en rigolant, ne le laissaient tenir que par malice. Ils n'avaient pas à intervenir, puisqu'il n'y avait rien à traduire, à faire comprendre à des hommes.

Les carènes, les carcasses, les ébauches, vantaient leurs prouesses futures ; ou bien elles célébraient la maîtrise incomparable de leurs architectes navals, la pureté de leurs plans, l'excellence de leur bois ; de temps en temps un énorme éclat de rire jaillissait, parce que, du plus vaniteux, du plus fier de son « bois du Nord », s'élevait, malgré lui, les crissements et les claquements de nombreux vers. Ou bien parce que, du minahouët si glorieux de son « chêne imputrescible » (lourd comme caillou, lui lançaient les autres), montait, incongrue comme un pet, une odeur d'aubier. Un vieux chevronné, petit chasse-marée de plus de cinquante ans, qui prétendait « avoir briqué toutes les mers » alors qu'il n'avait jamais que caboté de la Gironde à la Rance (pour nous déjà merveilleux), cette antique baille, déhalée sur chantier pour refonte (même que le chef de chantier avait dit à son patron : « Il est pourri, ton ship ; changer la quille, l'étrave, l'étambot, la membrure, les serres et les bordés, à peine si ça suffirait ; fais un neuf, donc ! »), cette vieille baderne racontait interminablement ses campagnes, et la mer, et les golfes, et les estuaires. Nous

écoutions béants, tâchions d'en tirer une vision du monde qui serait le nôtre, tout en prenant des airs détachés, et en lui lançant des plaisanteries stupides. Elle nous traitait de bleusaille, et nous baissions le nez, parce qu'en effet un peu partout sur nous il y avait des traits de crayon bleu, qui nous humiliaient. Lui, il est vrai, portait à l'emplacement des bordés qu'il fallait lui changer, de grands coups de couteau traçant des croix sur son coaltar. Il en était fier comme de décorations, et aussi de ses blessures, comme un patron de canot de sauvetage.

J'eus le malheur de dire, une nuit, que, moi, je n'avais pas de traits de crayon bleu. Jusqu'alors on me méprisait ; dorénavant, je fus le souffre-douleur du chantier. Comment ! Il osait parler, celui-là, qui n'était même pas une bleusaille ; trois bouts de bois non assemblés, dressés comme ça par jeu, sûr, et devant lesquels le Patron avait prononcé le Mot par blague, par ironie, pour se débarrasser du pékin à faux-col ! Pas un marin, ce type-là, sûr ! Eux, ils auraient de vrais maîtres, pas des maîtres à pardessus et à gants. Un bateau, un bateau ! Un mort-né, oui, une fausse couette, une fausse couette !

Heureusement, ma couette, ce madrier incliné, tout gras, qui allait jusqu'à la mer, sur lequel on m'avait élevé, et qui, animée, elle, par une âme de charpentier de marine, avait aussi existence et parole, ma couette poussa un affreux craquement, qui me secoua, et fit taire tout le monde :

— Laissez ce petit, vous autres. Si on l'a mis sur moi, la plus belle de toutes les couettes du chantier, la « couette noble » (murmure jaloux, mais consentant,

des autres couettes), sur moi qui ne porte jamais de gros lourdauds comme vous, si on l'a mis sur moi, c'est qu'il doit être le plus beau, le meilleur de tous. Reste tranquille, mon fi, ne réponds pas à ces imbéciles. Et vous, les apprentis bateaux, toi, la vieille carcasse déjetée, tâchez de laisser aux hommes leurs mauvaises plaisanteries : les couettes sont vos nourrices, respectez-les ; aucune ici n'a jamais fait de faux lancement.

**

Je trouvais tout de même que je ne grandissais pas vite. Pas du tout, c'était vraiment trop peu. Les semaines passaient, le soleil entraînait de moins en moins dans le chantier. Plusieurs bateaux, finis (je le croyais), bien bordés et calfatés, peints (hum ?), étaient déjà partis, glissant, c'était effrayant à voir, sur leurs couettes suivées, au milieu d'un tas d'humains. En passant devant moi, les patrons pêcheurs disaient tous la même chose : « Et le yack de Monsieur Jacques, c'est dans deux ans que tu le fais ? » Tiens ! Ils pouvaient blaguer, le leur était fini, ils avaient assez répété, pour l'avoir, que « le yack pouvait bien attendre ». Le patron du chantier ne répondait rien, il lançait vers moi un regard gêné, et s'en allait boire un verre.

**

Un lundi matin — mon dimanche presque solitaire dans le chantier avait été cafardeux, désespéré — un compagnon s'approcha de moi, lentement,

me toucha de la main, tailla une chique et se la fourra dans la bouche. Puis s'en alla.

Après un long moment, il revint avec une boîte pleine d'outils ; le patron s'approcha également, tenant une grande feuille bleue, qu'il avait peine à déployer. Le compagnon prit un mètre, et me fit à moi aussi des signes bleus. Puis il s'en fut, ne revint pas de toute la journée. Seule la boîte à outils restait, dans la poussière, à côté de moi.

Le lendemain il vint, reprit la boîte à outils.

Et les jours recommencèrent à couler. Nous n'étions plus que deux, le chasse-marée et moi. Je connaissais toutes ses histoires par cœur. Je le lui disais, avec hargne. « Mais non, bleusaille, s'écriait-il, chaque histoire était différente, seulement elle ressemblait à plusieurs autres, parce que la mer de beau temps ressemble à la mer de beau temps, et la mer de mauvais temps à la mer de mauvais temps ». Je crois aussi que c'était un plouk, qui ne sentait pas les différences, pour qui barriques de rouge et bouteilles de champagne c'était toujours « une calaison de pinard », marée d'équinoxe ou flot poussif c'était toujours « du courant ».

Le plus sûr était que les jours passaient, que c'était l'été, et que je restais, sur ma couette, fait de trois bouts de bois même pas vraiment assemblés.

Un dimanche, j'entends des éclats de voix. Dieu ! Mon maître ! Je suis sûr que c'est lui, bien qu'il n'ait ni habitacle sur la tête, ni pennon de soie au cou,

ni vilaine capote. Vêtu comme les autres à peu près, un peu plus propre.

Mais en me voyant il crie, il crie, se retourne vers le patron du chantier, qui le suit :

— Se foutre de moi à ce point-là, Jaouen ? Vous n'y avez même pas touché. Et vous prétendez que dans cinq semaines...

L'autre cherche à placer un mot, y arrive enfin :

— 'tendez un peu, 'tendez un peu, Monsieur Jacques. Venez, venez voir là-haut. A la salle de coupe et à l'atelier d'assemblage.

Que put-il lui montrer ? Quand ils redescendirent, mon maître semblait rasséréné, et Jaouen lui racontait, avec plein de mots que je ne comprenais pas, qu'on ferait ceci comme ceci, et cela comme cela.

Le chantier se referma, et je restai comme devant.

Et le lundi ainsi, et le mardi.

Le mercredi, le compagnon revint, reposa près de moi sa boîte à outils, et repartit.

Mais il reparut, suivi de plusieurs autres compagnons, chargés de pièces de bois de toutes formes, de toutes tailles.

L'un prit son herminette, se mit à m'entailler.

Chose curieuse, cela ne me faisait pas mal, pas du tout mal. Pas du tout mal non plus quand on me perçait pour passer des chevilles, quand on sciait, rabotait, clouait une partie de moi-même. Au contraire, cela me causait une sorte de plaisir profond, de joie savoureuse. De temps en temps, pourtant, un coup d'her-

minette mal donné m'apportait une vive souffrance, une pièce de bois assemblée à peu près « bah, ça peut aller », un joint arrangé de façon incorrecte, masqué par quelque petite tricherie, me créaient une douleur sourde, qui demeurait, qui devenait, si la faute n'était pas corrigée, une gêne constante, une « sous-couche » sensible, une irritation assoupie toujours prête, plus tard, quand je naviguai, à se réveiller dans l'effort. Exactement comme les rhumatismes, les anciennes fractures, dont se plaignirent, plus tard aussi, mes matelots de bord.

Ce ne fut que bien longtemps après, lors de ma première réparation, que je compris le sens exact de ces souffrances et de ces plaisirs : tout ce qui me rapprochait, même aux dépens de ma chair, du « bateau parfait », tout ce qui était conforme au plan ou l'améliorait, tout ce qui m'apportait de la solidité, du fini, de l'élégance, tout ce qui faisait ou refaisait de moi un « beau et robuste bateau, bien marin et bien sain », tout cela m'était bonheur, plaisir, jouissance même. Tout ce qui au contraire, négligences, erreurs, fautes professionnelles, puis usures, chocs, coups, blessures, m'éloignait de cette perfection, m'était souffrance, malaise, angoisse.

Le bonheur, c'est d'être conforme à son rôle.

*
**

Tandis qu'on travaillait sur moi, j'étais donc heureux, tressaillant d'allégresse.

Une chose me surprenait pourtant, m'inquiétait sans que je me l'avoue d'abord, puis jusqu'à l'angoisse :

ces membres qu'on montait d'équerre sur ma quille, ces serres qui les unissaient — les « perpignaient » — me semblaient bien légers, et d'un bien vilain bois. Comment ? J'allais être fait ainsi de planches de sapin ? Ce grossier assemblage résisterait à la mer, que pourtant les histoires du chasse-marée me décrivaient si brutale ? Et alors, pourquoi mon avant et mon arrière avaient-ils été montés si soigneusement, et en si beau chêne, si mes « côtes » devaient être construites en telle camelote ? J'étais vexé, mortifié, mal à l'aise. Par comble, je sentais l'âme de Jobig qui se tordait en moi. Il n'y avait pourtant là rien de drôle.

La nuit, je pleurnichais. Le chasse-marée dut m'entendre, car de sa grosse voix méridionale (il avait été construit à Arcachon), il m'interpella : « Hé bé, petit, qu'as-tu donc ? Ça ne va pas ? »

Je boudais. Mais, à rester seuls ainsi dans le chantier, nous avions acquis une certaine amitié. Je finis par avouer : « Mon bois... mon bois est moche. »

Il me regarda, et partit d'un rire inextinguible, qui faisait jouer ses vieux bordés à en cracher les étoupes. Quand enfin il reprit souffle, tout renfrogné que j'étais je l'entendis me lancer :

— Hé, pitchoun ! C'est pas ton bois définitif qu'on te monte, ce sont des gabarits, du bâti, quoi, des cadres en sapin, auxquels on donne, en les maintenant avec des lisses de construction, exactement la position qu'auront tes vraies varangues, tes vrais membres, et les barrots, et les serres, et tout ! Attends, attends seulement, ça va venir !

J'étais penaud, consolé et émerveillé à la fois. Quel

soin on prenait de moi, de me construire ainsi une première fois en « faux » pour être sûr de me tailler parfaitement en « vrai » !

Et, dans les jours qui suivirent, à toute vitesse, se posèrent mes vraies varangues à cheval de place en place sur ma quille, mes vrais membres tenus par ces varangues et abutant sur la quille. Quel bois, quel beau bois ! Alternativement, un membre fait d'assemblage, en chêne lisse comme s'il avait été verni, un membre ployé, en acacia bouilli. Et en longueur des serres d'acajou, et au-dessus des barrots arrondis et purs, qui refermaient le tout, assemblés à merveille.

Quatre compagnons se dépensaient sur moi. Voilà que mon ossature était terminée, harmonieuse, indéformable, finie parfaitement. Non, pas parfaitement, je le savais, moi, je ressentais par-ci par-là une petite douleur de jointure, à quelque assemblage qu'un compagnon avait omis de signoler. Mais mes misères étaient infimes, à côté du puissant bonheur d'être enfin une carcasse « adulte », aussi belle, disait Jobig, que celles des oiseaux qu'on trouve sur les plages, dépouillées par les insectes du sable.

Sans répit, les compagnons se mirent à revêtir cette carcasse, à la « border », avec des bordages d'acajou, d'un bois rouge et mat, tout piqueté des points d'or des rivets de cuivre, et si bien taillés, si bien ajustés, que, disaient les hommes, il n'y aurait pas besoin de les calfater, pas même de glisser une petite mèche de coton dans les coutures.

Ça y était, ça y était, j'aurais pu flotter, je ne sentais plus un jour dans ma carène. Oh ! que se passait-il ? Voilà qu'on me soulevait sur ma couette,

qu'on glissait sous moi une bizarre masse de plomb, argentée comme un saumon, et qu'on perçait, oui, incroyable, qu'on perçait des trous à travers ma quille et ses ailerons. On y passait de grands tirefonds de bronze, on les vissait, ils serraient violemment sous moi la masse de plomb, qui s'encastrait dans les entailles de mon aileron de quille porte-lest, et on bourrait bien avec de la céruse ce qu'il restait des trous.

Chaque nuit, mon ami le chasse-marée m'expliquait ce qu'on me faisait. Il semblait me juger avec un mélange de condescendance pour ma légèreté, pour la maigreur de mon échantillonnage, comme il disait, c'est-à-dire la faible épaisseur de mon bois, et de penchant amoureux pour ce « joli travail », ces « belles formes », ce « joli joujou » que je serais.

Mais ce soir-là il grognait : « Ils t'assomment, avec ce lest en quille ! Et quand tu seras chargé, alors ? Tu iras au fond de l'eau ! » La couette, sous moi, murmurait : « Quel gros phoque ! Il te prend pour un cargo comme lui. On ne te chargera jamais, jamais. Tu n'auras à bord que quelques hommes, quelques appareils compliqués mais légers, quelques vêtements, quelques vivres, et pas mal de bouteilles. Mais, aussi léger que tu sois, avec ce plomb-là dans ta quille et ton beau franc-bord, rien ne pourra te faire chavirer, ni même giter ; comme un rocher tu seras sur l'eau, comme un rocher ! »

Je buvais du lait — ou plutôt du vernis. Car notre comble de plaisir est de boire du bon vernis ; et les hommes, ce n'est pas du lait, mais de l'alcool. J'ai eu un matelot qui buvait du lait, mais c'était parce qu'il

était très malade ; et il buvait l'alcool après, pour faire passer le goût. Vrai, dame !

La couette continuait, dans un gémissement étouffé : « Tu pèses joliment sur moi, tu sais, petit, malgré les accores qui te soutiennent. Soit dit sans reproche, sans reproche ! »

**

Le bordage était fini, le pontage aussi, et gluté avec de la belle glu blanche. Même le gouvernail était en place, et chaque jour venaient s'ajouter de nouvelles ferrures de laiton, luisantes comme des soleils. J'étais fier, je pensais que mon maître serait content.

Ce furent pourtant, encore cette fois, des vociférations qui m'annoncèrent son arrivée :

— Alors, et le rouf (1) ? Vous n'allez pas faire un rouf en deux jours ?

Il saisissait une échelle, l'appliquait contre ma coque, grimpait sur mon pont tout neuf, où ses vilaines semelles faisaient des traces.

— Oh ! Oh ! (il ne criait pas, il beuglait), c'est ça que vous appelez fini ? Et les bancs de cockpit ? Et le caillebotis ?

Il sautait dans mon ventre :

— Et l'échelle de descente ? Et la penderie tribord ? Mais non, ce n'est pas comme cela que je la veux, la cuisine. Et vous savez bien, j'ai dit des tiroirs

(1) Le « toit » de la cabine, cintré, élevé au-dessus du pont du bateau par le *surbau* ou *hiloire*.

sous les couchettes. Oh ! Et la porte de ce caisson, c'est dans l'autre sens qu'elle doit ouvrir, bon Dieu ! Comment voulez-vous qu'elle passe, quand le mât sera là ? Ça a un mât, un voilier, vous ne le savez pas, non ? Tous les mêmes, ces constructeurs, ces menuisiers de marine : ils prennent les bateaux pour des boudoirs. Et le jeu ? Pas de jeu aux portes, bien sûr ? A la première humidité, on ne pourra plus rien ouvrir ! Aucun sens des réalités de la mer, aucun ! Et si on n'est pas sur leur dos...

Ainsi grognait-il, et bien plus longuement, et bien plus vertement. Mais, chaque fois qu'il se taisait, il faisait, des lèvres, un drôle de petit bruit, comme s'il se léchait, comme s'il tétait. Et de la main il me palpa. Il semblait heureux, heureux, malgré son grommèlement.

A quatre pattes dans le cockpit, cette partie creuse et découverte de l'arrière, Jaouen regardait mon maître s'ébrouer dans la cabine, dodelinait de la tête, répondait à une critique, approuvait une idée.

Quand mon maître se hissa de nouveau sur le pont, en faisant faseyer son pantalon, tout semblait aller à merveille. Mais brusquement son ciel se couvrit d'un nouveau grain :

— Très joli ; mais c'est après-demain soir que vous deviez le lancer, à la grande marée. Le temps de l'armer, et dans quatre jours je le prends. Je ne peux pas changer mon congé, bon sang. Je travaille, Jaouen, je travaille comme vous, je gagne ma vie. Vous nous prenez tous pour des lords !

— Ce sera fait, Monsieur Jacques, ce sera fait. Ah ! le rouf, évidemment... ajouta-t-il d'un air malicieux.

Mon maître, de fureur, s'engorgea le dallot, devint rouge comme voile de sinagot.

D'un geste large, ménageant son effet, Jaouen l'invita à se retourner.

Quatre hommes avançaient sur les copeaux, portant un splendide rouf tout verni, avec ses hublots, sa claire-voie, son panneau à glissière. Un autre homme amenait au-dessus de moi un palan.

— Sacré Jaouen ! fit mon maître.

— Dame, Monsieur Jacques, vous êtes si vif, vous laissez jamais finir les phrases ! Le rouf, évidemment, il est fait, j'allais dire ; une heure pour le poser, quoi, à peu près.

Les deux hommes s'éloignèrent ensemble.

Les compagnons, eux, regardaient leur montre. Cinq heures.

— Mousse ! cria l'un d'eux, va dire aux femmes qu'on sera pas à la maison avant minuit ; on pose le rouf.

Il imita la voix de son patron :

— « Une heure pour le poser, quoi, à peu près. »

A peu près, oui. A peu près, comme ses deux jours ; si on fait en quatre, ce sera de la chance.

Et il cracha sa chique.

Cinq jours, et non pas deux, avaient passé. Fini, pas fini ? Je ne savais pas au juste ce que les hommes appellent un yack fini. Pour sûr, j'étais peint en vert jusqu'à mi-ventre, et, au-dessus, j'avais reçu deux couches de vernis — pas de quoi étancher ma soif.

Mais, un peu partout, il restait de petites entailles, du genre de celles qu'on m'avait faites pour mettre des ferrures, et qui devaient bien en attendre d'autres. Dans mon cockpit, est-ce que les caissons sous les bancs n'allaient pas recevoir des portes ? Une idée me tracassait surtout : pouvait-on dire qu'un yack était fini quand, sous ses planchers, dans tous ses recoins, se tordaient des copeaux ? Enfin, sous mon ventre, à bâbord, quelque chose me faisait mal, comme une crise d'appendicite : un trou tout rond, ouvert au milieu d'une jolie rondelle de cuivre. Je percevais très bien que ce trou ne devait pas rester ouvert, que c'était très grave, très contraire à mon état de bateau parfait. Mais je ne pouvais rien dire.

La journée était bien avancée, et je sentais sans la voir la mer toute proche de mon gouvernail (un peu moins proche que les jours précédents). De nouveau, elle allait s'éloigner. Enfin il se fit un grand mouvement. Derrière moi, les compagnons démontaient les murs de bois du chantier, par larges panneaux. Au fur et à mesure qu'ils les enlevaient m'apparaissait le ciel, d'un bleu splendide, puis des toits, d'un autre bleu, se chevauchant comme des lames, avec de petites fumées qui accouraient vers nous ; puis, quand les panneaux du bas furent enlevés, de l'eau, d'encore un autre bleu, de toutes sortes d'autres bleus, de l'eau vivante ? Sur cette eau — je me rappellerai toujours mon étonnement saugrenu — étaient posées des moitiés de bateaux, rien que des moitiés supérieures, et surmontées de grandes perches verticales — des mâts, bien sûr, mais je n'en avais jamais vu (mon âme Jobig se trémoussait en moi). Ces bateaux, qu'avaient-ils fait

de leur quille, de leur basse carène ? Les avait-on coupés en deux, pour les poser sur leur eau ? Moi, je croyais que nous allions sur la mer tout debout sur notre bande molle de quille, comme ici sur la couette. Pourquoi construire tout cela : ailerons de quille, lest, fonds, si c'était pour les couper après ? Et puis... que resterait-il de la chambre ? Enfin, quoi, je déc...nais, pour parler comme les compagnons charpentiers. Les adultes trouvent sots les jeunes gens ; ceux-ci le sont encore bien plus dans leurs secrètes pensées !

A grands coups de masses, les hommes faisaient tomber une partie des accores, des étançons qui me tenaient debout. Il ne restait plus que deux pièces de mon ber — mon berceau mobile — à l'avant et à l'arrière, et je me sentais trembler sur la couette. J'allais tomber, pour sûr. Mais Jaouen, là, tribord à moi, me regardait et semblait tranquille ; je devais donc faire bonne contenance.

Les hommes parlaient fort, s'agitaient. L'un d'eux frappa un bout' sur ma bitte d'avant, et cela m'était agréable, ce filin encore incompréhensible, noué si simplement et si solidement sur ce « pieu » de mon avant ; je sentais que ce geste, accompli pour la première fois, devait être essentiel (depuis, ce sont des chaînes, qu'on m'a tourné là, des chaînes qui, après les navigations, m'apportaient enfin le repos). Jaouen répétait : « Paré ? » Un compagnon levait déjà une masse pour chasser le sabot qui bloquait mon arrière sur la couette. J'avais mal, très mal à mon « appendice ». Mon âme-Jobig grognait : « Non, non ! »

— Le nable, le nable ! se mit à crier un mousse, le nable est ouvert !

Il y eut un long moment de confusion. Les hommes cherchaient quelque chose sur les établis, même dans les copeaux. Jaouen criait : « Sacré bon Dieu, de sacré bon Dieu, toujours les mêmes ; la marée, la marée qui baisse. » Il grattait ses cheveux. Enfin il dit : « Je vais voir dans mon bureau. » Il revint : « Je ne comprends pas, je croyais bien l'avoir vu là. » Il essaya de visser quelque chose, quelque chose de laid, de tout vieux, dans mon trou de nable, sans y parvenir. Un compagnon taillait un bout de bois. La femme de Jaouen fit : « Un bouchon de nable en cuivre ? J'ai vu un quelque part. Oh ! ma Doué ! » Elle s'en fut en courant, revint, secouant violemment un gamin : « Sacré côchon, t'as pas honte, aller prend' des choss' sur le bureau d'ton pér' ! » De l'autre main, elle présentait une pastille brillante, le nable, qu'on mit en place, qui obtura parfaitement le trou, et ma douleur disparut instantanément. Je me sentais bien aise, bien aise ; à peine une petite démangeaison du côté des copeaux.

Qu'est-ce que c'était que ça ? Une jeune fille me cassait une bouteille sur l'étrave ; j'étais tout écla-boussé d'un jus gluant et mousseux !

Pjack ! Le sabot a sauté ! Et voilà que je me sens glisser. Derrière moi (mais les bateaux voient de toutes parts) l'eau clapotante s'approche, au bout de la couette, grasse de suif. Des deux côtés se tiennent des hommes, des femmes, des enfants. Même un prêtre, qui lève la main. Je glisse, j'ai peur, j'ai peur, vous ne voyez pas que je vais tomber ?

Voici l'eau. Horreur ! J'entre dedans, ma quille s'enfonce, et mon ventre aussi, et mon gouvernail qui,

bien qu'amarré, s'agite, se secoue. Au secours, au secours, je m'enfonce, je vais disparaître !

Pourtant, je dois m'avouer que je ne ressens aucun mal, bien au contraire, une jouissance intense, toute nouvelle. Je suis bouleversé entre la crainte et le plaisir.

Avec une gerbe d'eau, mon avant plonge à son tour (oh la la, oh, oh !), puis ressort tout ruisselant ; je me dandine un instant, me stabilise, me mets à dériver lentement vers le chantier, rabattu par le vent assez frais.

Je me sens léger, un peu trop léger, mais, en somme, bateau à la place où doit être un bateau, nous comprenons cela tout de suite, comme les poussins canards. Et je ris de ma sottise, au sujet de mes « bateaux coupés en deux » ; à demi immergés comme moi, pardine, comme moi ! Mais moi je n'ai pas de mâts. Pourquoi ?

A terre, Jaouen s'agite, crie de nouveau. Il engueule un novice qui, pourtant, dans une embarcation, godille vigoureusement vers mon arrière. « Grouille-toi, bon Dieu, grouille-toi, tu ne vois pas que le vent va l'échouer ? La marée descend, nom de D... ; vous êtes tous trop c... pour parer une ancre d'avance, non ? »

Mon âme-Jobig proteste : « Il a du culot, le patron ; comme si c'était pas à lui de prévoir ; toujours le novice qui a tort ! »

Ce novice m'accoste, amarre un bout' à ma barre d'écoute (aïe ! son vilain canot m'a cogné, je me plaindrai, il m'a sali et m'a fait mal, un petit peu), puis s'éloigne, me hale à reculons vers le large. Mais mon

bout' d'avant me retient. C'est idiot, de me tirer comme cela d'arrière et d'avant, vous voyez bien que je ne peux pas venir !

Un autre canot noir passe près de moi, avec lequel un compagnon va mouiller une ancre, puis revient, jette sur mon « cul de poule » un lourd paquet de chaînes ; il embarque, parcourt mon pont avec ses gros sabots — aïe ! mon vernis ! — amarre la chaîne à mon avant, me fait virer et porte sur mon arrière le bout' qui vient de terre.

Je tourne maintenant l'arrière au chantier, je me balance tout doucement au clapotis.

Et l'on m'abandonne, tout seul, dans le soir qui descend, avec plusieurs petits paquets de vase sur mon pont vierge, des traces de clous de sabots, et, à mon flanc, plusieurs taches de coaltar.

Quand la nuit est presque tombée, une mouette à tête grise se pose sur moi, piète sur le rouf, s'arrête devant le trou rond qu'on a laissé devant ce rouf, et que je ne comprends pas.

Cette mouette m'agace. Mais je suis heureux ou presque. Presque, je ne sais pas pourquoi.

De temps en temps, dans la nuit, passent des coques sombres, d'où montent des voix sourdes. Après, je me balance un peu plus fort.

**

On me lascia ainsi plusieurs jours, et je pensais qu'alors ce n'était pas la peine de tant se presser. J'étais jeune, c'était mon excuse, car, bien entendu, si on m'avait lancé ce jour-là, c'était à cause des

marées qui perdaient déjà depuis plusieurs jours, et que c'était déjà tangeant, tangeant... J'étais d'assez mauvaise humeur : plus personne avec qui bavarder la nuit ; le jour, presque plus de bruit de chantiers, juste des passages de collègues, mais distants et muets ; il ne me restait que le ciel, riche de nuages et d'oiseaux, dont je suivais, comme fasciné, les évolutions, dans les changements de couleur et de lumière ; parfois, la vision d'un thonier sous voiles, haut dressé, dans la bigarrure violente de ses toiles ; mais, dans l'eau, glauque ou ondée de bleu, sans cesse des frôlements de choses immondes, qui salissaient la peinture verte sous ma ligne de flottaison ; je ne comprenais d'ailleurs pas pourquoi cette flottaison était alors au-dessus de la surface.

De l'eau elle-même, pas grand-chose à dire. Sa température égale m'était agréable, son humidité plaisait à mon bois. Le premier jour, j'avais fait un peu d'eau par mes coutures, j'étais inquiet, je souffrais de toute ma membrure, de ma carlingue, de mes varangues, de toutes les parties de mon corps qui, elles, n'aiment pas l'eau. Allais-je me remplir, couler ? Non, cela s'arrêta rapidement.

Un mousse vint me vider, et alors je ne fis plus une goutte d'eau, comme il disait (moi je savais que ce n'était pas vrai, qu'il en entraînait toujours un peu, et que c'était bien). Les copeaux étaient descendus dans les mailles profondes, dans le puisard, et le mousse les avait enlevés.

La partie haute de ma coque — les « œuvres mortes » — était moins heureuse : le soleil faisait un peu ouvrir les coutures, que l'humidité de la nuit

refermait ; j'ignorais qu'il en serait toujours ainsi, que je m'habituerai ; cela m'était alors assez pénible. Mon pont, lui, pouvait jouer sous ses trainées de glu sans que celle-ci, bien souple, se trouve décollée : il était parfaitement étanche (heureux âge !).

Je croyais en avoir fini avec les copeaux. Allons donc ! Deux hommes embarquèrent — en laissant, bien entendu, les sagouins, leur vilain canot noir tosser contre mon vernis — et finirent de poser les portes des caissons, les lattes de couchettes, des équipements-vides-poches, tout un figlage d'emménagements, ainsi que les dernières ferrures. Maintenant que j'étais à flot, je n'aimais pas sentir sur moi leurs cottes sales, leurs chaussons, leurs mains de terriens (oui, déjà !).

Un autre jour, on m'amena le long d'un quai. Pour que je ne m'y abîme pas, on me garnit les flancs de grosses défenses faites de filin. Une flèche de grue apparut au-dessus de moi ; à son croc tournoyait une immense baguette de bois vernis, tout enlacée d'un vilain embrouillamini de cordages blancs, de fil d'acier gris, de poulies, de bouts de chiffon. Cette grande perche était ainsi suspendue, tout de traviole, au-dessus de moi.

Oh mais ! c'était mon mât, j'allais avoir un mât, comme tous les autres bateaux. Il n'était guère engageant, dans son fouillis de filasse, et long, long ; comment allais-je pouvoir le porter ? Un espar si long devait peser lourd, à la moindre inclinaison je chavirerais...

On le descendait doucement, le faisait passer à travers le trou de mon pont — l'étambrai — et son pied se logeait, juste, dans l'encoche carrée de ma car-

lingue, l'implanture. Bravo, bravo, pensais-je ; mais ma joie comportait un malaise.

— Attention à ce que vous faites, vous autres, criait la voix de Jaouen, du haut du quai. Vous ne voyez pas que vous mâtez à l'envers ? Les balancines sont devant et les étais derrière !

Tout doucement le mât fut soulevé, on le fit pivoter d'un demi-tour, sans me blesser, sans forcer. Et, de nouveau, le pied de mât se logea dans l'implanture ; aussitôt les cales d'étambrai le rendirent rigide. « Au poil ! », criait mon âme-Jobig, et je jubilais. Léger, comme il était léger, mon mât creux de 13 m. 50 !

Sur mon pont les hommes s'affairaient. Et voilà que l'innommable lacis de filins se clarifiait comme par enchantement ; mon âme-Jobig me disait aussitôt le nom de chaque manœuvre : ce filin d'acier était un hauban, il se « maillait », c'est-à-dire se fixait, à l'œil (au trou) d'une cadène (latte de fer) en abord, par un « ridoir » qui permettait de le tendre, de le raidir à volonté ; cet autre, identique mais partant de la tête de mât, et écarté de celui-ci par une barre de flèche (arc-boutant), était un galhauban. Trois autres, qui au lieu de soutenir le mât sur le côté, le retenaient de l'avant, étaient l'« étai » de tête de mât et deux « drailles » de trinquette. Celui-ci, qui retenait le mât de l'arrière, était le grand patara, sous lequel passerait librement la grand-voile haute, tandis que ces deux-ci, pris moins haut dans le mât, et unis par de petits palans de filin de coton à tribord-arrière et à bâbord-arrière, étaient les bastaques mobiles, qu'il faudrait échanger à chaque virement de bord. Ça y était, tout mon haubannage était en place, bien ridé, bien raidi,

ne faisait plus qu'un, soutien à peine visible du mât, du mât profilé, tout glorieux de vernis clair dans le soleil, avec ses capelages blancs. Tout le long de son arête arrière, le chemin de fer de laiton, sur lequel se hisserait la grand voile, brillait comme de l'or. En bas, son collier de gui étincelait et la petite jupette blanche de sa « braie », qui étanchait sa jonction au pont, semblait un volant de culotte de femme, bien godronné !

Le coton blanc, lui aussi, cessait de pendre vaguement des poulies ; brin par brin, il devenait : la drisse de grand voile avec son itague d'acier souple qui lui permettrait de n'être pas trop longue ; les deux drisses de trinquette ou de foc-ballon ; la drisse de spinnaker (Jobig n'en connaissait pas l'usage, mais je trouvais le nom joli) ; enfin les fines drisses de pavillons, mes futures drisses de gloire.

Deux hommes posaient sur mon passavant — ce pont étroit qui longe le cockpit — un long espar vernis ; dès qu'il fut joint par la ferrure de son gros bout au collier de mât, il prit son nom : le gui, qui tendrait la voile par le bas. Pour le moment, il était suspendu par sa « balancine », semblable à l'une des drisses ; un homme le fit reposer sur l'X, puis se mit à passer dans ses poulies, et dans celle du pontage arrière, une glène de filin de coton, qui de ce fait devint « la grande écoute », un être infiniment important et respectable.

— Tiens, Pierre, les béquilles, criait quelqu'un du quai.

Des béquilles ? Étais-je boiteux ? Pour que faire, pour m'élançonner dans l'eau ? J'y flottais droit, pas besoin de ces saletés. La jeunesse déraisonne toujours,

par outrecuidance ; j'ignorais encore les ports d'échouage, que, bon sang, j'ai appris à connaître, les garciars, avec tous leurs traquenards, et le respect qu'on doit aux précieuses et délicates béquilles ! Celles-ci étaient deux longs tubes métalliques, dont je décidai de me désintéresser ; si elles se tenaient tranquilles le long du passavant, je consentirais à les oublier.

La marée baissait. Sous ma quille, je voyais, dans l'eau trouble, de plus en plus distinctement, une carapace de crabe et une vieille moque percée. La vase n'était plus qu'à quelques centimètres de ma bandemolle, et son approche m'était désagréable. J'aurais voulu prévenir les hommes. Tout juste, en exagérant un peu mon tangage, parvins-je à faire tosser mon talon de quille sur un caillou envasé, ce qui secoua drôlement les drisses le long de mon mât. Marrant ! Quand je me grattais les pieds, cela faisait battre mes cheveux !

— Le voilà qui talonne, dégage, dégage ! s'écria le contremaitre.

Vite, je fus remorqué à mon mouillage.

Mon balancement n'était plus le même qu'auparavant ; plus doux, plus long. Je roulais de façon un peu plus accentuée, mais avec une sorte de lente harmonie. Je tanguais à peine, mais les petites lames faisaient clap-clap-clap sous mon cul-de-poule. Ma flottaison était maintenant à peine au-dessus de l'eau, dont les sinuosités l'affleuraient par moment. Du haut de mon mât je dominais tous les autres bateaux du port, et les murailles de la Ville-Close, et presque toutes les maisons de la ville, sauf la vilaine église

avortée, dont le pâté me cachait des lointains, derrière un peu de mer libre.

De cette mer qui m'appelait. J'étais un bateau, un vrai bateau, prêt à partir.

— Mais non, soufflait Jobig, dont je distinguais de mieux en mieux la voix, par le bienfait de la solitude, mais non, tu es *armé*, tu n'es pas encore *gréé*...

Le lendemain, un drôle de canot — propre, celui-là, mais bizarrement bas sur l'eau — vint m'accoster. Un petit bossu à l'œil vif (1) en débarqua tout un tas d'étoffes, de matelas bleus, de sacs. Les matelas étaient taillés juste aux formes de mes couchettes ; des toiles à œillets de cuivre se tendirent sur les cadres de couchage du poste avant ; d'autres toiles furent des capots pour mes descentes. Les sacs s'empilèrent un peu partout ; ils portaient des étiquettes de bois : grand voile de petit temps ; grand voile de pêche ; voile de cape ; trinquette N° 1, N° 2, N° 3, génois, yankee, petit foc, foc hallon, spinnaker.

Mes voiles ! C'étaient mes voiles ! Oh, comme j'aurais voulu voir mes voiles !

Un autre homme, tout sale, avait apporté un fourneau à butagaz, avait vérifié ma pompe, avait installé des lampes suspendues, des crochets, s'était retiré en fermant à clef la porte de la grande cabine.

Cette fois, personne ne dirait le contraire, j'étais fin prêt ; le lendemain, ou ce soir-même, mon maître allait arriver, nous partirions aussitôt, c'était sûr...

(1) Non, il n'y a pas de voilier bossu à Concarneau. Ce port contient plusieurs chantiers navals ; c'est volontairement aussi que la description donnée ici ne correspond à aucun.

Hélas! Huit grandes journées passèrent. Plus personne ne venait à mon bord.

Mon maître n'arrivait pas.

Lui était-il survenu quelque accident? Sans le connaître, je l'aimais de tout mon cœur de bateau, puisqu'il était mon maître. Qu'allais-je devenir?

Ou bien était-ce un fou, un homme qui ne savait pas compter le temps? Lui si pressé, qu'attendait-il? N'avait-il pas d'argent pour me payer? C'était un fou, sûrement.

Non. C'était un sage, je le sus plus tard. Connaissant les chantiers, il avait indiqué une date en avance de quinze jours sur la date réelle de ses vacances. Et le chantier avait été « exact » pour un chantier, il n'avait que six jours de retard, autant dire rien. Un mois ou deux, c'est plus courant. Mais comme mon maître était un vrai sage, connaissait la vraie vérité des vrais chantiers, il avait harcelé celui-ci de lettres, et surtout des visites d'un cousin; de même, il avait houspillé le voilier, le mécanicien, le gréeur. Et surtout, surtout, il n'avait pas payé d'avance...

Aussi, les usages étant saufs, tout le monde était-il content; sauf les autres clients du chantier, qui auraient voulu passer avant le yack, qui comptaient le retard par semaines, et qui gueulaient: « Tu vois bien, le yack, c'était pas pressé; maintenant tu aurais fini avec moi! »

Mon maître arriva donc, un matin que dans le port l'eau était lisse, que des nuages légers s'en venaient doucement du soleil.

Je le reconnus tout de suite, bien qu'il fût cette fois coiffé d'une pomme de mâât blanche, bien plus large que la mienne. Il fringait sur les avirons d'un minuscule canot, rouge et verni comme moi, et qui levait l'étrave, parce que derrière était assis le voilier bossu.

Lentement, mon maître faisait le tour de moi, regardait ma coque, mon mâât, avec des yeux aigus. Je pensais qu'il était satisfait. Il dit:

— Naturellement, ils ont mâté sans brider l'engoujure de barre de flèche par-dessus le galhauban. Il va falloir y grimper. Bande de calfats!

Je ne comprenais pas du tout, mais j'étais honteux comme si la faute eût été mienne. Et j'étais étonné, car, j'avais bien vu, ce n'étaient pas les calfats qui m'avaient mâté, non, pas ces gentils calfats, un peu sales mais si précis, qui avaient gluté mon pont. Je ne savais pas encore qu'on peut injurier un homme en lui prêtant une autre spécialité que la sienne.

Quand mon maître fut à bord, il critiqua tout, jura qu'il ne remettrait jamais les pieds dans ce chantier. Pourtant, un peu plus tard, je le vis qui en sortait avec Jaouen, puis qui entra dans un bistro en lui tapant dans le dos, et en riant. Un thonier mouillé non loin de moi ce soir-là, me dit : « Les hommes sont les seuls animaux qui se mentent à eux-mêmes. »

Pour le moment, mon maître pestait, sans s'occuper du voilier bossu. A moins qu'il ne pestât pour lui ? Celui-ci hochait la tête sans se compromettre. Enfin mon maître parut s'apercevoir de sa présence, et lui dit : « Allons, dépêchons ! »

Tous deux, ils sortirent des sacs mes voiles, envergèrent sur le gui la grand voile, endraillèrent le foc de Gènes, et hisse, hisse.

Tout courait à merveille, mais je trouvais que, le long des espars — du mât et du gui — les voiles fritaient un peu, que c'était bien vilain. Un yack nouveau-né ne peut pas savoir, comme un voilier et comme un plaisancier d'expérience, que les voiles neuves doivent avoir de l'« embu », qui ne disparaîtra que trop, ce qui les fera pocher. D'ailleurs, j'en moquais bien. Partir, j'étais prêt à partir. C'était pour moi bouleversant, affolant. Comment allais-je m'en

tirer ? Tiendrais-je le coup, serais-je à la hauteur ? Mon avenir était-il celui d'un raté, ou d'un as ?

Tout mon instinct me disait que, voiles ainsi hautes, je devais réagir, qu'il devait se passer quelque chose. Or, il ne se passait rien du tout. Rien ne bougeait, ni moi, ni mes voiles. Horreur ! Étais-je un impuissant, un faux-bateau ?

Mon maître et le voilier ne semblaient pas déçus. Mon maître dit :

— Bon. Ça ne fargue pas mal. Mais dame, par ce calme plat, difficile de juger. Vous n'êtes pas trop pressé ? Quand la brise lèvera, avant qu'elle fraîchisse ce sera parfait pour bien établir. D'ici là, voulez-vous m'aider à présenter la prame ?

C'était ainsi qu'il appelait — il disait aussi le you-you — le petit canot d'acajou qui allait devenir mon fidèle compagnon, et qui, retourné, s'encastrait exactement sur l'avant de mon rouf. Ça, par exemple ! Nous ne faisons plus qu'un, lui et moi. Il avait pourtant sa petite âme à lui, qui, à ce que je crus comprendre, était celle d'un petit garçon de 5 ans, noyé en essayant de repêcher la poupée d'une petite camarade, qu'un grand avait vilainement jetée dans l'eau du port.

J'eus tout de suite une tendresse pour ce petit être fragile — je parle de la prame. Malheureusement, son âme était si candide, si naïve, que, quand elle menait mes maîtres et leurs passagers à terre, elle ne savait jamais me raconter ce qu'elle avait vu de drôle. Tandis que j'eus, un moment, une autre annexe, ancien canot de sardinier, qui, lui, était

quelque peu dessalé, ou plutôt salé, et m'en rapportait de cocasses...

Mon maître et le voilier parlaient tout le temps de « Reder-Mor ». Je finis par comprendre qu'il s'agissait de moi. Ces mots bretons signifiaient « coureur de mer », et je trouvais que c'était un bien beau nom, plein de promesses.

Mais, pour le moment, ce matin-là, malgré mes voiles hautes, je ne courais pas du tout, j'aurais plutôt dû m'appeler « Restenplan ». Toute la matinée je somnolais ainsi, recevant des visites, avec mes voiles pendantes, qui passaient d'un bord sur l'autre quand les gens embarquaient ou débarquaient. Ils faisaient de grands compliments de ma beauté, et posaient des questions qui semblaient agacer mon maître, mais auxquelles il répondait alertement : que je mesurais 11 m. 20 de bout en bout, 9 m. 40 à la flottaison, etc. Qu'il m'espérait rapide, mais que seule l'expérience le dirait. Que je faisais 1 m. 70 de tirant d'eau, avec une quille en sifflet, ce qui me ferait virer comme un toton, mais rendrait les échouages assez délicats (les échouages ? Comment cela ?). Que, non, il ne naviguait pas seul, en général, que c'était plus agréable d'avoir des copains ; non, pas d'hommes d'équipage professionnels, des amateurs, mais que, bien sûr, avec ce grément marconi si simple, il était parfaitement possible de naviguer en solitaire.

Mon maître semblait avoir grand hâte que ces gens s'en aillent, que leurs sales canots cessent d'arracher mon vernis, et surtout que le vent lève enfin... Pourtant, il s'excusait de ne pas leur offrir à boire, il aidait les femmes à descendre et à remonter, les

assurait qu'il les inviterait, bientôt, oui, très bientôt, à sortir en mer. Je commençais à voir clairement quand il mentait. Nous, les bateaux, nous ne mentons jamais, nous ne savons pas. Tant que nous pouvons, nous allons. Si ce qu'on nous demande est trop pour nous, nous geignons, nous crions, et nous cassons. Et quand quelqu'un nous mène mal, c'est tout de suite que nous le punissons.

Enfin tout le monde fut parti, me laissant de la poussière, de la cendre de cigarette et des mégots, des allumettes dans mes fonds, toutes prêtes à passer dans le clapet de la pompe, sans parler de la sale odeur de tabac, âcre ou écœurante.

Assis sur mon cul-de-poule, le voilier bossu coussait quelque chose, une sorte d'entonnoir. Mon maître le lui prit des mains, se mit à rire, alla fourrer l'objet dans l'extrême pointe du coqueron avant :

— Ils nous font suer, avec leur ancre flottante ! Enfin, le règlement est le règlement. Bon, c'est tout ? Voilà un peu d'air, dehors il doit y avoir du vent. On y va ?

En effet, ma grand voile commençait à battre doucement, soulevant mon gui et secouant l'écoute. Le grand foc de Gênes, lui, fouettait franchement sur le hauban.

— Allez, dérape ! Araok, *Reder-Mor* ! (1)

Le visage de mon maître, qui était en général celui d'un homme, devint celui d'un enfant.

Le bossu courut à l'avant. Il soulagea l'ancre, qui me fit d'un de ses becs une première fossette dans

(1) En avant, coureur de mer !

le bordé, et déversa sur mon pontage avant de la vase, du goémon, quelques cloportes tout grouillants, un vieux chiffon gras. Quelle cochonnerie ! Pendant ce temps, mon maître, campé devant le mât, portait le foc de Gênes un peu sur bâbord, puis, courant au cockpit, embraquait à toute vitesse sous le vent son écoute, la bordait sur tribord. Penché au dehors, il regardait, regardait.

Moi, pour la première fois de ma vie de bateau, mais d'instinct, sans que personne m'eût appris, j'abattais lentement sur tribord, culant un peu. Pousant la barre, mon maître avait mis le gouvernail à bâbord, ce qui m'aidait.

Brusquement, il fit passer la barre de l'autre côté. Au lieu de culer, j'avancais un peu, en continuant à abattre. Maintenant la barre avec sa cuisse, mon maître borda plat l'écoute de grand voile. Je me sentis me coucher, je cherchais à revenir vers le vent, mais le gouvernail m'en empêchait. Je tremblais. Mais, ô miracle ! de ma lutte sortait de la vitesse, vers l'avant. Peu à peu, mon maître ramenait la barre presque droite. Sans plus me sentir tiraillé entre deux forces, presque redressé et juste « tenu en main » par le gouvernail, je faisais route !

*
**

Je faisais route, triomphal !

Le bossu avait nettoyé mon avant, « saisi » (assujetti) l'ancre, rentré par mon écubier la chaîne qui, dans son puits, sentait bon et me rafraîchissait.

Légerement gité sur mon côté droit — tribord — avec la brise venant de gauche (j'étais « bâbord amures ») je courais, ma voilure frissonnante. Je compris qu'elle frissonnait trop : mon maître borda encore plus le foc, et le bossu, debout tout à l'arrière, attrapant le bout du gui, raccourcit le « jonc » de chute de la voile, qui cessa de battre. Je sentais l'eau qui glissait sous mon ventre, autour de ma quille, qui prenait appui sur elle, sur sa masse glauque. Mon étrave ouvrait la surface encore lisse, mes épaules l'écartaient vigoureusement mais sans violence, traçant un grand V ; puis, tout au long de mes flancs, sous ma voûte, cette eau courait, bullait, se refermait ; et, derrière moi, il n'y avait presque aucun sillage, juste quelques remous arrondis qui, lancés par le gouvernail, venaient fleurir loin de mon arrière.

Mon maître regardait cela, semblait satisfait, surtout de cette absence de sillage, la faisait constater par le bossu. Il sourit, regarda en l'air le haut de la voile, et siffla quelques notes d'une sonnerie de clairon. Aussitôt, le bossu plongea dans la cabine, fouilla dans un petit sac, reparut avec deux petits pavillons, qu'il envoya, le premier en barre de flèche tribord, le second en tête de mât : les mènerais-je loin, les trois coquilles d'or de mon maître, et le guidon de son club ?

*
**

Pour prendre la passe de sortie, par ce vent d'Est qui fraîchissait gentiment, j'étais presque vent de travers. Pourtant, sans doute pour m'éprouver, mon

maître ne fila pas d'écoute, et maintint solidement la barre. Je me mis à gîter, gîter, à me coucher presque bord dans l'eau. J'étais novice, je trouvais que c'était dur, que les haubans travaillaient, que mon mât et ma coque étaient « souqués », et que c'était très excitant. En réalité, ce n'était rien du tout : un petit exercice.

Mon maître et le bossu étaient debout dans le cockpit. Leurs visages étaient tendus vers les voiles, le mât, le haubannage. Ils étaient lumineux de joie. Enfin le bossu parla :

— Vous avez là un fameux yack, monsieur Jacques.

Pour montrer moi aussi ma joie, je donnai un petit coup d'épaule dans une vaguelette, faisant jaillir une giclée d'embrun, où joua un arc-en-ciel.

Pour la première fois, des gouttes de vraie eau de mer, pure et froide, vinrent briller sur mes hublots, scintiller sur mon accastillage verni.

*
**

Bientôt nous fûmes en rade, puis en mer libre.

— Gentille brise d'Est, disait mon maître ; juste ce qu'il faut pour « faire » les voiles sans les abîmer.

La sortie était sinueuse, et, cette fois, je sentais que mon maître faisait exactement les manœuvres qu'il fallait. Quand il tirait sur sa barre, j'« arrivais », je prenais le vent plus de l'arrière, mais il filait en conséquence les écoutes, et je ne donnais

pas de coup de gîte. Dès que nous fûmes sortis de ce chenal, il les fila en grand, me mit vent arrière. Je ne sentais presque plus la brise, mon foc pendait tout vide, et pourtant, à l'eau rebroussée par mon avant, je sentais que j'allais vite ; les lames me poussaient au cul bizarrement, me lançant tantôt à droite tantôt à gauche ; je ne savais à quoi obéir, j'embarçais ; mais la main ferme de mon maître agissait un tout petit peu à l'avance sur la barre, pour prévenir mon mouvement, « rencontrait l'embarcée ». Je sus alors que mon maître était un fin barreur, et que nous ferions ensemble de grandes choses.

Brusquement, lâchant sa barre, à grandes brassées il embrqua l'écoute de grand voile, jusqu'à ce que le gui se trouve au milieu. Surpris, je me couchai à demi (dans la cabine, les outils du voilier dégringolèrent de la couchette), mais aussitôt je lofai, lofai le plus que je pus vers bâbord, vers le vent, pour échapper à sa pression. La barre était toujours folle, j'étais abandonné à moi-même. Le point d'écoute du génois battait violemment, me faisait mal aux haubans. Bientôt je m'aperçus que je dépassais l'allure encore naviguante, le « plus près », que je « lançais dans le vent ». Personne n'intervenant, je remontais toujours vers ce vent ; je me trouvai bout à lui, qui m'étouffait. Mon foc, appuyé sur les haubans, faisait poche, me repoussait en arrière ; ma grand voile se secouait, faseyait, battait, son gui dansait, se levait, retombait, passait d'un bord à l'autre, faisait voler l'écoute. Je n'aurais pas dû être comme cela, je le sentais, certainement je ne le devais pas. Mais les hommes ne faisaient rien, que de se garer du gui,

d'empêcher l'écoute de se prendre dans le capot de rouf ou dans la barre. Je continuais à virer, en avançant, quand même, toujours, contre le vent, sur mon erre. Je n'aurais jamais cru que j'avais tant de force. J'allais encore, tournais lentement, dépassais le point le plus dur. Le vent maintenant prenait à contre dans le foc resté à tribord, j'abattais rapidement sur bâbord, en reprenant de la vitesse.

— Ah! l'animal, l'animal, criait mon maître triomphant, il vire tout seul, le tour complet!

Le bossu, la bouche fendue d'un énorme sourire, courait au pied du mât, faisait soigneusement passer à bâbord le génois, que mon maître bordait aussitôt.

D'un bon coup de hanche, avec une sorte de salut, je relofai vers le vent, qui me venait de tribord cette fois, tournant à droite, au lieu de tourner à gauche. Mais mon maître avait repris la barre, je sentis le gouvernail résister, je m'affermis bien sur lui et sur la lame, et fonçai au plus près, tant que je pus, éventrant les petites lames, bjaouff, bjaouff, un éventail, un éventail, un arc-en-ciel!

— Merde, dit mon patron d'un ton jubilant, merde!

Puis, d'un tout autre ton :

— Méeêrde! Même pas une bouteille à bord pour arroser cela!

Je savais bien que les deux premiers « merde », et les deux « l'animal » étaient des compliments.

D'ailleurs, nous, les bateaux, nous sommes fiers d'être proches parents des chevaux.

*
**

Ce fut bien de la haute école que me firent exécuter mes deux hommes pendant trois heures : me mettre en cape, amener le foc; je cours un moment, et puis je reste là, un peu de travers, en équilibre. Amener la grand voile; ça, très désagréable; quand je n'ai plus de toile du tout, je ne sais plus où je vais, je me mets à fuir mollement, puis à revenir en travers, puis à fuir de nouveau, secoué en tous sens, avec les petites lames qui jouent à me laver le cul; non, non, je n'aime pas ça; ma mâture prend dans le vent, m'entraîne, ma quille me fait lofer, ça cafouille, non, non, ce n'est pas de la navigation. Alors mes hommes enverguaient une autre grand voile, tandis que je roulais, bourlinguais, me déhanchais à les foutre à l'eau; mais ils tenaient bon, de leurs pieds nus, de leurs genoux, de leurs coudes.

Ils rehissaient. D'abord un peu, pour me faire remonter dans le vent. Puis, rapidement, à bloc. Je n'avais pas le temps de me mettre en cape que déjà la trinquette était parée, envoyée, à bloc, étarque le palan d'amure, borde, en route! Je repartais, moins vite, parce que les voiles qu'on me faisait essayer étaient moins grandes. On me forçait à prendre toutes les allures, même à naviguer sans foc, ce qui était désagréable, parce que le vent et la barre me tiraient en sens contraire, travaillaient à me disloquer. Mais j'étais solide, j'allais. Et mon patron, de joie, tapait du pied.

Alors, il me mit bout au vent, me laissa casser complètement mon erre en tanguant, culer en abat-

tant, culer en relofant, bref vasouiller. Puis, brutalement, il mit la barre à bloc à tribord. Comme je culais, ça fit tourner mon nez vers tribord. Instantanément, il passa la barre à bloc à bâbord. Je renâclai, je ne comprenais plus. Je ne savais plus si je devais rejeter les petites lames, ou les laisser me pousser. Et voilà que, malgré moi, terminant mon abatée je me mis à reprendre le vent, à repartir, à courir de nouveau, comme cela, sans foc, oui, ayant repris route sans foc, ce qui, théoriquement, est impossible avec mon grément.

Les deux hommes se regardaient, en hochant la tête.

Mon maître dit :

— Chapeau.

Le voilier répondit :

— Une sacrée barque.

Décidément, ils ont de drôles de compliments.

A chaque voile nouvelle qu'ils hissaient, mon maître disait : « Ça va ! », ou bien faisait une observation. Le bossu amenait la voile, faisait dessus des marques au crayon bleu. Pour essayer le spinnaker, ce fut toute une histoire; enfin cela y fut, il farguait admirablement, je me sentais tiré vers le ciel, l'avant tout soulevé. Et je voyais le soleil à travers la bulle de toile.

— Bon sang, dit mon maître, il est deux heures et demie. Vous n'avez pas faim, vous ?

— Si, par exemp', et soif aussi, répondit le bossu.

Ils mirent tout dessus pour rentrer plus vite.

Mais la mer, probable, avait envie de les taquiner un peu; le vent mollit, mollit, et, malgré tout mon effort, je ne les mis dans l'avant-port qu'à plus de quatre heures.

Laissant tout en valdrague, ils filèrent déjeuner.

Le soleil baissait bougrement, et le vent d'Ouest m'avait depuis longtemps fait éviter sur ma chaîne, quand enfin je vis mon maître revenir à bord de la prame, sur les avirons de laquelle pesait un garçon d'une quinzaine d'années.

Celui-ci, aussitôt à bord, se mit à fouiner partout.

— Allez, hop, François, tu auras le temps d'inspecter plus tard; en vitesse, en vitesse. Il faut embarquer le barda.

Par une jolie manœuvre — car le vent était frais, et l'espace restreint — ils m'amènèrent à quai.

De tous les coins de celui-ci, des gens venaient vers nous : gamins courant, touristes pépant, pêcheurs faussement nonchalants. Tous m'admiraient, les uns naïvement, les autres sottement, les derniers en silence, avec dans leurs yeux un mélange de haine et d'amour.

Derrière eux, en un tas extravagant, s'amoncelaient des objets hétéroclites, couronnés par des pains. Un tas énorme, vraiment. Impossible que ce fût cela, notre « barda ». J'en serais plein comme mon ami le chasse-marée. Qui donc m'avait assuré que je ne porterais jamais de cargaison ?

Ecartant les badauds, le jeune garçon se mit à piocher dans le tas, à passer les objets à mon maître.

Celui-ci les recevait, tournait sur lui-même comme pour en faire offrande au ciel, hésitait, puis, comme une flèche, partait vers un point donné de mon corps, y enfouissait la chose.

Passèrent ainsi des oreillers et des traversins de kapok, des sacs de couchage, des vêtements sans nombre, des cirés, des bottes, des outils, toute une batterie de cuisine, des stocks de conserves, des sacs de légumes, des boîtes de toutes les épiceries imaginables, un cageot de viande, d'œufs, de saucissons, de fromages, de fruits, de cakes, plus de cinquante bouteilles, des dames-jeannes d'eau, des lignes, des have-neaux, des flotteurs, des gilets de sauvetage, un extincteur, un sac de tabac, des allumettes, toute une panoplie de poulies et de manilles, des crochets et des porte-habits, des glènes de filins de toutes forces, des manques de bitord, de ligne et de fil à voiles, une sonde, un baromètre, une pendule, deux compas, un loch et sa ligne, un énorme paquet de cartes marines, un jeu de pavillons, des brosses emmanchées, d'autres à main, des grattes, des tampons à vaisselle, des pinceaux, des pots de peinture, du vernis, une table pliante, un fusil et ses cartouches, un appareil de plongée, des palmes de nage, un appareil à photo, du matériel de voilier, de calfat, une pharmacie de bord, des lattes de bois, des planches, des ferrailles, une ancre, une autre chaîne, une grande aussière, une corne à brume, des livres, des cahiers, des règles, de l'encre, des bougies, du pétrole, deux fanaux, une bouteille de butagaz de rechange, les deux feux de

position, du filin d'acier, des serre-câble, des seaux de fer et de toile, un seau hygiénique, des fauberts, des serpilières, du papier..., du suif, de la graisse, des ridoirs, deux paniers à poisson, deux glaces murales, des affaires de toilette, des verres, des assiettes, des couverts, une grosse dame d'aviron de queue. Le tout, disait mon maître, strictement indispensable. Et comme il en manquait encore, le mousse repartit en chercher dans les boutiques.

Les noms et les usages de ces objets, je ne les appris, bien sûr, que plus tard. Pour le moment, je tâchais d'en repérer au passage l'apparence, puisqu'ils allaient faire partie de moi. J'étais effaré de leur nombre, mais plus étonné encore de les voir disparaître sans difficulté dans mes emménagements. Sous les planchers, dans les mailles, entre mes membres, se plaçaient les bouteilles et les boîtes de beurre, bien au frais de la mer. Tout le reste se casait sans guère d'hésitation dans les caissons et les tiroirs, près du réchaud, sous les bancs du cockpit, dans les coquerons, sous les couchettes, dans les équipets qui couraient tout le long des chambres, dans les cases spéciales du poste.

Rien, il ne restait rien de visible, rien à la traîne, rien de laid. Rien, absolument rien qui ne fût à sa place, qui ne fût logiquement partie de moi-même, qui ne contribuât quelquefois à orner, à donner de la vie.

Les badauds ne semblaient pas moins stupéfiés que moi, et se penchaient pour essayer de voir, dans mon intérieur, l'espèce de cône de déjection qui, croyaient-ils, devait s'y constituer. Je riaais!

Quand le mousse fut revenu, les objets qu'il rapportait casés, leurs papiers jetés avec dégoût à la mer, je pensai : « C'est tout de même fini. »

Allons donc ! Le voilier bossu revenait, rapportant dans une petite charette les sacs de voiles qu'il avait emportés pour retouches, plus un taud, plus un pré-lart destiné à couvrir le cockpit, plus une chaise de calfat, plus une échelle de coupée, plus de la toile à voile.

Ce fut un peu plus difficile à caser, mais on finit par y parvenir. Et nous larguâmes les amarres.

Je pensais : nous partons, comme cela, le soir ? Ma première navigation sera de nuit ? Aïe ! Et si j'ai quelque défaut non encore aperçu ? Je sentais dans mes fonds un peu d'eau, prise pendant les essais par mes hauts, qui étaient d'ailleurs maintenant bien gonflés ; n'était-ce pas nuisible ? Si j'en jugeais par le barda, nous devions partir pour un long voyage.

Non. Dans la brise qui mollissait, le mousse hissa juste ma trinquette, et, au milieu de l'avant-port, mouilla mon ancre. Puis il se mit, en hâte car la nuit tombait, à ferler ma grand voile sur son gui avec un beau raban de toile, et à recouvrir le joli boudin ainsi constitué avec le taud. Cette opération, faite avec soin et méthode, me plaisait. Elle plaisait aussi à mon maître qui, accroupi sur un passavant pour régler ses haubans dont les capelages avaient donné, c'est-à-dire allongé un peu, se releva un instant, regarda l'œuvre, et dit :

— Je suis content de t'avoir, François.

Celui-ci sourit en allant, sans un mot, à la pompe, pour mettre mes fonds bien à sec.

Quand il fit noir, ils se mirent à faire la cuisine, puis à diner, dans mon ventre.

J'étais très ému. Ces odeurs, cette chaleur, cette buée, ces bruits de fourchettes et de bouteilles, la conversation lente de mes hommes, leur quiétude sous la lampe, tout cela faisait de moi une demeure de vie.

Une maison, qui restait un bateau. Quand ils voulurent prendre une autre bouteille, dans la maille qui, bien entendu, était juste sous la table — ce qui obligeait à desservir celle-ci, à tout fourrer sur l'évier, à replier la table, à dégager les pieds humains, à se casser les ongles sur le panneau de plancher trop neuf et gonflé, à saisir la bouteille en se mettant la tête en bas... puis à accomplir tous les mouvements inverses — quand ils prirent cette bouteille, elle gisait à côté de l'ancre de secours. Quand le vent de Nord leva, j'évitai, me tournant le nez vers lui, et par les hublots ils virent la ville au lieu des murailles Vauban. J'osai même, afin de leur rappeler que je flot-tais, me balancer suffisamment pour leur faire répandre un peu de vin.

Ils se levèrent, jetèrent les détritrus à la mer, qui même dans cet abri était la mer, et brillait sous la lune. Ils rentrèrent, nettoyèrent la table, s'y accoudèrent comme des matelots au bistro.

— Ces bateaux neufs, s'écria mon maître ! Il manque toujours quelque chose ! Pas de cartes à jouer, nous aurions fait un écarté...

Tout ce que j'avais chargé, ce n'était pas encore suffisant !

TOUTE la nuit — à la vérité fort courte, cette nuit de juillet — je les avais portés en moi, dormant. Mon maître était comme les chats qui me visitaient au chantier : il ne cessait, dans son sommeil, d'être en éveil. Si le sillage de quelque bateau rentrant me faisait un peu balancer, il soulevait la tête, se retournait. Quand deux ivrognes, sur le quai, lancèrent une chanson péniblement articulée, il eut un sourire. Par deux fois, peu avant l'aube, il se leva, entr'ouvrit le capot de rouf, passa la tête et regarda alentour; puis, silencieusement, il se glissa de nouveau, avec une souplesse d'enfant, dans son sac tiède.

Le mousse, lui, dormait comme une souche, dont il avait la forme bizarre, pelotonné qu'il était sur lui-

même. La seconde fois que mon maître se leva, comme le capot avait un peu grincé, le garçon, tout ensaché, se dressa sur son séant, sans ouvrir les yeux, fit « hein, quoi? » et retomba d'une pièce, la face contre le matelas. Là encore, mon maître sourit.

Enfin le ciel blémit. Je vis que j'avais évité face au Passage, que donc le vent était de Nordé. Un brimablement de charrette parut tout proche, un chien aboya. Dans mes haubans, le vent sifflait sur plusieurs notes, tantôt graves et prolongées, tantôt montantes, grimpant par paliers, se maintenant au sommet, puis redescendant toute la gamme chromatique (les bateaux à voile sont très musiciens, et je retiens aisément les mots dont les hommes se servent pour parler de musique).

Mon maître sauta sur ses pieds, assujettit la ceinture de son pyjama, ouvrit le rouf.

— Allez, debout', là-dedans, debout', François; branlebas, branlebas, mâtez-vous debout' !

François s'ébrouait péniblement. Pour lui en laisser le temps, mon maître mit à chauffer de l'eau, dans laquelle il lança du thé :

— Monsieur veut-il son déjeuner au lit ?

François, tout embrumé de sommeil, tout bâillant, s'étirant, le dos rond et encore paré à retomber sur la couchette, peinait à enfiler son slip. Brusquement, il se réveilla vraiment, fut lesté et vif, finit de s'habiller en un tournemain, sortit plonger sa tête dans l'eau de mer, inspecta le port et le ciel, lissa ses cheveux, sauta dans la cabine en bousculant le thé, et s'écria :

— Chouette alors, les vents d'amont !

Vite, je fus sous voiles, et, mes écoutes largues, je débouquai de la passe à toute vitesse, dans des vaguelettes de rien du tout.

L'eau était fraîche, mes bordages bien gonflés, ma barre bien en main, mes voiles pleines et portantes, le jour tout bleu. Autour de nous s'éparpilaient des voiles brunes que je dépassais, des moteurs ahanant que je rattrapais.

— Il file au moins sept nœuds, dit mon maître entre deux bouchées de pain beurré et deux goulées de muscadet (les plaisanciers, ça mange et ça boit tout le temps). Allez, la loche !

La loche ? Ah ! bon, c'était manière plaisante de nommer le loch (prononcer lok), que François mouillait à la traîne, pour que le chemin parcouru s'inscrivît sur un petit cadran. La loche ! Les plaisanciers sont des enfants, ils jouent avec tout, y compris avec les mots.

Ça m'intéressait, ce loch, j'aurais aimé connaître ma vitesse. Mais, presque tout de suite, je sentis que s'y accrochait un goémon, un goémon bien frais, bien joli, tout blond et frisé, et qui sentait bon, mais qui empêchait l'hélice du loch de tourner aussi vite qu'elle l'aurait dû. Les hommes ne s'en apercevaient pas, ils blaguaient, ils rangeaient (un plaisancier, quand ça ne boit pas, ne mange pas, ne plaisante pas, ça range) ; j'en ressentais un peu de mépris, une revanche tout au moins.

Toujours grand largue, glorieux de soleil brillant sous ma grand voile maxima et mon foc ballon,

énorme « bout de torchon », comme disait mon maître, dans quoi on aurait pu m'envelopper tout entier, je cinglais, gîtant un peu aux risées sur la mer plus sombre, me redressant aux mollissements sur les friselis bleu-pâle, courant sans dévier de ma route vers la passe de l'Île aux Moutons.

Quand nous y fûmes, mon maître regarda le cadran.

— Cinq milles, fit-il. Allons donc, il y en a au moins sept ! La loche a pêché un goémon, sûrement. La mer est toujours sale, ici.

Ah ! tout de même ! Je retrouvais ma confiance en mon dieu. Sans voir, il savait. Et François retira le goémon.

Sans voir. C'était dommage, qu'ils ne voient pas. Moi, j'étais étonné. L'eau était très claire. Sous mon ombre, j'apercevais, d'abord, des poissons de toutes sortes, brillants ou chatoyant à peine, pointus ou camus, rapides ou lents. Plus bas, à peine visibles, des déroulements étranges, que je sus plus tard être ceux des grandes algues laminaires. Il faut croire que mon maître me faisait passer en bordure du chenal, que j'ai repris depuis bien des fois en son milieu sans rien voir du fond.

Cela a toujours été pour moi une cruelle angoisse de voir sous moi la roche, ou le sable, tout proches, s'avancer menaçants, sans pouvoir rien dire. Mon âme-Jobig se crispait, me donnait une sorte de crampe, mais, elle non plus, elle ne pouvait rien dire aux hommes, seulement pousser d'affreux jurons muets.

De sa main ferme, mon maître me maintenait toujours dans la même allure. J'entendis François demander :

— Nous passons le Raz de Sein ?

— Oh là ! tu as de l'avance, cam'rade, répondait mon maître. Nous allons tâcher de doubler Penmarc'h avant le calme. Car je crois bien que ce vent-là va mollir, ça va faire du vent solaire. Nous aurons peut-être la chance que les brises de Sud ou de Suroît nous portent de Penmarc'h au Raz, que nous passerions alors facilement, puisqu'il y a flot tout l'après-midi. Ensuite, on verra. Passé le Raz, nous aurions six heures au moins pour traverser l'Iroise, dès le renouveau de flot, ce qui est plus qu'il n'en faut, et prendre le chenal du Four à Saint-Mathieu, à trois heures demain matin, pour en débouquer au jour...

— En débouquer ? Nous allons en Angleterre ?

— Dame ! C'est la Grande Semaine de Cowes ! Voir si les Engliches nous trouvent jolis. Belle traite, des roches de Porsall, sortie du Four, à Wight !

— Mince de chouette ! hurla François. Mais... (plus encore qu'enfant, déjà il était marin), mais, avec un bateau neuf ?

— Eh ! du Raz de Sein à Saint-Mathieu, nous aurons le temps de reprendre toutes les manœuvres, d'être bien sûrs que rien ne cloche. Au besoin, nous pourrions gagner Douarnenez, Camaret ou Brest. Quel risque ? Bateau bien fait, haubans bien réglés, voiles neuves, mer belle au départ, quoi de mieux ?

*
**

Ainsi mon maître avait prédit, ainsi en fut-il : pas possible, le vent lui obéissait ! C'était un dieu, j'étais l'élus parmi les yacks !

— Non ! soufflait en moi la voix de Jobig ; non, un assez bon marin simplement ; un habitué des coins ; et toi une bonne pâte de bleu !

Nous eûmes le calme devant Penmarc'h. Un délicieux calme, bleu pâle, où de grandes houles gonflaient leur dos moiré. A vrai dire, mes hauts avaient un peu chaud, mon pont cherchait à bâiller sous la glu qui s'amollissait. Mais je sentais que ces alternances de chaud et de fraîcheur permettaient à tous mes « os » de se mettre bien en place, comme les inégales risées de la veille et du matin avaient « fait » harmonieusement mes voiles. Pendant ce calme, mon maître et François reprirent encore mes haubans, en vissant les ridoirs, bloquèrent mes taquets, dépassèrent plusieurs des drisses pour les détourner, leur ôter le goût de faire des coques. Ils inspectèrent tous mes fonds, et semblèrent satisfaits.

Le vent revint, au Sud, à peine bluet, puis au Sud-Ouest, gentillet. J'étais toujours sur le même bord, depuis le départ, toujours largue. Et encore largue à la brise d'Ouest quand fut passé ce Raz « horrifant »... dont je ne m'aperçus même pas, sinon à quelques remous autour de ma quille. Et toujours largue dans l'Iroise, au soir tombant, un soir bleu d'ardoise, où le ciel semblait s'exhaler de la mer. A la nuit faite, j'étais bon près, mais toujours même amure, dans le noir scintillant des étoiles et

des feux, un noir plein de confiance et de douceur. A ma surprise, je n'avais pas peur, en cette première nuit de mer. Seules les petites lames, que le jour je prévoyais, prenaient quelque chose d'inattendu, de mystérieux et d'un peu agressif ; je marquais une sorte d'écart à chacune d'elles, il me semblait que mon barreur devait sentir ma réaction plus énervée. Autrement, je goûtais le délicieux parfum du vent de nuit sur la mer, et sa chanson délicate.

Pour que je n'aille pas trop vite, mon maître avait filé un peu plus qu'il ne fallait les écoutes. Quand il fit tout à fait noir, il alla se coucher, disant à François de maintenir la route.

Quelle route ? Il y avait des feux tout autour de nous, des rouges, des blancs, de tout petits verts, des fixes, des scintillants, de grands pinceaux, qui tournaient en éventail et, par éclats, des yeux plus gros que des planètes. Puis bientôt la lune, qui les faisait fuir, ou s'effacer à demi. Comment un gamin comme François pouvait-il se reconnaître dans ce fouillis surabondant ?

Avant de descendre, mon maître avait lu avec François dans un livre, et nommé chaque feu, en le montrant du doigt. Mais si nous tournions ? Si le vent changeait ?

Justement, il changeait, j'entendis François, enfoncé dans sa capote de veille, grogner : « Il passe au Nord, le salaud ; enfin, je peux encore tenir le près serré. »

Devais-je avoir peur ? François n'était qu'un enfant, et le vent sifflait, et les lames sournoises étaient plus brutales, et, par moment, mes voiles faseyaient,

ne prenaient plus bien le vent, ce que je détestais. Je pensais que François ne savait pas barrer.

En fait, il barrait au contraire parfaitement, et c'était volontairement, pour perdre du temps afin de ne pas arriver à Saint-Mathieu avant la renverse de marée, qu'il me « mettait en relingue ». J'étais d'ailleurs surpris de constater qu'il me menait pourtant bien droit. Le haut de mon mât voyait droit devant un feu puissant, toujours à la même place ; François, lui, ne pouvait pas le voir, puisque de mi-mât je ne le voyais même plus. Qu'on voie plus loin quand on est plus haut, je l'avais tout de suite compris, ce qui n'est pas malin pour quelqu'un qui peut comparer *en même temps* sa vision de treize mètres de haut, celle de dix, celle de cinq et celle du niveau de la mer. François, donc, ne voyait pas ce phare, ni aucun autre dans cette direction, et pourtant il me faisait courir dessus sans erreur ni variation. Bien mieux, il ne regardait ni l'horizon ni le ciel, il se penchait tout le temps sur un des compas, ces boîtes rondes et éclairées où quelque chose tourne quand j'embarde ou quand je change d'allure. Avec sa barre, François faisait en sorte que la plaque ne tourne pas, mais cela lui était égal qu'elle se balance mollement dans son liquide. C'était la première fois que je faisais attention à un compas ; depuis, vous pensez bien que je suis blasé sur cet instrument ; il faut pourtant que j'avoue n'y comprendre rien de plus que cette première nuit ; manières d'hommes ; cette chose contrariante, qui tourne à l'inverse de moi, leur permet de me guider quand eux, et moi-même, ne voyons rien, que la mer et le ciel partout pareils ou que

l'étope grise de la brume, ou que le coaltar de la nuit couverte.

Peu m'importe d'ailleurs cette sorcellerie ; mon affaire n'est pas de comprendre mais d'obéir. J'obéissais, en pensant à autre chose, à regarder dans l'eau noire, sous ma quille, d'étranges bulles vaguement lumineuses, et leur trainée derrière mon gouvernail.

Tout à coup, François se mit à marcher sur le passavant. Mon maître, réveillé aussitôt, demanda ce qu'il y avait.

— Rien, rien. Cela fraichit un peu, je prends trois tours.

— Attends, attends, c'est une voile neuve, s'agit pas de la faire pocher. Je viens.

Pour prendre les tours de rouleau — curieux, mais sensation pas désagréable, tant le mouvement du gui sur lui-même est doux — ils me laissèrent en cape. Cela, ma voile ne l'aimait pas, elle se secouait, engageait dans les tours le croissant d'écoute ; moi je me dandinais, tapais dans le clapot, plaouff, plaouff, reculais ; les feux tournaient autour de moi à m'en donner mal au cœur. Mais, quand les hommes eurent fini et eurent aussi changé de foc, je me sentis plus heureux, allégé, et, malgré ma perte de toile, plus lesté.

— Nous sommes par le travers du Toulinguet, dit François ; le Petit Minou de Brest est démasqué.

— Parfait, dit mon maître. Il est, il est... juste deux heures, c'est exactement ce qu'il fallait. Va dormir, mon gars.

— Ah non, par exemple. Je veux faire le Four

avec vous. J'aurai bien le temps de dormir en Manche...

— Non, va, je te dis d'aller.

— Alors, réveillez-moi aux Vieux Moines de Saint-Mathieu. Vous promettez ? Juré ? Oui ? Alors d'accord.

Mon maître endossa la grosse capote, toute chaude du corps de François, et prit la barre. Je sentais sa main bien autrement sûre que celle du mousse. Il alluma une cigarette ; puis il éteignit le compas, gouverna sur « mon » feu, qu'il voyait maintenant. Eclairant de sa lampe de poche la carte, il dit, comme pour se confirmer à lui-même ce qu'il savait :

— « Pen ar Bed, rag eneb. Ar Parquette, ar Parquette, ...aman, eun nebeut war sribourz, ha damdost ; mad tre, mad tre... »

Je comprends aussi bien le breton que le français, puisque Jobig parlait les deux. Tout était bien, disait mon maître. Malgré son faux-col du premier jour, il était donc breton, lui aussi ?

François dormait, mon maître fumait, je serrais le vent, droit sur le « bout du monde », Pen ar Bed, qu'en français on appelle bêtement Pointe-Saint-Mathieu, en laissant un peu à tribord, et tout près, la Parquette.

La vie de yack était belle, même la nuit. Et nous, nous n'avons jamais sommeil.

La tourelle des Vieux-Moines, à peine visible, était par le travers tribord ; mon maître regardait Fran-

çois, tortillé sur sa couchette, dormant de ce premier gros sommeil qu'ont les enfants et les soldats ; mon maître hésitait ; mais parole de marin est parole de marin, il se décida à l'éveiller, ce qui ne fut pas une petite affaire.

Quand enfin François fit surface, quand ses yeux se furent accoutumés à la nuit, il s'écria :

— Que de feux ! Vous vous y retrouvez ? Eh mais, dites donc, la terre est tout près, à tribord. On voit la falaise ? Il n'y a pas de cailloux, par là ?

— Si, pas bien loin ; mais nous pouvons encore aller un peu. Le courant commence juste à virer, il ne nous portera que dans quelques minutes. Heureusement qu'il nous donnera la main, car nous allons être juste vent debout, il va falloir faire tout le chenal du Four, de nuit, en louvoyage...

— Diable ! Mais vous le connaissez bien ?

— Moi ? Pas du tout ; je suis toujours passé par le large d'Ouessant. Mais les cartes ne sont pas faites pour rien. Viens voir.

Mon maître étala une carte sur une table spéciale, éclairée de façon à ne pas éblouir le barreur (le barreur, pour le moment, c'était la fesse gauche de mon maître).

— Saint-Mathieu et les Vieux-Moines sont derrière ; le feu que tu vois plein Nord, c'est Kermorvan, la pointe qui ferme le Conquet. Nous sommes ici...

J'ai des yeux intérieurs, je vois particulièrement bien ce qui se trouve en moi. J'avais donc une vision parfaite de cette carte. Et pourtant elle me semblait un insondable fouillis ; là où mon maître mettait son doigt, cela pouvait aller, ce n'était pas trop gri-

bouillé ; mais sur toute la partie gauche, et surtout dans le quart supérieur gauche, au-dessus du doigt de mon maître, c'était comme paquet de goémon, comme boîte à clous, comme lignes emmêlées.

Justement, François regardait ce coin-là. Il siffla :

— Quelque chose comme cailloux !

— Oui, par là ; mais, tu vois, entre la terre à droite, et ce fouillis de roches à gauche, la passe est large, un bon mille et demi, près de trois kilomètres. Comme un grand fleuve dans la mer.

— Oui, mais ça, et ça, et ça ?

Les « ça » étaient des points rouges.

— Ça, la bouée de la roche de Lochrist. Aucun danger pour nous, il y a de l'eau dessus. Tiens, regarde dehors, la voilà, sur bâbord arrière. Et ça, ça, c'est la Grande Vinotière, une haute tourelle en plein courant, et quel courant ! mais franche, nous pouvons passer assez près d'un bord ou de l'autre.

Mon maître se redressa, regarda la mer :

— Allez, ouste, il faut virer, nous ne sommes plus loin des Renards, dont la tourelle doit être invisible.

Ils éteignirent, remontèrent sur le pont, me firent virer, hop, d'un seul coup de barre, ma petite trinquette passant toute seule devant le mât.

La lune éclairait un peu les hautes falaises. Derrière le feu de Kermorvan, quand il s'éteignait, j'apercevais une lande arrondie, noire sur noir, ou ardoise sur ardoise. Sur l'avant tribord — c'est-à-dire juste au vent — le feu de la Grande Vinotière, d'un blanc argenté, était secoué d'un hoquet toutes les six secondes (disait mon maître). Le courant me portait vers lui à toute vitesse, et, me drossant au vent, me

poussant en travers contre ce vent, faisait claquer sec sur ma coque les petites lames, dressées en bataille, surexcitées par le joli vent de Nord.

Joli, si on veut. Mais bougrement debout, sacrément face à ma route. Et vire, et revire, et un bord, et un autre bord. Mon maître poussait la barre, et François bordait le foc. Et mon maître, passé de l'autre côté, repoussait la barre, et François rebordait le foc. Si ce petit jeu... Ce n'était pas un jeu, ou alors le Jeu, le jeu de la vie.

Quand ils viraient, c'était qu'il *fallait* virer, le jeu aurait tout à fait cessé d'être un jeu s'ils ne l'avaient plus joué. Ils ne voyaient rien, pourtant, et je ne voyais rien ; mais ils *savaient*.

La Grande Vinotière avait passé, dans une vraie cascade de courant, parmi des lames en pointes, comme des oreilles de chat. Les virements de bords restaient aussi rapides, aussi serrés. Pourquoi ? Ou plutôt, comment savaient-ils, mes hommes, où était l'endroit nécessaire de ce virement ? Devant, la mer n'offrait pourtant aucun repère, elle était, elle paraissait partout plate dans la nuit. Soudain, je m'aperçus de quelque chose d'extraordinaire : derrière moi, quand je courais à droite, le feu de Kermorvan passait devant celui de Saint-Mathieu, qui, au lieu de briller de temps en temps, était devenu fixe ; puis arrivé à peine à sa gauche, nous revirions ; il repassait devant Saint-Mathieu, et, arrivé à peine à droite, nous revirions ; et tout le temps comme cela, comme l'aiguille du voilier passe dans la toile. Je compris : mon maître louvoyait vers le vent en conservant un alignement d'arrière. Comme le courant nous entraî-

nait follement vers ce vent, nous gagnions beaucoup de chemin à chaque bord, pourtant bien court.

Bientôt, ce fut encore plus merveilleux de précision et de simplicité : on voyait moins bien Kermorvan ; mais cela n'avait plus aucune importance ; quand nous allions trop loin à droite, Saint-Mathieu s'éteignait, ne donnait plus qu'un éclat rare ; nous virions, revenions, et bientôt nous retrouvions Saint-Mathieu fixe et puissant, prodigieusement puissant. Quand nous allions trop à gauche, là aussi Saint-Mathieu s'éteignait, redevenait à éclat, juste un pinceau toutes les quinze secondes. Nous revenions, retrouvions, veillant, à poste, le puissant secteur fixe ; et ainsi de suite ; en louvoyant, nous avançons dans une sorte de rue, mais une rue que nous ne voyions qu'avec les yeux du dos !

— Tu vois, mon gars, ce « secteur renforcé » nous conduit comme par la main.

— Pas loin des cailloux ! Ni de la terre : regardez, là, on la voit, plus noire que le noir.

— C'est la pointe de Corsen. Elle n'est en effet pas loin, mais parée, et c'est tout ce qu'il nous faut. Tout à l'heure, nous passerons encore bien plus près des Plâtresses, à gauche, un sale banc de roches, sur lequel porte le courant, un truc avec lequel il ne faut pas plaisanter ; mais pour le parer, nous n'avons qu'à ne pas sortir de notre « fleuve de ciel », qui survole celui de la mer. Allez, vire !

François, leste, courait dans le noir jusqu'à l'avant, se faisant parfois rincer au passage par une lame que je ne parvenais pas à lui éviter ; il ne songeait guère à dormir !

A gauche, la tour des Plâtresses n'apparut que de tout près, à quelques centaines de mètres, et son feu vert, presque éteint, était à peine visible sous la lune ; cela ne faisait rien, le Secteur nous menait.

Toutes les fois que j'en sortais un moment, et que le pinceau de Saint-Mathieu revenait, tournant de gauche à droite, comme un grand bras, il apparaissait devant moi un autre phare, exactement à l'opposé, un autre bras gigantesque de pinceau, et qui tournait, au même moment, de droite à gauche. François le regardait, je voyais ses lèvres remuer.

— Mais... mais..., se décida-t-il enfin à dire, quel est ce grand feu, en pleine mer ?

Mon maître rit, d'un court éclat de rire ; puis, aussitôt, redevenu sérieux, expliqua d'une voix grave :

— Tu n'es pas le premier à croire à une apparition diabolique. Si tu avais étudié la perspective, tu comprendrais. C'est l'*antiphare*. Les rayons du phare, entre nous et lui, font un éventail ; mais si tu les prolonges — et c'est ce qu'ils font — de l'autre côté de nous, leurs droites, visibles dans la vapeur d'eau, semblent tracer un éventail inverse, et, à leur intersection, donnent l'apparence d'un second foyer, exactement opposé au vrai. Tous les feux à éclats très puissants créent ce mirage. Et notre secteur fixe renforcé, lui aussi, — regarde — donne, moins nettement, mais visiblement, une apparence de foyer flou, à cent quatre-vingt degrés.

« Tiens ! Voici, dans le Nord-Nord-Est, la tour du Four. Comment je sais que c'est elle ? Facile, elle dit son nom : le livre des phares dit « cinq éclats quinze secondes, le Four ». Consciencieusement, le feu

épelle : un, deux, trois, quatre, cinq éclats ; puis une, deux, trois..., neuf, dix secondes de noir. C'est bien lui. Je vais donc gouverner dessus — en tirant un bord pour parer le Grand Linou, là — et toi tu vas aller te coucher.

— Oh non, je peux très bien...

— Qui est-ce qui commande ici ? J'aurai besoin que tu prennes le quart au jour, pour nous mener du Four à notre bouée de Portsall, notre « starter » pour le grand départ en Manche. Allez, pipi dodo !

Resté seul, mon maître barrait et fumait, fumait et barrait. Grâce au courant, je tenais juste sur le même bord, sans louvoyer, le secteur renforcé qui faiblissait. Le vent avait par moment de fraîches risées, mais je les supportais gaillardement.

La nuit laissait fuir des étoiles. Quand mon maître, virant, prit route directe sur le feu du Four, l'orient s'éclairait franchement. Bientôt je distinguai, loin devant nous, d'énormes blocs ronds, sur lesquels la mer brisait, jaillissait. Mon maître bâillait. Quand la tour du phare du Four fut bien en vue, il réveilla le mousse.

— Voilà, mon gars. Le vent vient juste d'adonner, de retomber du Nordé au Noroit. Ailleurs ce serait mauvais signe ; en Manche — nous sommes en Manche ! — il ne faut s'étonner de rien. C'est en tout cas une chance, tu vas pouvoir ranger sur le même bord toutes ces caillasses que tu vois là, et celles qui suivent. Quand tu auras passé la dernière, Corn Carhai, et ses prolongements, tu me réveilleras. Attention à ne pas flirter avec ces petites saletés, plus

dangereuses que les grosses, et sur lesquelles la mer peut déferler : Men Sillaoua, Viçant-hir. Vu ? Il est 5 heures, c'est bien ; à 7 heures à peu près, nous aurons la bouée de Portsall par le travers. Tiens, la capote.

Je n'étais pas fier, barré par un mousse, à voir si près de nous ces blocs gigantesques, ces amoncellements de crânes de géants, et à sentir la présence d'autres, submergés, sur lesquels se produisaient soudain d'énormes gonflements, des éclatements éblouissants. Pourquoi pas sous moi ?

Le plateau s'écarta ; mais en apparaissait un plus effarant, plus boursoufflé, plus chaotique. Eh, mousse, attention, tu passes trop près ! La mer était dure, très dure ; j'avais beau appuyer mes voiles sur une jolie brise, j'étais secoué, bourlingué, cahoté ; mon avant ou mon épaule heurtaient brutalement de puissantes lames, qui jaillissaient en forme de coin, dans tous les sens, colonnes vertes et luisantes à la crête blanche. Le patron pouvait-il dormir là-dedans ? Il semblait le faire, cramponné à sa planche à roulis. Le mousse, avec une drôle de gymnastique des hanches, tenait sa barre, m'aidait assez bien.

Tout à coup, droit devant, et pas loin, pas loin du tout, la mer gonfla, éclata en un immense rouleau.

Le mousse ouvrit de grands yeux. Je l'entendis murmurer :

— Mince alors ! Men Sillaoua, pour sûr. Si près ?

En même temps, il lofa, bordant mon écoute ; théoriquement, je pouvais serrer le vent d'un peu plus près ; mais en fait, comme cela me faisait perdre de

la vitesse, cette mer cassée me faisait ahaner sur place, et cela me fatiguait beaucoup.

A un coup de rappel très violent, mon maître fut vidé de sa couchette. Il se releva, regarda par le hublot, fit un geste comme s'il allait grimper près de François, mais s'arrêta, et le regarda.

Le mousse, qui ne l'avait pas vu, me fit prendre un peu de vent ; quoi, me faire courir sur les roches, était-il fou ? Non, dès que j'eus acquis de la vitesse, il me fit virer ; une lame m'ayant bloqué, j'avais du mal à passer le lit du vent ; malgré le bourlingage, il sauta au pied du mât, de toutes ses jeunes forces porta le foc au vent à contre-bord. J'abattis. Il courut à sa barre, borda sa trinquette, me fila un peu d'écoute, me fit partir bon train, tournant le dos aux roches. Mal habitué encore au louvoyage, je ne comprenais pas bien pourquoi, à ce qu'il semblait, il me faisait redescendre vers le Four.

— Bravo, François ! cria mon maître, passant la tête par le capot. Un marin ne doit jamais s'entêter. Il ne faut pas chicaner le vent, vouloir faire du près trop serré, surtout dans une mer pareille ; ces lames hachées nous donnaient une dérive au moins triple de la normale, nous nous faisions drosser bien gentiment sur les roches. Tu as viré de toi-même, bravo. Par point d'honneur beaucoup auraient continué, jusqu'à... jusqu'à trop tard. C'est bien. Tu peux tirer ton bord large, le courant est avec nous. Je dors !

En moi, je sentais l'âme de Jobig pleine d'une puissante fierté : la corporation des mousses était à l'honneur.

**

Le soleil avait paru au-dessus des collines, tout brillant, sous une panne de nuages légers. Les blocs de roches et les îles de Portsall étaient dépassés, Corn-Carhai franchi, et sans doute Viçant-Hir paré, car la mer ne « travaillait » plus du tout. A bâbord, nous avions laissé une grande bouée, et nous en apercevions une autre, au loin, par le travers.

— Nous débouquons, capitaine !

— Quelle heure ? répondit le patron, réveillé aussitôt.

— 6 h. 55.

— Relève le loch à 7 heures juste, mets-le au zéro, et continue la même route.

**

Je ne compris pas grand-chose aux calculs que mon maître se mit à faire (1).

Sur une grande carte donnant toute la Manche, il avait tracé une ligne :

— Tu vois, François, voici la route vraie, depuis l'endroit où nous sommes, jusqu'aux Needles de l'île de Wight.

Il prenait une petite latte transparente, et un demi-cercle portant une quantité d'inscriptions que je ne savais pas lire (un rapporteur), et annonçait :

— Cette route est juste à 45°. C'est-à-dire au Nord-Est vrai. Pour « faire valoir » cette route vraie, et la

(1) Que le lecteur pas du tout initié, et ne désirant pas comprendre comment on « fait une route », saute au prochain §.

transformer en une donnée utilisable, un « cap au compas », c'est-à-dire le chiffre de la « rose des vents » de notre boussole marine que nous devons mettre en face de la ligne de foi qui correspond à l'avant du bateau ; pour cela il nous faut ajouter ou soustraire pas mal de petites choses.

« D'abord, la déclinaison ; tu te rappelles que l'aiguille aimantée n'indique pas le Nord, mais, en Europe, toujours un peu à gauche, d'un angle variable selon l'année et le lieu. Cette année et ici, cet angle est de 13° (la carte me le dit), qu'il faut *ajouter* — toujours ajouter, en Europe — à notre route vraie ; 45 et 13, cela fait 58.

« Ensuite, la déviation ; c'est-à-dire l'angle dont la direction de l'aiguille aimantée est modifiée par l'influence des fers du bateau. Comme *Reder-Mor* est surtout en bois, elle est faible, mais pas négligeable, sur de pareilles distances. Décroche le petit carton, là. Oui. Nous y lisons nos déviations pour chacune de nos orientations ; c'est la table de régulation ; je l'ai établie, simplement par observation, l'autre jour, en baie de Concarneau ; il suffit d'avoir des repères à terre, de faire tourner le bateau dans tous les sens, et de noter pour chaque orientation la différence entre les relèvements du compas et les alignements vrais à terre ; l'autre jour, par cette petite brise... bon sang ! ce n'était qu'avant-hier ! En avons-nous fait de la route depuis ! J'ai l'impression qu'il y a une semaine ! Bon. Sur ma « table » je lis donc : pour une route aux environs du Nord-Est, déviation plus 3°. Le total : 45, plus 13, plus 3, soit 61, est notre *route magnétique*. Bien entendu, à condition

que le vent veuille bien ; s'il nous fallait louvoyer, il faudrait refaire le calcul pour chaque bordée ; mais c'est infiniment peu probable, nous aurons presque certainement des vents portants pour traverser la Manche dans ce sens.

« Est-ce tout ? Non. Il y a encore les erreurs dues aux deux *dérives* : dérive de vent, puisque *Reder-Mor* est un voilier, et dérive de courant.

« La dérive de vent ? Si nous allions au plus près, si nous remontions dans le vent, elle serait importante. Comme nous sommes vent de travers, elle est insignifiante. Son angle nous est donné par celui que fait la ligne du loch avec la direction de l'avant du bateau. Tu vois... ou plutôt tu ne vois pas, il est quasi nul ; accordons-lui 2°. Il faut *soustraire* ces deux degrés, puisque nous sommes bâbord amures, que le vent vient de notre gauche ; il faudrait l'ajouter si le vent venait de droite. Donc, 61 — 2, égale 59°.

« Reste la dérive de courant.

« Ah ! cela, c'est sérieux. En Atlantique, au large, nous n'aurions pas à nous en occuper. En Manche, au contraire, les courants sont forts, et changent complètement notre route, puisqu'ils nous entraînent à monter ou à descendre presque en travers de cette route. Ces courants sont-ils bien connus ? Oui. Voici les cartes du pilote Hédouin, un admirable travail, qui, partant de l'heure de la pleine mer à Cherbourg (que me fournit l'annuaire), me montrent les vitesses et les directions des courants dans toute la Manche, pour chaque heure de la marée. « Au poil », comme tu dis. Les calculs que nous aurons à faire pour nous

en servir seraient tout de même assez compliqués ; il nous faudrait établir chaque heure, sur la carte, autour de notre position, un petit parallélogramme, mesurer sa diagonale, ce serait toute une affaire. Mais en fait, les courants de la Manche, nous nous en f...tons.

— Comment cela ? Mais ils vont nous dépalier en direction, et nous retarder ou nous avancer en temps ? L'erreur sera bien plus grande que celles que vous venez de corriger avec tant de soin ! Ne font-ils pas jusqu'à trois nœuds ?

— Et même plus, jeune homme. Mais qu'est-ce que ça peut nous f... ?

— Je ne comprends pas.

— Eh bien voilà. Ces courants font en six heures quinze de flot un certain effet ; mais, dans les six heures quinze de jusant qui suivent, ils font exactement l'effet inverse. Je peux donc ne pas m'en occuper pendant les douze premières heures et demie, ou pendant les vingt-cinq, les trente-sept et demie, les cinquante premières heures. Quel que soit le vent, nous mettrons sûrement plus de vingt-cinq heures pour atteindre Wight ; donc, négligeons les courants (même si nous avons à louvoyer, il suffira de faire des bords bien égaux) jusqu'à demain 8 heures. D'ici aux Needles, nous avons..., nous avons (il portait une pointe sèche sur le côté de la carte), nous avons 178 milles. Une trotte, eh ! 330 kilomètres ! Au mieux, à six nœuds de moyenne, six milles dans l'heure, cela fait... vingt-neuf heures. Mais, en réalité, regarde la carte, nous devons faire notre atterrissage, non sur les Needles, mais sur le cap Durlstone, ou même sur

Saint-Alban, ce qui fait quatre bonnes heures de moins, c'est-à-dire vingt-cinq heures ! Pile, vingt-cinq heures ! Courants de Manche, pas pour nous !

De tout cela, je ne retenais qu'une chose : j'allais en avoir pour plus d'un jour, toute une lumière et toute une nuit, à donner de l'avant dans les lames, sans aucune terre en vue, avec rien que de la mer, du ciel et des beaux calculs, qui ne vaudraient plus rien si le vent tombait. J'avais peur, affreusement peur.

Mon maître, au contraire, semblait en joie. Les hommes sont-ils si imprévoyants ? Ou si sûrs d'eux ?

Il dit au mousse : « Donc, gouverne au 59. Là. Pratiquement, Nord-Est-quart-Est. Evite de laisser porter, lofe plutôt ; les erreurs à droite nous enverraient au diable vers la Tamise, les erreurs à gauche ne nous enverraient qu'à Portland, ce qui est à peine un crochet.

Je naviguais donc, à une allure intermédiaire entre le vent de travers et le grand large, recevant le vent d'Ouest-Norait de la fesse gauche, ce qui n'a pour défaut que de me faire rouler quelque peu, et que les lames s'amuse à jouer avec cette fesse, à me pousser et à me retenir par là. De belles lames, ma foi, bien formées, régulières, puissantes et douces, juste animées de petites crêtes joyeuses, comme si elles portaient des enfants sur leur dos.

Je « filais le tonnerre », comme disait François. Le soleil commençait à chauffer, à faire scintiller l'écume que je rejetais de mon épaule droite ; tout blanc sur cette mer bleue, cette mer si noble du grand large (à peine si l'on distinguait encore la haute tour du

phare de la Vierge), je devais avoir fière allure. Ma grand voile, mon foc ballon gonflé comme un sein, parfaitement réglés, me déhalaient avec une force harmonieuse, sans fatiguer mât ni haubans. Le loch, derrière moi, tournait joyeusement.

Beau. Très beau, la navigation de plaisance. Si toute la traversée devait être comme cela...

**

Toute la journée fut merveilleuse.

Le vent, disaient mes maîtres, jouait un peu entre l'Ouest et le Noroit, mais restait de force à peu près constante, et mon équipage n'avait aucune manœuvre à faire. L'un barrait, l'autre dormait ; ou bien ils bouffaient, et royalement, non les conserves qu'imaginent les terriens, mais de bons plats chauds, cuisinés par mon maître, qui s'y connaissait, pour sûr ; ils buvaient du vin qui leur arrachait des exclamations. Moi, j' imagine mal le plaisir qu'ont les hommes à manger ; quant à boire, s'il me faut de l'eau, c'est autour et non à l'intérieur ; il est vrai que c'est de l'eau, et que mon maître est exactement du même avis ; mais le vin, j'en ai dans mes mailles, et, quand une bouteille casse, ça ne me fait aucun plaisir, je trouve que ça pue. Pendant qu'ils mangeaient, mon maître amarrait ma barre, filait un peu trop l'écoute de grand voile, et j'allais tout seul, en embardant un peu, mais au total correctement, j'en jugeais à l'angle que je faisais avec les lames. J'étais fier, bien que toujours effrayé par ce cercle d'eau mouvante, où tournait le soleil. Dans l'après-midi, ils s'allongèrent

même tous les deux sur leurs couchettes. Je n'aimais pas cela, car ils ne voyaient plus la mer, et, souvent, de gros bateaux avec de la fumée nous croisaient ou nous doubaient, pas bien loin. S'ils nous avaient abordés ?

Mais mon maître passait sa tête de temps en temps, regardait, puis se rallongeait, se laissait aller au roulis. Il faisait des projets, mais, au rire de François, je comprenais que c'étaient des plaisanteries : il proposait un compas qui sonnerait quand le bateau changerait de route, et un radar qui crierait quand l'image d'un autre bateau y deviendrait trop grosse. Mais François répondait : « Les oiseaux, ils feront gueuler ton radar ! »

En somme, j'étais le maître, c'était moi tout seul qui faisais le travail, qui me menais sur l'océan sans rivages (ces mots étaient dans une chanson de François, où il était question de marins qui ne revenaient pas, et de femmes qui mouraient d'attente, c'était beau, sublime), avec dans mon ventre deux enfants, un grand, un petit.

Oui. Mais est-ce que je pouvais courir comme cela toujours, ou avoir la chance d'entrer de moi-même juste dans le petit trou d'un port, m'y arrêter faute de vent ? (Quelles bêtises on peut ruminer, quand on est seul et inquiet !) Je n'aimais pas du tout cette équipée ; vivement un bon port.

Je sentais en moi l'âme de Jobig qui riait ; et je crus comprendre ce qu'elle disait : « Tous les marins sont comme cela ; en mer, même par beau temps, sous leurs airs nonchalants, ils pensent : Qu'est-ce que je fous là ? Serais-je pas mieux à terre, fonce-

tionnaire, ou campeur ? Là, on sait où on est, au moins. Et pourtant ils repartent ; même ceux qui ne sont pas obligés, qui vont pour leur plaisir, comme ceux-ci. »

*
**

La nuit tomba lentement, et j'avais encore plus peur.

Mon maître dormait, afin de pouvoir prendre le quart à la nuit complète, à 10 heures et demie.

Le mousse barrait, debout, la barre entre les jambes, immobile et silencieux. Le vent, franc Noroît, avait un peu molli. Tout, ciel et mer, devenait violet, puis d'un beau gris taupé. Des étoiles parurent ; mais, par plaques, il en manquait, cachées par des nuages qui semblaient noirs, noirs, menaçants.

Maintenant, je ne voyais plus rien. Ce n'était plus comme la nuit précédente, toute pleine de feux. Si, là, il y en avait un, rouge, au ras de l'eau. Une bouée, par ici ? Le mousse murmura : « Ça va, il est à contre-bord. » Ah, je comprenais, c'était un bateau qui, comme moi, portait un feu rouge à bâbord, un vert à tribord. Je voyais ce petit feu rouge défilier rapidement, caché par moments par les lames proches de lui, puis réapparaissant ; et aussi des feux blancs, qui voyageaient avec lui. Devant nous, je commençais à apercevoir un feu vert.

Mon maître se réveilla.

— Rien en vue ? Pas de pinceau ?

— Non. Un cargo qui nous a croisés. Un feu vert

assez loin, deux quarts bâbord avant ; ce doit être un chalutier.

— Bon, veille-le bien ; s'il semble couper notre route, s'il reste dans le même relèvement, préviens-moi.

Mon maître et le mousse avaient tous deux une voix sourde, étrange, qui m'impressionnait. Depuis, j'ai su que c'était la voix de nuit des marins ; comme les courlis ont un cri nocturne.

La nuit se referme en silence. Le mousse, comme une quille oscillante, barre. Moi, je vais, je vais, écrasant les petites lames noires, recevant des giclées que je n'ai pas vu venir. Mon sillage, comme la veille, est tout piqué de points lumineux.

Est-ce que la lune allait se lever ? Je l'attendais impatiemment. Comment se faisait-il qu'elle ne fût pas là ? Est-ce qu'il n'y avait pas toujours de la lune en mer ?

Il faut me pardonner ma naïveté. Je n'avais que trois jours de mer, et je ne songeais pas que, s'il y avait toujours eu de la lune à la même heure, je l'aurais aussi bien vue de mon mouillage de Concarneau.

Pas de lune. Ce n'était tout de même pas cette sorte de méduse rougeâtre qui flottait sur la mer, un peu à droite de ma route ?

Mon maître rampa dans la cabine. Il cria à François :

— Vois-tu des avancées de feux ?

— Je... je ne crois pas ; mais je voudrais que vous veniez voir, avant que la lune ne monte.

— La lune ? Quelle heure est-il donc ?

— Juste 11 heures.

— Je t'avais dit 10 heures et demie !

— Bah ! Ça allait, vous dormiez bien, et moi je suis bien là.

— Matelot François, deux jours de prison, c'est-à-dire sans pinard ! La consigne est la consigne. Mais je lève la punition et vous accorde la double, pour « gentillesse envers son capitaine ». Rompez.

Il se passa une serviette mouillée sur le visage, capela ses chandails et sa grosse vareuse, et parut dans le cockpit.

— Voyons, voyons. La lune, bien.

(La lune ? La méduse, arrondie et plus haute, mais rouge brique, c'était bien la lune ? Drôle de pays, où la lune était si terne. Ce ne serait pas sa lumière qui nous gênerait beaucoup !)

— La garce va éclairer dur, tout à l'heure, elle est encore presque pleine ; elle nous empoisonnera, nous ne verrons pas les feux. (J'étais ébaubi). Donc, tâcher de voir ces feux, ou du moins leur reflet sur les nuages, avant que cette lune ne soit haute ; il y a des nuages, ça c'est bon. (Décidément, est-ce que mon maître plaisantait ? Moi qui espérais tant que ces nuages allaient s'en aller...) Que dit le loch ? Tiens, prends la lampe de poche.

A genoux sur mon cul-de-poule, François regardait le cadran.

— Il marque 94,6. Déjà 94 milles et demi depuis la bouée de Portsall ? Depuis ce matin 7 heures ? Ce n'est pas possible ! La brise n'avait rien de fou, et a bien molli depuis deux heures.

— Pas possible ? Je vais même te dire que tes 94,6 milles en font 104, car j'ai étalonné le loch, hier, entre l'île aux Moutons et Penmarch — route droite et sans courants — il retarde juste de 10 %.

Mon maître descendit dans la cabine, gribouilla sur le coin de la carte :

— 104 milles en, en, 23 moins 7, en 16 heures, cela fait, mn mn mn mn, cela fait exactement six nœuds et demi (1). Pas vilain du tout pour cette brise moyenne ; *Reder Mor* sera un marcheur, semble-t-il. Il m'a l'air de vouloir mériter son nom.

Le patron sortit son compas à pointe sèche. Il prit un écartement sur le bord droit de la carte, le reporta plusieurs fois sur la ligne au crayon qui figurait la route :

— 20, 40, ... 100, et puis 4, 104, nous sommes quelque part par ici. Oh, mais ! Nous sommes juste au plus étroit de la Manche, entre Start-Point et les Casquets d'Aurigny. Sur bâbord, Start-Point ne doit être qu'à, qu'à... 37 milles, 68 kilomètres ; les Casquets à, à... 23 milles, 42 kilomètres, tout près, quoi. Et le feu des Hanois de Guernesey ne serait qu'à 26 milles.

Il souffla la lampe et grimpa debout sur le rouf.

— Côté Casquets, il y a juste cette chamelle de lune ; vers Guernesey, un peu plus en arrière, sur tribord, hum, le ciel est bien clair aussi. Mais côté Start-Point, nous devrions... Hop ! Eh bien, voilà !

(1) 6,5 nœuds ne font jamais que 12 kms à l'heure. Peu pour une bicyclette, beaucoup pour un petit voilier par brise moyenne. La plupart restent, dans ce cas, entre 4 n. et 4,5, de 7 à 10 kmh. Ils atteignent 6,5 nœuds à tout casser ; *Reder Mor*, yack de course, en dépassera 8 par grosse brise. Les grandes goélettes en font 11.

Tu ne le voyais pas ? Tu as du goudron dans les yeux, pas possible ? Tiens ! Juste par le travers bâbord, comme il se doit ; il y a une demi-heure au moins que tu aurais dû le voir !

— Ça ? dit François. Oh, mais il y a bien plus d'une demi-heure que je me demande ce que c'est, cette espèce de lueur, de temps en temps ; mais ce n'est pas un feu, ni même un pinceau...

— Alors un bateau qui tire des feux de bengale, oui ? Une fête de nuit à bord d'un transatlantique ? Oh, mousse, mousse de malheur ! Que je me retienne... Mais, au fait, c'est ta première grande navigation de nuit ?

— Oui, fit piteusement François.

— Alors on te pardonne. En effet, ce n'est pas le feu lui-même, qui ne serait visible qu'à 20 milles, dit le livre ; ce n'est pas non plus son pinceau, visible, selon le temps, de 25 à 30 milles. C'est le reflet de ce pinceau sur les nuages, ou dans la vapeur d'eau, son « avancée », son « emblondie », comme on disait autrefois, et c'était un bien joli mot. Tiens ! Le revoilà. Rudement bien visible, même ; je me demande si nous ne sommes pas à moins de 37 milles. C'est pourtant bien lui. D'ailleurs il dit son nom : Start-Point donne un éclat blanc toutes les vingt secondes (ce qui est trop espacé, on perd la direction entre deux éclats). Alors, il n'y a qu'à compter pour vérifier. Attends qu'il se montre. Top ! 1, 2, 3..., 18, 19, top ! coucou le revoilà. C'est bien lui. Nous relèverons tout à l'heure sa position. Voyons d'abord si nous trouvons les Casquets, ou Guernesey. La lune...

oh chic, la lune se cache. En attendant qu'elle soit tout à fait masquée, si on cassait la graine ?

La lune était tout à fait masquée, le ciel était même très noir dans le Sud. Moi, de la tête de mon mât, je voyais fort bien, à droite, non pas une lueur, mais quatre. J'enrageais de ne pouvoir le leur dire. Mais comme c'était petit, la mer ! Je trouvais cela très rassurant.

Enfin, comme la nuit s'épaississait, ils virent et identifièrent par le travers tribord les Casquets, et surtout, tout à côté, Aurigny-Quénard, dont les éclats beaucoup plus fréquents étaient bien plus faciles à voir. Un peu en arrière, plusieurs lueurs confuses pouvaient être Guernesey. Tous ces feux de tribord, mon maître les jugeait plus faibles que de raison.

Avec le compas de relèvement, jolie petite colonne à main éclairée intérieurement, il visa Start-Point et Aurigny. Après avoir tracé leurs gisements sur la carte, il s'écria :

— Au quart de petit poil ! En distance parcourue, nous sommes réglo à bloc. Notre loch est scrupuleusement vrai, avec correction de 10 %. Nous sommes à 105 milles de notre bouée de départ. Mais dame, pour ce qui est de la route angulaire, comme ces deux feux sont juste par nos travers, un de chaque côté, je ne peux pas faire un point « en largeur » de Manche, savoir à quelle distance de l'un et de l'autre je suis. Il m'en faudrait un troisième, qui ne soit pas par le travers ! J'ai l'impression que nous

avons lofé un peu trop, que nous sommes plus près que prévu de l'Angleterre. Nous allons le savoir, par la méthode des relèvements successifs : je relèverai Start-Point dans deux heures ; connaissant notre cap, et le chemin parcouru pendant ces deux heures (grâce au loch), nous aurons un triangle qui donnera notre position exacte. Mais... mais, si ce que je pense est exact, si nous sommes à 7 ou 8 milles au Nord-Ouest de notre route, nous n'aurons pas de calcul à faire, car avant une heure nous verrons Portland devant, à peine un peu sur bâbord.

« Allez, ouste, mon gars, coucouche panier ! Je te réveillerai un peu avant le jour, que tu voies les autres feux, et le défilé de bateaux illuminés devant la côte anglaise. Dodo ! Eteins !

**

La nuit était tout à fait noire, du moins pour mon maître. Car, pour moi, autour de ma quille, tout était lumière. Les moindres bulles, les moindres remous, éclataient d'étincelles froides, bleues, rosâtres, argentées. Mon sillage était un fleuve de feu glacé. Ma quille ouvrait une draperie lumineuse, qui se refermait loin derrière avec des ondolements et des rejaillements d'éclats. Pourtant, j'allais doucement sur la mer plate, car le vent avait bien molli.

Et voilà que de gros poissons, me voyant à mon écharpe de lumière, vinrent tournoyer autour de moi. Ils me doubleraient, me tripleraient, viraient brusquement sur mon avant, me tournaient autour comme si j'avais été arrêté ; ils semblaient des torpilles de métal poli

éclairé de vert, et leurs nageoires supérieures dressaient une mouvante muraille de lune jusqu'à la surface. Qu'ils étaient beaux ! Qu'ils étaient amis !

Mon maître les vit, « s'exclama en silence », il n'y a pas d'autre façon de dire, tant il admirait, mais tant aussi il participait au silence dont était fait leur mouvement.

Du plus loin ils arrivaient, rapides éclairs, en lignes brisées de brusques coudes, semblaient foncer sur moi, mais, sans me toucher, frôlaient ma coque, arrondis et polis comme moi.

— Non, pas des marsouins, fit mon maître à voix basse ; des squales, des peaux-bleues ou bien de grands thons.

Mon maître ne cessa de les regarder que pour voir, très clair, le feu de Portland — 4 éclats 20 secondes, oui, c'était bien cela — dont il distinguait non pas seulement l'avancée, mais le pinceau lui-même.

Il fit un rapide calcul à voix haute, et corrigea ma route, me mettant au 64°.

Sur la mer opaque, entre nous et le feu, défilait, comme il l'avait annoncé, un véritable troupeau de navires, tout bariolé de blanc, de rouge et de vert. Mon maître hésita, puis réveilla François, lui expliqua les transatlantiques, illuminés comme des maisons, les cargos, ceux qui montaient comme nous et ceux qui gagnaient l'Atlantique, enfin les chalutiers, presque immobiles, balançant des feux blancs dans leur maturité. En me déroutant un peu, il me fit passer tout près de l'un d'eux. Tout cela était amical, familier, proche. La terre. Nous étions en Angleterre.

*
**

— Pas encore, dit le vent.

L'aube s'était levée éclatante, ruisselante de rouge. J'étais émerveillé. Mon maître et François se regardèrent, firent, presque ensemble, « hum ! ». Décidément, jamais contents. Quand mon maître eut examiné le baromètre, cette drôle de poulie dans sa caisse de verre, il dit même :

— Nous allons changer de grand voile.

Il est vrai que le vent fraîchissait, passé de l'autre côté, me poussant avec le même largue, mais de tribord arrière.

— Le vent est au Sud, fit mon maître, avec une grimace. Bah ! Il est portant. Tiens, on voit la terre : là c'est Portland Bill ; et là, presque droit devant, un peu sur bâbord, ce doit être le cap St-Alban, qui est très élevé. Combien dit le loch ? 127 milles ; corrigé, ça fait 140. Nous serions donc ici, sur la carte ; c'est-à-dire à... à 12 milles de Portland Bill, et à 16 milles de St-Alban. On arrive, mon gars, on arrive. Une sacrée traversée !

Le vent fraîchissait régulièrement, toujours de ma hanche tribord, plein Sud. Je courais comme un oiseau. Et pourtant, voilà que mon maître décide de changer ma trinquette pour le gènois, deux fois plus grand. Perd-il la tête ? Empêtrés dans les cirés qu'ils viennent de capeler, mes deux hommes ont grand peine à envoyer cet énorme foc, manquent le déchirer. Enfin il est établi ; sa drisse et son écoute sont tendues comme si elles étaient d'acier. Mon mâât, sous la charge, grince. Je vois mon maître qui le regarde, qui vérifie

la bastaque, qui fait une grimace. Se rend-il enfin compte, tout de même, que ce mâât prend du ventre, se courbe en avant ? Non, sans doute, car il ne bouge pas, n'amène rien, tient durement la barre. Je vole sur l'eau. François rit de plaisir, d'un rire idiot de gamin inconscient. Mon mâât, mon beau mâât creux va casser !

Non ! Il étale le coup. Quelle allure ! Quand mon arrière se trouve sur le haut d'une lame, mon avant fonce sur la pente comme si je dévalais une cascade ; et, derrière, le loch sort de l'eau sur la lame suivante. Il ne sera plus exact. Mon maître semble s'en moquer. Il est vrai que nous voyons parfaitement la terre.

Les collines du cap St-Alban sont hautes, très hautes, bien plus hautes même que celles de la pointe du Raz. Je me rue vers elles — mon maître dit que je file plus de huit nœuds — sur la mer de plus en plus creuse qui me projette en avant ; je file comme jamais je n'aurais pensé pouvoir filer, et pourtant le cap ne semble pas approcher.

Enfin — comme c'est long, comme c'est long — il est par le travers, et nous n'en sommes pas loin. Maintenant, la côte entre St-Alban et Durlstone va défiler gaillardement...

Non. Nous ne semblons pas gagner, alors que je fais un sillage si puissant qu'il fait briser les crêtes des lames, et que, ces lames, je les dépasse, oui, je les bats à la course (du moins je le croyais ; je me vantais un peu, je le sais maintenant !) François s'agite. Me soulageant de ma muette question, il dit :

— Comment se fait-il que nous n'avancions pas par rapport à la terre ? Avons-nous contre nous du

courant, et si fort ? Pourtant, dans ce cas, la mer serait beaucoup plus dure, ce serait même dangereux d'aller...

— Mais non, mon gars, le courant est avec nous ; et nous filochons drôlement, au moins dix nœuds au total. Mais cette côte est très élevée ; tu crois en être près, alors que nous en sommes à plus de cinq milles. Et entre St-Alban et Durlstone, il y a également plus de cinq milles, alors qu'on n'en supposerait que deux ou trois. Attention, ne va pas trop à terre, il y aurait un gros ressac. Et il va peut-être falloir...

Mon maître se retourna, regarda la mer et le ciel. Mon mât souffrait, s'incurvait, allait claquer ; nous serions désemparés devant cette côte terrible, hérissée de roches, murée d'énormes falaises.

— Prends la barre. Je vais amener le gènois.

Ce fut une terrible bagarre, et je tremblais pour mon maître. Ne pouvant tenir debout, il s'était agenouillé devant le mât, plongé dans l'eau à chaque lame ; il avait passé un bras autour d'un hauban, et s'accrochait à la toile claquante, travaillant des mains et de la bouche, maîtrisant d'un genou ce qu'il avait amené. Enfin il l'eut maîtrisé, et, comme j'étais soulagé et moins brutal, il put assez tranquillement mettre en ordre les drisses ; enfin il s'en revint, son ciré tout luisant, jeta le foc trempé dans la cabine.

François s'enhardit :

— Je n'osais rien dire... Mais, est-ce qu'il n'aurait pas fallu... ?

— Pas fallu quoi ? Amener plus tôt le gènois ? Certes, depuis deux heures ; c'est-à-dire qu'il n'aurait pas fallu l'envoyer, mais en ces deux heures il nous a

fait gagner cinq ou six milles, trois-quarts d'heure de route. Et ces trois-quarts d'heure de route... Regarde !

Derrière nous, la mer blanchissait de plus en plus, mais surtout les crêtes éloignées disparaissaient dans une bouillie de ciel et d'eau ; puis de moins lointaines, à leur tour ; et je comprenais que les assez proches allaient disparaître aussi.

— Le grain ! s'écria François.

— A prendre sept tours à la grand voile !

Me laissant faire cape sous ma grand voile battante, fouettante, ruisselante de la pluie qui me cinglait tout entier, — ma première pluie en mer, une pluie presque horizontale, qui crépitait, qui rebondissait, — me laissant faire cape dans une mer aussitôt apparue énorme, alors qu'elle n'était pas trop terrible quand nous fuyions, me laissant tenir maladroitement tête, les deux gars, balayés par les lames sur les passavants à hauteur des haubans, faisaient posément tourner mon gui, roulaient la toile en ayant soin que rien n'engage, prenaient leur temps. Bientôt ils eurent roulé la moitié de ma voile, et je me sentais merveilleusement soulagé. Enfin, à quatre pattes, se tenant aux rembarde, ils revinrent à l'arrière. J'étais sans foc. Pourtant, rien que les lames poussant, et le vent dans le « bois mort » de mon mât, suffirent à mon maître pour me faire reprendre route grand largue, sous mon petit triangle de toile. Certaines crêtes de lames claquaient sur l'hiloire, mais n'embarquaient pas.

Tout l'horizon s'était bouché. A peine, un peu à gauche devant, j'apercevais le cap Durlstone, portant

à mi-coteau un petit phare, que mon maître avait nommé Pointe Anvil.

— Dis donc, fit François (le tutoiement venait tout seul dans les grands moments), dis donc, ça se bouche drôlement. Est-ce que nous allons trouver les Needles ? D'après la carte, ce n'est pas large.

— Pas large, non, pas large du tout, un vrai trou d'aiguille entre les falaises pas sympa de l'île de Wight, que tu apercevais tout à l'heure, et qui ont 300 mètres de haut, et un sale banc de sable repéré seulement par des bouées, et sur lequel la mer brise même par temps potable. Et puis, les Needles sont encore à 16 milles, plus de deux heures. En deux heures, le temps...

Il ne termina pas sa phrase, se tut obstinément. François, qui le questionnait des yeux, finit par se détourner vers l'avant, vers le minuscule phare, qui se rapprochait, mais se voilait rapidement. Notre seul lien avec la terre. Lui caché... Mon maître pouvait-il faire une estime valable sur de si petites distances ? Sûrement pas. Perdus, jetés à la côte, brisés, nous allions être perdus. Un bateau comme moi, si beau, si rapide, perdu à sa première sortie. Je sentais monter en moi une rage : ah ces hommes, ces hommes imprudents !

Justement, mon maître disait :

— L'empoisonnant de cette côte d'Angleterre, qui court Est-Ouest, c'est que par les coups de vent de Sud ou de Suroît on ne peut pas se mettre en fuite. Les entrées de ports ne sont pas faciles. Il faut s'en relever contre le vent ; dans cette mer-là...

Comment ? Il allait me faire repartir en haute

mer, me faire lutter contre ces vagues furieuses, cet ouragan ?

Non, ce n'était pas un ouragan, mais c'était déjà plus qu'un coup de vent, cela tournait franchement à la tempête. Et le visage de « Monsieur Jacques » se rembrunissait.

Il se leva, descendit à la table aux cartes, en examina longuement une.

Il revint près de François, qui barrait avec peine, me laissait embarder, ne pouvait m'empêcher de cogner dans les brisants.

Mon maître regarda la voile, le mât, la mer derrière.

— Hum ! fit-il. Nous allons amener la grand voile.

Sans dire un mot, François le suivit. Tout en essayant de se maintenir et de filer la drisse, il regardait le cap Durlstone, qui perçait juste, à peine à un demi-mille.

Quand la voile fut amenée, grossièrement serrée, le gui saisi par l'écoute, je me trouvai bête. J'étais un objet rigide, sans plus rien de souple, de vivant. Un bateau pour dessus de cheminée. Et, avec mon mât raide, tenu par mes haubans raides et mes bastaques raides, tout d'un bloc, je me dandinais, me balançais, me déhanchais. La mer n'embarquait plus.

En jouant de la barre, mon maître me remit le cul à la lame. Ainsi à sec de toile, le vent prenait assez dans ma mâture pour que je fasse route, route rapide, sous les rafales de vent et de pluie, vers la pointe basse qui prolongeait le cap ; non, un peu à droite de cette pointe, à la parer assez largement. Mon gouvernail agissait, je ne fuyais pas vent arrière. La mer m'attaquait violemment, mais ne me mangeait pas.

— François ! fit mon maître. Es-tu capable, sans te faire jeter à la mer, d'aller parer la petite trinquette ? Mailler la drisse, l'écoute, l'amure, sans la hisser, puis la saisir à plat-pont, de façon qu'on puisse l'envoyer en vitesse ? Oui ? Mais tiens-toi bon, hein, croche dur ; s'agit pas d'aller à la baille là-dedans ; nous allons entrer dans le pire du ressac de la pointe. Je vais passer le plus près possible, elle est franche.

François n'eut pas trop de mal à accomplir son travail. Quand il fut revenu, la petite pointe était toute proche. Je bourlinguais affreusement dans le ressac, qui faisait une mer incohérente comme au Four, mais de plus furieuse. J'étais une pauvre chose, là-dedans.

— Derrière cette pointe, dit mon maître, nous serons déjà un peu à l'abri. Puis, il y a une deuxième pointe, prolongée de roches, formant une petite rade, qui semble abritée de ces vents-ci, Swanage. Ma carte est à bien petit point, je ne vois pas exactement ; mais ce nom me dit quelque chose, je crois que des yacks y mouillent. Sinon, derrière, il y a Pool, un vrai port, dont l'entrée semble assez difficile ; mais nous n'avons plus le choix...

La pointe fut doublée, comme cela, sans aucune voile. Aussitôt apparut la seconde pointe, qui semblait, en effet, moins saine. Nous courions toujours, en prenant un peu de tour. Mais, si le vent restait aussi violent, la mer, qu'on voyait énorme dans l'Est, était beaucoup moins creuse, et sans guère de force.

Et brusquement, une onde de joie me parcourut : avant les hommes, du haut de ma pomme de mâ, je vis, derrière les roches, un mâ, deux mâs, plusieurs

autres mâs, qui se balançaient tranquillement, manifestement au mouillage.

— Un marconi au mouillage ! cria François. Deux ! Et une grande goélette ! Oh, ça va !

— Bon, répondit mon maître. Prenons du tour de ces roches. Aucun balisage en vue. Sans doute sont-elles franches ? Je n'aime pas beaucoup les « sans doute ». Mais les marées sont ici très faibles, à peine deux mètres entre bas et haut à vive eau ; des dangers seraient certainement balisés. Enfin, tant pis ! Hisse la trinquette. On va voir si...

Oui, on vit. On me vit, sous cette trinquette, d'abord doubler les roches ; puis, celles-ci parées, remonter, oui, remonter dans le vent sans grand voile, remonter sous un simple foc, ce qui est en principe impossible, bien plus impossible encore que de reprendre route par petite brise sans foc, ce que j'avais fait à Concarneau. Oh ! je ne remontais pas beaucoup, mais je remontais, assez pour revenir d'un seul bord jusqu'au fond de l'anse où François — sans se tenir, on marchait sur mon pont sans se tenir ! — mouilla sur l'arrière d'un gentil marconi, dont le pavillon était rouge avec une croix diagonale bleue et blanche dans un coin, et qui parlaient une langue de moi incompréhensible.

Cette fois, j'y étais, en Angleterre. Angleterre ou ailleurs, ouf !

J'y étais, retenu au sol britannique par mes deux ancres, et le mâ cinglé par des rafales d'une incroyable violence. Ça, sans exagération.

Mais, pouvait venter, je m'en moquais ben !

Que, là-bas, à quelques encablures, juste à l'ouvert de notre anse, la mer tressaute, énorme, qu'elle se couvre maintenant entièrement de brisants (il était temps ! Sentiment, non de frayeur rétrospective, mais au contraire d'un véritable plaisir physique), que voulez-vous que ça me fasse ? J'étais bien à l'abri, solidement croché sur mes deux ancres bien engravées, ce qui se passait dehors ne m'intéressait plus ; à peine, et à titre de simple curiosité, l'entrée d'une robuste barge, voilée de deux bouts de torchon, son pavois défoncé et sa timonerie arrachée. Ses hommes gueulaient, en mouillant ; ils gueulaient de joie, eux aussi. En mer, dans le petit secteur de mer qui demeurerait visible dans la boucaille, dans le petit secteur de convulsions, aurais-je dû dire, plus personne. Dieu sauve ceux qui y restaient peut-être, allez-y, moi j'en reviens. Fini, repos. Les hommes à boire, moi à sécher.

J'ignorais qu'en mer, en port qui n'est qu'un écart de la mer, on ne peut jurer de rien, être tranquille jamais.

Mes maîtres parlaient de lettre, de télégramme ; ils auraient voulu rassurer les gens restés en Bretagne, et qui avaient certainement connaissance de la tempête. « Monsieur Jacques » regardait l'eau de la rade, les petites lames qui trouvaient moyen d'y écumer, les rafales noires qui la parcouraient ; il ne pouvait, disait-il, aller à terre avec la prame, il était trop lourd, il aurait embarqué. François insistait pour y aller. Mon maître finit par acquiescer, du bout des lèvres.

Vite, la prame fut mise à l'eau ; François y embarqua sans trop de difficulté, mit ses dames et ses avirons en place, et poussa. Il souquait sur ses avirons, mais le vent le faisait virer. Un moment, il gagna, s'avança un peu le long de mon bord. Puis, tout à coup, son aviron du large sauta de la dame, il pivota sur place, fut en trois secondes entraîné derrière moi. Il remit en place son aviron, qui, mouillé, sauta de nouveau ; la prame était à plus de dix mètres derrière. François s'affolait. En voulant réarmer l'aviron, il fit jaillir de la douille la dame de métal, dont la sauvegarde n'était pas amarrée. Mon maître poussa un cri. Je compris aussitôt : la dame une fois à la mer, et comme il n'était pas question de godiller dans ce vent, la prame partait au large ; la prame, la minuscule prame, dans cet affreux déferlement ! Et nous ? Nous allions repartir, aller le chercher. Ressortir là-dedans...

Par miracle, la dame resta un moment accrochée à l'aviron, se balançait au-dessus de l'eau, tomba sur la lisse, rebondit... dans le canot.

Mon maître avait déjà couru sur l'avant, commençait à embrasser une des chaînes. Il se redressa, mit ses mains en porte-voix, et cria, très lentement et très posément :

— Calme-toi, calme-toi. Prends-ton-temps. Amarres-sauvegardes. Tranquille-ment. Là. Nage-à-pe-tits-coups. Biais vers la côte.

François, ressaisi, nageait fermement mais sans à-coups. Au début, il ne gagnait pas, et mon maître refit un pas vers la chaîne. Des lames embarquaient un peu dans la prame, et François se retournait. Enfin

il comprit qu'il ne devait s'occuper que de souquer, bien droit et sans s'énervier. Alors il gagna.

Plus d'un quart d'heure après, trempé, la prame à demi emplie, il accostait mon arrière ; mon maître, à plat ventre, attrapait la bosse. François ne pouvait embarquer, tant il tremblait. Mon maître était blanc. Il dit seulement :

— Je ne sais pas trop comment nous serions revenus, ni où.

Moi, je sus alors que j'étais plus méchant que les hommes :

Le yack anglais qui était devant nous se mit à chasser sur ses ancres. Au début, mes maîtres s'inquiétaient qu'il ne tombe pas sur moi, que son ancre ne se prenne pas dans les nôtres, ne nous fasse pas chasser avec lui. Quand il se trouva bien derrière nous, ils s'inquiétèrent pour lui ; moi j'étais enchanté : à lui, à lui, pas à moi !

Dans son cockpit, image ahurissante, deux jeunes Anglais, flegmatiques, continuaient leur repas, sans paraître s'apercevoir de rien. Enfin, voyons, la mer libre approchait... Leur bateau se mettait en travers, drivait de plus en plus vite. Ils ne bougeaient pas, ne déferlaient même pas leur voile.

Enfin, à l'arrière de leur bateau, une fumée s'éleva, le ship lança vers ses chaînes, qu'un des jeunes garçons se mit à relever en gestes lents. Et, pot', pot', pot', ils s'en retournèrent mouiller un peu plus près de terre que primitivement. Comme dit mon maître, voilà des gens qui avaient foi en la mécanique.

Le lendemain, le temps était à peine meilleur. Le soleil brillait, mais le vent, passé à l'Ouest, était terrible, même dans cet abri, tombant des collines en sarabande glapissante.

Mes hommes paraissaient, rangeaient, faisaient sécher mes voiles et leur linge en un pavois pittoresque, amarrant deux fois par chaque angle chaque pièce de linge — que je ne serais certes pas allé chercher !

J'entendis mon maître dire :

— Le risque des longues traversées, pour les petits bateaux, n'est guère de manquer l'atterrissage. Leur danger est qu'elles prennent beaucoup de temps, et que le temps a le temps de se gâter. Pourquoi ris-tu, François ? Et qu'il a ainsi de fortes chances de se gâter à l'endroit dangereux, les abords de la terre.

QUAND le temps fut devenu maniable, nous sommes repartis. De port en port, nous avons visité la côte sud d'Angleterre : Cowes, plein de charmants mouille-culs qui faisaient régates toute la journée, à la grande excitation de François, qui connaissait leurs « séries » sur le bout du doigt. En passant près de moi, ils me disaient — en langage de bois, sans passer par les mots humains — : « On s'amuse, on s'amuse ; tantôt je gagne, tantôt je perds, ça dépend de mon barreur ; mais toujours on s'amuse, on est beaucoup de copains. Tu viens de loin ? », et filaient sans attendre la réponse. Puis nous sommes allés à Bournemouth, à Pool.

Pool me stupéfia : dans cette belle mer intérieure étaient mouillés des centaines et des centaines de

yacks, bien plus grands, bien plus hauts de mâture que moi ; et aussi des centaines et des centaines de bateaux sans mâts, des vedettes à moteur, plus luxueuses encore, me disaient mes voisins.

Ces voisins étaient très aimables. Ils venaient au-devant de mes questions, ne riaient pas quand elles étaient naïves ; mais, quand j'insistais sur quelque point, quand je semblais m'étonner de ce qu'ils me disaient, alors ils ne répondaient plus, se remettaient à parler entre eux, avec gravité et componction, comme si je n'étais pas là. Mon voisin immédiat, deux fois plus long que moi, qui s'enorgueillissait d'être allé en Australie et de revenir d'Amérique, était tout fier de porter le guidon du « Commodore » du club le plus chic de l'endroit. C'était drôle comme tout : je vis le Commodore à son bord, il ressemblait à son bateau ! Même raideur, même soin excessif, mêmes moustaches, même arrière un peu lourd. Même affabilité distante, même immobilité, mêmes silences subits et prolongés.

Chose curieuse, j'étais reconnaissant envers tous ces bateaux de leur obligeance, de leur patience, mais je ressentais une gêne. Je ne les aimais pas, leur solennité m'agaçait. Étaient-ce les âmes qui nous habitaient qui s'entendaient mal, chargées de vieilles rancunes de races ? Certes, Jobig avait dû être élevé dans la haine des Engliches. Mais, non, il n'intervenait pas, puisque nous « parlions bois » ; je crois que nous prenons les manières et les idées, les goûts des compagnons qui nous construisent. Ils avaient des cœurs de buveurs de bière à heure fixe, de parieurs sportifs, une hérédité d'« empire maritime du monde » ; moi,

j'avais un cœur de buveur de cidre et de gros rouge, d'hommes vifs aux humeurs changeantes, de braves gens qui aiment rêver longtemps et gueuler soudain, d'indépendants ; j'étais breton, quoi.

Par petites étapes, nous remontâmes dans l'Ouest jusqu'à Plymouth, où l'on m'enferma, avec beaucoup d'autres yacks, dans un vilain bassin, au milieu de tas de charbon dont le vent rabattait sur nous la poussière, près de wagons de chemin de fer qui se heurtaient sans cesse, le long d'un quai couvert de boue noire.

Puis un vilain canot à moteur me tira par le nez, ce que je déteste, pour m'en sortir. J'avais des voiles, bon sang, et il faisait beau. Mais mon maître avait mis sa belle tenue, avec son fromage blanc, et était parti, disant qu'il allait à la douane ; seul François restait à ma barre.

On me remorqua ainsi jusqu'à un petit port, dans une rivière, devant un important chantier, où l'on m'amarra à quai, avec des défenses, deux amarres et deux de mes drisses à terre. Quelle drôle d'idée !

Je sentais sous moi l'eau baisser, je voyais le fond se rapprocher. Et pourtant, on ne s'occupait pas de moi, on ne chargeait ni ne déchargeait rien. Le mousse était assis sur un tas de planches, près du point d'amarage de mes drisses. Mais voyons, mais voyons, il fallait qu'on se grouille, j'allais échouer, dans quelques minutes j'allais échouer !

Je sentis une carapace de crabe se briser sous ma quille. Il n'y avait pas du tout de levée, je ne talonnais pas, je me sentais me poser tout doucement sur le fond, écraser du goémon et des coquillages, écarter

une petite couche de vase, et appuyer de plus en plus fort sur le sable.

Les hommes étaient-ils saouls ? Sûrement, ils ne pourraient plus maintenant me dégager.

Ah ! voilà François qui accourait, qui, du quai, sautait sur mon tribord, maintenant bien plus bas que ce quai. Mais que pouvait-il faire ?

Il attrapait une des laides béquilles d'acier qui depuis mon mâtage étaient restées saisies le long du rouf ; la jetait à l'eau... non, en jetait le pied à l'eau, gardait en main la tête, la vissait sur l'œil d'une cadène qui n'avait jamais servi, et la maintenait droite avec deux bout's disposés comme des haubans à l'envers. Comment, comment ? C'était donc exprès qu'on me faisait échouer ? Mais cela me faisait mal, très mal ! Depuis que j'étais un vrai bateau sur la mer, ma quille lestée me tirait vers le bas, tout mon corps s'y était habitué, était d'ailleurs fait pour cela. Et maintenant cette quille me poussait vers le haut, me « rentrait dans le corps ». Comme au chantier ? Mais non, au chantier c'étaient mes flancs qui reposaient sur un ber, bien calés. J'avais l'impression que ces flancs se mettaient à pendre, que mon avant et mon arrière s'affaissaient, tiraient douloureusement sur ma carlingue, que mes bordés sautaient sous leur poussée inégale.

L'eau était complètement partie. Je restais debout, nu, légèrement appuyé sur les défenses du quai. Par une petite fente de mon aileron intermédiaire de quille, je sentais couler de l'eau.

Quand mon maître revint, et eut sauté, en bottes, sur la vase près de moi, il regarda tout de suite cette

petite source, la sonde du couteau, et dit, comme pour lui-même : « Non, ce n'est rien, une petite poche d'eau entre les deux ailerons. »

Il passait la main sur ma carène, où une couche de crasse, de vase, de coquillages minuscules, de goémons verts ou bruns, se desséchait, en me tirant la peau.

Mon maître repartit. La nuit tombait. Bientôt arrivèrent une équipe d'hommes bottés, munis de tuyaux, de brosses de fer, d'autres de brosses en chiendent. Tout autour de moi, ils firent une grande lumière avec des projecteurs, et se mirent à me gratter, sous le ventre, à l'étrave, à l'étambot, aux bouchains, partout, même sur le gouvernail, tout en arrosant avec leurs tuyaux. Cela me chatouillait, m'écorchait un peu par places, mais cela me faisait plaisir, me rajeunissait, me reposait. Ma nudité ne me gênait plus ; au contraire, la perte de cette couche grasse, hérissée de coquilles, me purifiait, me rendait plus parfaitement moi-même. Mon maître et le mousse regardaient, indiquaient un endroit resté sale, passaient l'éponge sur mon vernis.

Comme l'eau de rinçage était douce, et que soufflait une jolie brise de Nord, cela séchait très vite. Les hommes bottés s'en allèrent, puis revinrent avec des brosses à peindre, des guipons, des pots de peinture, et me recouvrirent jusqu'à la flottaison d'un merveilleux enduit, qui restait souple en séchant, et qui m'était doux comme du mazout (les matelots n'aiment pas le mazout ; moi je l'adore, dès que j'en vois flotter je m'y frotte, je m'en enduis avec volupté). Je me sentais beau ; les yacks sont coquets comme des femmes.

Ils eurent fini juste comme la mer remontante atteignait leurs bottes. Bientôt je fus à flot, heureux comme un canard qui sent son duvet bien lissé.

Mais, dès l'aube, j'échouais de nouveau. N'étais-je donc pas fini de « caréner » ? (J'avais entendu ce mot ; à l'avenir, chaque fois qu'on le prononcerait, je frétillerais du gouvernail !). Si, bien sûr. Rien à réparer dans mes fonds, pourtant. De nouveau, je trouvais désagréable ma position debout, je savais de façon certaine que les bateaux ne sont pas faits pour reposer sur leur quille, mais pour être soutenus en tous points par l'eau.

Quand je fus bien à sec, des hommes vinrent autour de moi, des hommes bottés eux aussi, mais cependant habillés comme à la ville. Ils me mesurèrent en long, en large, en hauteur, en tour de poitrine, étalèrent mes voiles sur le quai pour en prendre les dimensions (excès de zèle, paraît-il), posèrent à mon maître une foule de questions, puis l'emmenèrent.

Quand il revint, j'étais à flot. Vite, il embarqua, rentra la béquille, fit larguer mes amarres, et hop ! lança une remorque au canot à moteur qui nous ramena dans le vilain bassin noir. Mais, en route, il montra à François un papier, lut des choses que je ne compris pas, termina par une phrase dont je ne saisis que les derniers mots : « Cette jauge nous donne un rating assez favorable ; nous aurons nos chances dans la course. » La course ? J'allais courir ? Oui, oui, j'allais bien courir, mes hommes ne parlaient plus que de cela ; j'allais courir depuis ici jusqu'à la Rochelle.

Je profitai de la petite lame d'un bateau à moteur

qui nous croisait pour sauter de joie. Courir, courir ! Saurais-je courir ? J'étais si novice !

Le soir, je me tracassais à cette idée. Puis je me dis que je n'aurais qu'à obéir, comme d'habitude, que mon maître saurait sûrement s'y prendre mieux que tous les autres, et que François accomplirait parfaitement la manœuvre.

Ils étaient à terre. Je me mis à rêver de la régata, dans mon bassin, me gardant de répondre aux autres yacks : si j'allais dévoiler un secret ?

**

C'était dimanche, ou jour de fête, car les wagons restaient immobiles, les palissades des tas de charbon ne s'ouvraient pas.

De bonne heure, à bord de tous les yacks du bassin se fit un grand remue-ménage. Partout on embarquait des provisions (pourtant, en avait-il déjà passé la veille !). Des bouteilles, des bouteilles, des cageots, des cageots, des boîtes, des pains carrés, des cigarettes par cartons entiers, que des garçons à joues rouges apportaient ou que des camions livraient, en faisant remarquer quelle faveur c'était de travailler « pour les yachtsmen » un jour férié, chose inouïe en Angleterre. Des douaniers contrôlaient ; ils n'étaient pas habillés comme ceux de Concarneau, mais se reconnaissaient tout de suite, à leurs manières identiques, à leur tête de Bretons eux aussi ; il y en eut deux qui parlèrent à mon maître en une espèce de moitié de breton, du kembraeg, du gallois, quoi. On hissait des voiles non enverguées, on réparait des filières de rem-

bardes. On s'interpellait en toutes langues. On parlait fort, on riait bruyamment, ce qui surprenait ici. Partout on s'activait. Tous les pavillons de poupe étaient en place, battant joyeusement au soleil.

Au soleil ! Oui, un beau soleil entre des nuages rapides, mais non pas emportés. Et pourtant, la nuit et la soirée précédentes, j'avais eu grand peur. La pluie s'abattait sur moi en paquets, le vent, par rafales, hurlait dans mes haubans, dans les haubans de mes voisins, amarrés à couple à moi. La tempête, c'était une vraie tempête, pour qu'on la sente ainsi au fond du bassin à flot.

Les hommes n'en avaient rien dit, mais s'étaient couchés en poussant de gros soupirs. Moi, je me révoltais : sûrement, par fausse honte, mon maître ne voudrait pas renoncer au départ. On me ferait naviguer dans une mer déchaînée, sous des vents furieux, moi pauvre petit bateau sans défense ; bien mieux, sous prétexte de régate, on ne prendrait même pas les précautions habituelles ; on me ferait couler, sûrement, ou du moins démâter, je serais jeté comme une épave sur des roches, je périrais avec ces fous.

Mon imagination travaillait, mélangeait en cauchemar des pieuvres géantes (je n'aime pas ces bêtes-là, qui à certains mouillages osent parfois se coller à ma quille), de grandes méduses dérivantes, des poissons de feu comme l'autre nuit, des lames déferlantes, des chaos d'eau verte et noire, des rafales suraiguës, des chocs, des pialements, des tremblements de toute ma coque, des rappels brutaux de ma quille, des aulofées insensées, des coups de gîte à me faire craquer, des voiles arrachées, François emporté par la

mer, mon maître écrasé entre mon mât et mon gui ou coupé en deux par un hauban, que sais-je encore ? Et je tournais en moi les mots : tempête, régate, tempête.

*
**

Tous les yacks se précipitèrent à la fois, quand on ouvrit la porte du bassin.

...Et puis, au matin, le vent avait tout molli, les phantasmes de la nuit étaient dissipés, le soleil avait bonne apparence, les hommes regardaient la boîte de conserve tournant dans sa caissette de verre, le « sorcier », et disaient : « Il va faire beau. »

Certains avaient des moteurs, et prenaient les autres en remorque ; sur tous les avants on lançait des filins, que sur tous les arrières on attrapait. Et la caravane, par tronçons sinueux, sortit du bassin, se dirigea vers la rade, se disloqua vers les bassins de marée, vers des mouillages de hasard en eau profonde. Aux barres de flèche des yacks montaient des pavillons que mon maître nommait : des lettres du code, des X, des Y, des Z. Chaque lettre désignait une classe de concurrents. Mon Dieu, nous serions plus de quarante ! Jamais nous ne pourrions battre tout cela ; les X petits comme nous, « classe III », passe encore, mais les gros Y « classe II », les énormes Z « classe I » ? Alors, à quoi bon courir ? Mon âme-Jobig ne comprenait la lutte que pour gagner ; il était d'une vieille race qui méprise les vaincus.

Mon maître et François paraissaient inquiets. Ils se tournaient fréquemment vers la terre. François se rongait les ongles. Mon maître répétait : « Qu'est-ce

qu'ils f.tent ? » Puis il disait : « Moi, je peux faire la régates comme cela ; mais toi, tu ne tiendrais pas le coup ; c'est dur, mon petit, une course-croisière. »

François le regardait avec indignation, mais ne répondait rien. On voyait bien que cette question avait déjà fait entre eux l'objet d'une querelle à terre, close par mon maître d'un sans réplique : « Qui est-ce qui commande à bord ? »

Quelle question ?

Le soleil était assez haut, mais encore loin de midi. François se leva, sortit la poêle, des nourritures, des bouteilles. Il déballait un large morceau de viande, le remballait, indécis, lui qui n'hésitait jamais.

Une vedette se détacha de l'arsenal, sembla venir vers nous. Bah ! encore une formalité de douane ou une communication du bureau du port.

Mes hommes la regardaient. François attrapa les jumelles, la « zieuta », comme il disait, et s'écria :

— Les voilà !

Mes deux hommes levaient les bras, criaient ensemble des mots confus :

— Hello, les gars ! Alors, c'est pas trop tôt ! Bande d'ahuris, vous avez couru les misses ? Avez-vous pensé au foc ? Sacré Pierrot, je vais te dresser, moi (c'était François qui criait). Salut, Paul !

Les Anglais de la vedette, très dignes, souriaient pourtant. Quand les deux arrivants eurent embarqué, ils leur passèrent leurs affaires, dont un sac à voile. Puis l'officier leva le bras pour faire reprendre route, et, dans le bruit de son moteur, cria, en prononçant comme s'il mâchait de l'étaupe : « Bonne chance, *Reder-Mor* ! »

Enfin un homme poli, pensai-je, qui s'adresse à moi. Je répondis de trois balancements.

— Ah ben ! vous avez bonne mine, disait François aux nouveaux, en guise de bienvenue.

Le fait est qu'ils étaient minables, les deux gars — des Bretons, sûr, et même de pas loin de Concarneau, plus que probable — dans leurs vêtements de ville fripés, poussiéreux, avec leurs visages maculés de traînées noires.

— Va te changer, et te décrasser, d'abord, Paul. Le départ est dans une heure dix, et nous avons encore à bouffer et à endrailler le foc du temps. Allez, grouillez. Ta couchette, Paul. Ta couchette, Pierrot. Et voici votre caisson. Couvrez-vous bien, il y aura de la brise. Vous avez vos cirés ? Bon. Allez, dégagez.

Quel ton autoritaire prenait François, sous le regard amusé de mon maître ! Sans plus s'occuper d'eux, il saisit le morceau de viande, le jeta tout entier dans la poêle.

Mon maître non plus ne s'occupait pas des nouveaux membres de son équipage. Il avait ouvert le sac à voile, examinait une nouvelle trinquette, rouge, celle-là, et toute brillante.

— Oh ! François ? Tu as vu le yankee imperméable ? Ça n'a pas l'air mal. Si ça va, je ferai imperméabiliser la grand voile ; la toile ne prend pas de poids quand il pleut.

— On bouffe ? questionna Paul.

— T'as du culot, répliqua François. Tu prends le bord pour un hôtel, non ? Alors, ouvre-moi ça.

Ils mangèrent rapidement, et les deux garçons — Pierrot, grand brun, 21 ou 22 ans, Paul, petit blondasse, pas plus de 18 ans — racontèrent leur histoire : partis de Quimper et de Nantes sur convocation télégraphique de mon maître, ils avaient débarqué en Angleterre, à Southampton, où ils avaient trouvé le foc envoyé de Cowes par un voilier spécialiste. De là, ils devaient prendre le train, la veille au soir. Mais... impossible de retrouver les billets, et pas assez d'argent pour en prendre d'autres jusqu'à Plymouth. Ils étaient allés jusqu'à Exeter — limite de leurs ressources — par le chemin de fer, puis, au petit matin, après une nuit de salle d'attente, ils avaient fait de l'auto-stop ! Un dimanche matin, en Angleterre, c'était... de l'optimisme. Mais Dieu protège les marins à terre, ils avaient trouvé un camion de charbonnier, à moitié en panne, qui rentrait avec dix heures de retard sur son horaire. Il s'arrêtait tous les dix miles, repartait, s'arrêtait de nouveau, et nos gars suaient d'angoisse. Enfin, ils étaient là !

— Allez, allez, ce n'est pas tout ça, coupa mon maître. Le départ est dans 32 minutes. Bien entendu, aux appareillages et pour toutes les manœuvres graves, de nuit comme de jour, tout le monde est de service ; autrement, roulement par bordées. Chefs de quarts, moi et François. Il est le plus jeune, mais il connaît le bateau. Quel homme choisis-tu, François ?

— Paul.

— Hum ! Vous blaguez tant que vous voudrez, mais sans oublier la route, et sans nous réveiller, sans

ça je te dégomme. Moi, je prends donc Pierrot, le roi des barreurs, ça me va très bien, l'homme qu'on ne peut pas arracher à son bout de bois. Tu l'auras, ton joujou, ça me donnera de la liberté pour faire la route.

— Parfait, Monsieur.

— Pas de Monsieur ici. Jacques, François, Pierrot et Paul. Allez, ouste ! endrillez le nouveau yankee, c'est juste son temps. Jolie brise. Ouest ici, probablement. Suroît dehors, c'est-à-dire du près. Sortis des passes, nous verrons. A hisser la grand voile, Pierrot ; vous deux, au yankee.

*
**

La superbe rade de Plymouth est un vaste angle de mer, pointe au nord, fermé au sud par une jetée basse laissant une passe à chaque bout, la passe Est et la passe Ouest.

Dans ce triangle, tous les yacks de la course-croisière Plymouth-La Rochelle, et beaucoup d'autres venus en amateurs, s'entre-croisaient sous voiles, réglant leur voilure, s'éloignant de la ligne de départ, estimant le temps qu'il leur faudrait pour y revenir et se trouver juste derrière au coup de feu de départ.

Boum !

— Dix minutes, dit François.

Je trouvais que mon maître m'emmenait bien près de la digue, bien loin du bateau du jury (les garçons jacassaient comme des mouettes, j'étais tenu parfaitement au courant). Il me fit virer ; les deux novices firent passer le foc, en cafouillant quelque

peu. Ah! ceux-là, ils n'allaient pas me blesser, me faire perdre du temps, me faire rater *ma* course?

Un autre coup de feu. Cinq minutes.

Je filais vers le bateau-départ sous une vraiment jolie brise, qui me faisait bien gîter, mais non pas forcer. Je devais avoir belle allure, plus belle allure que...

Baoum! Et tous les pavillons du bateau-départ en bas.

Ooh! Les imbéciles! « Ils » m'avaient fait rater le départ, je n'étais pas derrière la ligne, comme tous ceux-ci, classes III comme nous, qui, déjà, la franchissaient, qui se ruaient sur moi. Alors, nous n'allions pas pouvoir courir la régates? Pourtant, mon maître et les garçons ne semblaient pas désolés, ils me faisaient courir vers le bateau-but, en faire le tour, passer la « Melampus buoy », la bouée de ligne, et reprendre ma route vers la jetée.

— Une minute un quart perdue, fit Paul, pour une course de 355 milles, ce n'est pas tragique!

Mon maître semblait cependant vexé, irrité contre lui-même, de n'avoir pas coupé la ligne le premier.

Mais il ne s'agissait plus de cela.

En toute hâte, les jeunes gens bordaient à bloc mes écoutes.

La plupart de nos concurrents sortaient par la passe Est; ils étaient « plus près bon plein », la plus rapide de toutes les allures de bateaux de course, et diminuaient rapidement. Trois seulement, devant nous, ne laissaient pas porter, remontaient vers le milieu de la jetée. Ah! en voilà un, deux, les trois, qui virent de bord. Je comprends : le vent de Suroît

est trop pointu pour qu'ils puissent sortir d'un bord par la passe Ouest qu'ils ont choisie, ils louvoient. Nous allons en faire autant, puisque mon maître me fait serrer le vent autant que je peux, trop, même, beaucoup trop, cela me ralentit terriblement. Mais, par exemple, je fais un bon cap, un cap étonnant. Il doit y avoir un courant qui me porte au vent. Mon maître est un malin, et nos trois devanciers aussi, les trois autres Français. Et vire. Et revire. J'ai l'impression que je gagne sur eux. Sûrement, je m'en rapproche à chaque bord. Hurrah!

Mais, là-bas, à l'autre bout de la jetée, les Anglais, une bonne douzaine, sont déjà sortis, prennent de l'avance. Ils connaissent le coin, ceux-là, comment mon maître ne fait-il pas comme eux?

Nous laissons à bâbord la jetée, nous remontons un peu plus au vent, mais ma voilure est encore abritée par une pointe. Mon maître regarde les concurrents, commente la situation. Les Français, c'est sûr, nous allons les doubler. Mais là-bas, les autres?

Il explique :

— J'ai préféré nous mettre tout de suite plus haut dans le vent. Car ce vent-là, s'il est au large tel que je pense, et s'il y reste, il va être rudement pointu pour attraper Ouessant, et ce que nous aurons gagné ici sera précieux. Qu'en dis-tu, météo?

Le météo, c'est Pierrot. Il énonce, sec comme au rapport :

— Voilà. La radio anglaise annonçait tout à l'heure que le vent dehors, actuellement plein Suroît, force de 4 à 5, allait remonter rapidement au Noroît. A mon avis, c'est pour cela que les Englishes ont pris

la passe Est, malgré le désavantage du courant : ils préférèrent aller vite, quitte à perdre un peu en degrés vers l'Est, pour remonter ensuite aisément dans l'Ouest quand le vent adonnera Noroît (1).

— Alors, évidemment, nous serons cuits, nous aurons plus perdu en vitesse que gagné dans le vent.

— Oui. Mais...

— Mais?

— Mais, je ne sais pas, heu, je ne sais pas...

— Allez, météo, allez, dis ton sentiment.

— Eh bien... p'tête ben, que les vents vont remonter au Noroît, p'tête ben (il regardait le ciel), p'tête ben; mais p'tête ben que non.

— Sacrés météo! Vous êtes tous normands, c'est plus prudent! Tu crois que le vent ne va pas remonter?

— Je n'ai pas dit ça. A peu près sûr, qu'il remontera. Mais peut-être pas au Noroît. Non, non, pas sûr qu'il aille jusque-là.

— A l'Ouest?

— Dans ces coins-là, peut-être. Surtout plus bas dans la Manche, je ne le vois pas au-dessus de l'Ouest, je ne vois pas ça, non... Mais tu sais, je peux me tromper. Et si je me trompe, dame...

— Dame, notre course est foutue. Mais, dans ce cas-là, elle l'est déjà. Non?

— Si. Je crois que si. Et même plus que tu ne penses, car, à mon avis, si le vent remonte, il ne s'arrêtera pas au Noroît, une idée à moi; il ira plutôt jusqu'au Nord. Du vent arrière. Et ce que nous

(1) La course ici racontée est, avec une scrupuleuse exactitude, celle d'Eloise, en 1951. L'équipage est tout autre.

aurons gagné actuellement dans l'Ouest, au prix de cette lenteur, deviendra absolument sans intérêt. Sans compter que, tu nous l'as dit, ce bateau a des chances au près, pas au large.

— D'accord, fit Jacques. Donc, je résume : si la radio anglaise a raison, c'est déjà cuit, j'ai mal misé au départ. Si tu as raison, j'ai eu la fameuse « intuition de génie », nous tenons de sérieuses chances, car tous ces copains-là, sur leur bordée, s'en iront glandouiller vers l'Île Vierge ou Portsall, et perdront quatre ou cinq heures à louvoyer pour doubler Ouessant, qu'il faut obligatoirement laisser à bâbord.

Il cria presque :

— Allez, c'est jugé ! Je joue Pierrot gagnant ! J'essaye ! A toi la barre, Pierrot, serre le vent, serre tant que tu pourras. Ça donne quoi? (Nous n'étions plus à l'abri de la pointe) Du 210 au compas? Pour doubler Ouessant, il faudrait, en comptant 13 de déclinaison, 6 de dérive, — 4 de déviation, les courants s'annulant, et une route sur la carte au 202, mn mn mn, 217. Si, comme tu l'as dit (Pierrot protesta mollement), les vents font de l'Ouest sans trop tarder, nous pourrions peut-être rattraper les 7 degrés de manque actuel, et passer de justesse d'un bord. Toi, François, dès qu'Eddystone, le grand phare isolé, là, sera par le travers, mouille le loch.

Comme c'est difficile, pensais-je. Mais, après tout, ce n'était pas mon boulot. Mon boulot, c'était de me frayer passage dans ces petites lames, rondes mais assez sèches, qui cassaient ma vitesse plus que de grosses. De bien m'appuyer sur le vent, un beau vent régulier. De porter gaillardement ma grand voile

entière, à limite, et la grande trinquette de près envoyée à la place du yankee qui me chargeait trop. Et j'allais, j'allais, m'éclaboussant d'embruns, appuyant, fonçant, me relevant, tremblant d'effort, et donnant avec la quille de vigoureux rappels.

Bien vite, nous eûmes dépassé les trois Français, qui nous firent de grands signes, auxquels mon équipage répondit en rigolant. Là-bas, dans le Sud-Est, loin devant, les Anglais s'étiraient en file, dont les premiers avaient presque disparu, ce qui me paraissait inquiétant, malgré les beaux raisonnements de Pierrot.

Derrière, d'autres voiles, en foule, grandissaient, nous rattrapaient. Alors quoi ? Serions-nous battus par tout le monde ? Je finis par comprendre, à ce que disait mon maître, que c'étaient les yacks des classes II et I, plus grands que nous, partis bien après, et qu'ils pourraient nous dépasser sans pour autant nous battre. Les hommes ont de drôles de combines. Toutefois, ce que je retenais, c'était que notre combat ne se livrait vraiment que contre les yacks de notre série, ceux qui disparaissaient là-bas.

Comme ils étaient beaux, les grands qui nous doubleraient. Tiens, ils nous doubleraient de très près, même certains au vent à nous ; faisaient-ils le même calcul que nous ? Je n'avais encore jamais vu de yacks en haute mer, sauf nos Français de tout à l'heure, que je jugeais méprisables. Ceux-ci jaillissaient de l'eau comme des marsouins brillants de lustre, montraient par moment jusqu'à leur quille, leur étrave nette et coupante. Comme leurs voiles étaient glorieuses dans le soleil ! Ils allaient, imperturbables, semblaient pei-

ner beaucoup moins que moi, repoussant une moustache d'écume plus grande que celle des lames. A leur bord, les équipes nous regardaient à la jumelle, nous saluaient en levant le bras. Et, l'un après l'autre, ils passèrent.

Pourtant, je donnais tout mon effort. J'accusais mon loch de me freiner (un sportif accuse toujours quelque chose). Les autres en trainaient-ils ?

Je ne pensais qu'à cet effort ; et cependant je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter de Paul, le petit blond. Que lui arrivait-il ? Il se mettait à plat ventre sur l'hioloire de cockpit, se penchait au-dessus de la mer, et crachait, en grande quantité. Je ne le voyais pourtant rien se mettre dans la bouche. Où prenait-il ce qu'il crachait ? Et il faisait un drôle de bruit, et il se jetait en avant comme s'il avait voulu ramper vers la mer. Il avait le visage tout vert, l'eau suintait sous ses cheveux.

Les autres ne s'occupaient pas de lui. Je remarquai même que Pierrot, debout à sa barre, prenait soin de ne pas le regarder, et chantonait, comme pour ne pas l'entendre.

A la fin, Paul se releva, et, comme s'il avait fait quelque chose de mal, il s'excusa : c'étaient les sardines du déjeuner ; jamais cela ne lui arrivait ; il ne comprenait pas ; la fatigue de la mauvaise nuit, peut-être.

Tout cela me semblait un peu contradictoire ; mais, loin de rire, mon maître murmura : « Mais oui, Paul ; et puis vous n'êtes pas entraîné ; j'ai eu un commandant qui était toujours malade les deux premiers jours ; comme on l'avait mis sur une ligne

d'Algérie, il l'était tout le temps, tandis que pour l'Australie, il tenait merveilleusement le coup; d'ailleurs, *Reder-Mor* est un fameux brasse-boyaux. »

Un fameux quoi ? Et qu'avais-je à voir là-dedans ? Je ne lui demandais pas de cracher, à ce garçon !

*
**

A huit heures du soir, le ciel était presque pur, et le vent, un peu moins frais, était toujours « dans le même trou », comme ils disaient. Pierrot... Pierrot était toujours à la barre, il avait mangé sans la lâcher, et fumé, et remangé. D'ailleurs, tous, sauf Paul, qui grignotait à peine du biscuit de mer, mais ne crachait plus, tous mangeaient sans arrêt. J'étais habitué. Saucisson et pain, et gâteaux secs, et pâté, et fromage, et pinard, et bonne bouteille pour ceci, et bonne bouteille pour cela, et cigarette, et cigare, et re-saucisson, ils ne cessaient pas de manœuvrer avec leur bouche, quand ils ne me faisaient pas manœuvrer, moi.

De quoi parlais-je ? Ah ! oui : Pierrot, au fur et à mesure que le temps passait sans que le vent remonte, Pierrot prenait un air de plus en plus satisfait, un sourire de triomphe modeste, comme celui de François quand il avait bien réussi une glène spirale.

Vers huit heures et demie, mon maître lui tapa sur l'épaule :

— Très bien, monsieur le Météo. La météo personnelle du yack breton *Reder-Mor* foutant la tête dans le seau à toute la météo officielle anglaise, ça c'est baisant. Mais il reste la deuxième partie du

programme. Il faut maintenant faire remonter ton vent, sinon je ne double pas Ouessant de ce bord.

— Eh là ! eh là ! je ne suis pas sorcier, ce n'est pas moi qui fais le vent !

— Non, mais tu es son Grand Prêtre, débrouille-toi avec ta divinité !

Est-ce que vraiment Pierrot était sorcier, ou bien savait-il lire dans les lignes de la main des nuages (ça, c'est Paul, guéri, qui l'affirmait), toujours est-il que, un peu après le coucher du soleil (rouge, mais Pierrot déclara que, le soir, c'était excellent; allez donc comprendre; moi, je me souvenais de la « rougie » avant Swanage, cela ne me disait rien de bon), un peu après ce coucher de soleil flamboyant, le vent, en quelques instants, remonta à l'Ouest.

Le capitaine plongea sous mon rouf, examina sa carte, demanda combien marquait le loch, traça des lignes et fit des calculs, et s'écria :

— Combien peux-tu faire en serrant le vent ?

— Deux cent trente-cinq compas.

— Presque du Sud-Ouest vrai ?

— Oui.

— Hurrah ! File un peu d'écoute et tiens le deux cent vingt-cinq, le Sud-Ouest compas. Nous avons déjà fait cinquante-quatre milles depuis Plymouth, reste soixante-cinq à soixante-sept milles pour doubler la bouée de Keleren du Nord-Ouest d'Ouessant; si le vent tient comme cela, nous y serons dans onze heures, soit vers huit heures demain matin. Bon. Je prends avec Pierrot le quart jusqu'à minuit. François et Paul prendront de minuit à quatre heures; en principe ce seront eux qui verront Créac'h d'Oues-

sant — deux éclats dix secondes — un tout petit peu sur bâbord entre deux et trois heures. Allez, on envoie le génou, puis, François et Paul, à la dorme!

Je courais sagement, dans la nuit étoilée, sur la mer noire sans aucune phosphorescence, gentiment gonflée de lames sans méchanceté, m'appuyant sur mes voiles tout juste fermes. L'air était doux, et les deux hommes de quart semblaient heureux, devisant à voix sourde de leurs petites affaires d'hommes.

Mon déhanchement était plus arrondi que d'habitude, le souffle du vent dans mes haubans n'était pas cri mais chanson. Je sentais... je ne trouve qu'une expression bizarre : je sentais mon âme-Jobig sortir de ma coque, remplir tout mon grément, m'unir au vent, au ciel et à la mer.

Je n'ai su que plus tard le sens de ce bonheur : c'est par ces nuits-là que les voiliers, en haute mer, sont amoureux. Amoureux comblés.

Et je ne pensais plus du tout à la course.

*
**

Créac'h fut aperçu à 2 h. 30 par un quart bâbord. Mon maître grogna seulement : « Le vent est pareil? alors, parfait; même route au 225 », et se rendormit.

Il avait confiance en François. Moi aussi. Et j'allais : « bjiom, buuüüüü; bjiom, buuüüüü. »

Il faisait frais.

François et Paul fumaient, buvaient du thé chaud, racontaient des histoires de gamins. D'une voix sourde. Sans perdre de l'œil Créac'h. Le vent ayant

un peu adonné, François fila un peu mes écoutes, me faisant courir plus allégrement encore.

Aucune lumière sur la mer.

*
**

Quand le jour se fit, la haute falaise d'Ouessant, par deux quarts bâbord, émergeait d'une brume bleue. Mais le ciel était couvert, le vent aigre; des nuages en bande, dont certains pouvaient porter des grains, annonça Pierrot, venaient de l'Ouest.

J'avais toujours entendu prononcer avec crainte le nom d'Ouessant, Enez Eussa, « l'île de l'épouvante ».

Pourtant j'en approchais rapidement, dans une mer toujours agréable.

Pas une voile en vue. Qu'étaient devenus tous les autres ?

*
**

Nous approchions. La mer se faisait plus dure, assez pénible. Quand nous eûmes doublé la bouée de Keleren, et que mon maître eut filé les écoutes pour longer l'île, elle se mit à lever terriblement. Le vent modéré m'appuyait mal, à cette allure du travers, je bourlinguais abominablement. D'énormes coins d'eau semblaient se soulever sous moi, se dressaient à tribord, frisaient d'écume, jetaient sur mon passavant et même dans mon cockpit des masses d'eau vert sombre, que la cuve du cockpit évacuait péniblement. Quand je regardais vers l'Ouest, j'étais effrayé; la mer était convulsée, ressemblait à des milliers

de coques chavirées s'entrechoquant. Des jets d'écume fusaient. De hautes lames, qui accouraient du fond de l'horizon, se heurtaient à d'autres sans ordonnance, résurgissaient deux fois plus hautes, se cassaient en pyramides. J'avais peur. Jamais je ne passerais là-dedans. J'allais démâter pour sûr. Ou m'emplir, si un paquet de mer fracassait la porte du rouf, que mon maître avait fermée.

Les quatre hommes, raides dans leurs cirés, se tenaient debout comme les pêcheurs dans leurs annexes. Le barreur — Pierrot, naturellement — menait une sorte de danse, des jambes et de la barre, pour essayer de ne pas engager mon avant dans les plus grosses lames. De temps en temps, lui et les autres, regardaient vers le vent, puis secouaient la tête, comme pour chasser cette vision.

Ils ne parlaient pas. Je sentais qu'ils pensaient comme moi : il ne faudrait pas que cela dure trop longtemps.

Un grain s'approchait, des gouttes tombèrent. Le nuage n'était pas beau à voir, gris sombre avec des masses noires, et des trouées blanchâtres, et des pendouillements informes. Il fallut que deux des gars — je ne me rappelle plus lesquels — aillent amener le gènois, le remplacer par une petite trinquette, puis rouler trois tours de ma voile. Je me demande comment ils tenaient sur mon pont, je sautais comme un bouchon. Ah ! sûr, c'était un exercice d'assouplissement de la taille !

En fait, le grain ne fut pas violent, et je souffrais plutôt moins de la mer, parce que mes voiles étaient mieux appuyées. Pourtant, quand il fut passé, et que

le ciel apparut beau dans l'Ouest, mon maître dit « un vrai grain là-dedans, cela aurait pu faire du vilain ». Nous avons su plus tard qu'un de nos concurrents y avait démâté.

Avec ma voilure réduite, quand le vent eut molli, cela devint pis que jamais. Je ne savais de quel bordé donner, je dansais sur place, les lames s'écroulaient sur moi. Aussi mon maître et François retournèrent-ils renvoyer le gènois, et larguer les tours de rouleau. Je ne comprends pas comment je ne les ai pas jetés à la mer. Mais je n'y pouvais rien.

**

La côte d'Ouessant n'en finissait pas de défilé. Enfin il me sembla que la mer se formait un peu plus régulièrement.

— Quelques minutes et nous serons parés, dit mon maître; voici la Jument par le travers. Ensuite, dans l'Iroise, nous n'aurons plus de mer, et nous serons bon large, foc ballon et tout ! Quelle heure ? Dix heures et demie. (Il siffla.) Beau travail. Nous sommes passés un peu près de l'île, plus au large nous aurions trouvé moins de mer, mais nous aurions perdu du temps ; d'ailleurs...

Il ne finit pas sa phrase, plongea dans la cabine. Bientôt il en cria :

— Vous ne savez pas, les gars, nous avons le courant avec nous, d'où cette mer cassée ; mais nous voici juste à l'étale ; tous les petits copains qui sont derrière l'auront dans le nez, et avec une mer encore pire. Ce qui fait, je ne sais pas si vous me comprenez,

ce qui fait que, si nous sommes passés les premiers de notre classe, ce qui est possible, nous avons maintenant cinq ou six heures d'avance sur les autres! Qu'est-ce qu'on boit?

« Et compliments à l'équipage. Pas un malade là-dedans, ça c'est bien! »

Je suivais mal son discours. Mais j'étais content, car (décidément, mon maître savait tout) la mer était complètement tombée en quelques instants, j'allais superbement, sous mon foc ballon, dans le soleil revenu; et, de ma pomme de mâ, je ne découvrais pas une seule voile de yack.

**

La navigation était facile et joyeuse. Mon maître dormait. Les garçons chantaient, faisaient défiler un répertoire varié, dont les paroles, qui les faisaient s'esclaffer, n'avaient pour moi pas de sens. De temps en temps, une de ces chansons parlait de vent, de mer, de bateau, mais ces mots surnageaient à peine, noyés sous les histoires « d'amour », qui mettaient toujours en scène des gars et des femmes tracassés par une maladie que je ne comprenais pas. Mais peu importait, le vent qui sortait de la bouche de mes gars faisait un bruit agréable qui sentait bon la joie, qui était... qui était l'image de la mer belle et rythmée qui me portait.

Vers midi, François annonça qu'il voyait la bouée d'Ar Men, qui couvre la chaussée de Sein, dont nous devions faire le tour extérieur. Quand nous l'atteignîmes, nous retrouvâmes pas mal de mer, et, dit

mon maître, la fin du flot dans le nez. Mais ce n'était rien, à côté de la mer du matin, devant Ouessant.

Nous voyions défilér, du large cette fois, les îles et les phares que nous avions reconnus, à mon premier jour de mer, en passant le Raz. J'avais l'impression d'être rentré chez moi.

Mais soudain, de mon mâ, je vis une chose que mes hommes n'apercevaient pas : derrière nous, une voile très haute, une voile de yack, s'approchait, gagnait... J'étais atterré. Ne pouvions-nous faire quelque chose? La brise était très modérée, j'aurais pu porter plus de toile, même dans cette mauvaise mer. Mais comment les alerter? Comment suggérer au mousse de grimper au mâ? Comment secouer leur torpeur? Vent arrière depuis la bouée, ils n'envoyaient pas le spinnaker...

Soudain, je pensai avoir trouvé un moyen : en me dandinant toujours dans le même sens, je parvins à faire dévisser la manille d'une poulie de tête de mâ, qui portait la drisse de spinnaker. Elle tomba sur le pont, bang, et les gars sursautèrent.

— Qu'est-ce que c'est? questionna mon maître.

— La poulie de drisse de spinnaker qui est tombée. Mais ce n'est pas grave, il y en a une autre.

Mon maître ne l'entendait pas ainsi, il voulait qu'à son bord tout fut toujours à poste. Empoignant les drisses de grand voile et de foc, il se hissa le long du mâ, lesté comme un gamin, se posa sur une barre de flèche, repartit, arriva sur la barre de flèche supérieure, d'où, debout, il pouvait atteindre la cosse du capelage de la poulie, laquelle poulie il tenait dans sa bouche, avec la drisse qui pendait.

Quand il l'eut revissée, je crus toute ma peine perdue : il s'apprêta à redescendre. Mais tout de même, bien que balancé désagréablement, il fit un tour d'horizon. Il vit la voile, la regarda longuement, puis, se laissant glisser sur le rouf, cria :

— Qu'est-ce que nous foutons-là à rêvasser ? Nous sommes en course, bon sang ! Voilà derrière un yack qui nous gagne. Et qui nous gagne rapidement. Au spi, en vitesse !

Le temps de parer le spi, la voile était en vue du pont, et grandissait rapidement. Les jeunes se demandaient quel bateau ce pouvait être.

— Allez, les gars, allez, au spi ! Au spi !

La mer n'était pas plate, ce parachute capricieux n'était pas aisé à établir. Enfin il le fut. Derrière, la voile se mit à diminuer. Après une heure, quand nous fûmes sortis de la zone de mer hachée, mes hommes l'apercevaient à peine, bourlinguant près de la bouée. Bientôt ils la perdirent de vue, et une heure après, moi aussi.

Je n'étais pas peu fier : si la course devait être gagnée, ce serait grâce à moi !

A la bouée d'Ar Men, mon maître m'avait fait prendre route au compas au 142, pas tout à fait au Sud-Est vrai, route que je devais, s'il n'arrivait rien d'imprévu, conserver pendant presque tout le reste de la course : cette soirée, la nuit à venir, la journée suivante, et encore une partie de la deuxième nuit. 195 milles en ligne droite, d'Ar Men au Perthuis d'An-

tioche, par le large des Glénans, le large de Groix, le large de Belle-Ile, le large de l'île d'Yeu, le large de Ré ! Au passage, on reconnaîtrait Penmarc'h à la vue, Groix et Belle-Ile par leurs feux, Yeu à la vue, Ré par ses feux..., et on arriverait.

Ainsi en fut-il.

Ainsi et, par comble, sans qu'il soit touché à ma voilure ! Le vent, une gentille brise sur une mer à peine dansante, resta derrière, derrière, derrière, sans forcer, presque sans jouer, pendant ces trente-six heures. A peine mes hommes durent-ils choquer ou embrasser un peu le bras ou l'écoute du spinnaker, afin que sa bulle légère reste toujours bien pleine ; à peine durent-ils « fourrer » de chiffons son bras, pour l'empêcher de s'user sur la rambarde.

De jour, de nuit, de jour, de nuit, les quarts se succédaient, et l'homme de barre, en passant celle-ci, disait toujours : route au 142 !

De nuit, la brise était parfumée, paisible, familière. En doublant les Glénans, je sentais proche mon Concarneau natal, je frôlais des méduses bleues, sœurs de celles de mon premier baptême. La mer était couverte des feux rouges, verts, blancs, des chalutiers, qui oscillaient sur la longue houle ; mais pas un ne nous fit dérouter. Un peu plus loin, Pen Men tourna dans le lointain, puis presque aussitôt ce furent les Poulains et Goulphar de Belle-Ile.

De jour, le soleil était tiède, mon équipage se grâlait sur le pont, comme sur une plage, sous prétexte de surveiller le spi. Mon maître ? Mon maître dormait, dormait, ne s'arrêtait de dormir que pour question-

ner : en route au 142° et se rendormir; de temps en temps manger, boire et redormir.

Terrible vraiment, épuisante course croisière!

Et l'île d'Yeu apparut, ne fut plus qu'à quelques milles, disparut. Sur bâbord, le jour céda juste à temps pour passer la relève aux feux des Sables-d'Olonne, aux Baleines de Ré. Tous les relèvements toujours, étaient justes, et le loch, corrigé de son pessimisme, disait bien le chemin parcouru. Et le ciel restait bleu, ou piqueté d'étoiles, par un vent de Noroît qui, pourtant, n'a coutume d'être ni doux, ni régulier.

Et voilà qu'apparaissait le feu de Chassiron, Chassiron qui, de son œil, voyait la ligne d'arrivée! C'était le dernier coude, avant le triomphe ou la honte. Nous allions enfin virer. Enfin serait amené le spi, dont j'étais las.

Non! Juste comme nous changions de route ayant viré l'île de Ré, pour faire de l'Est, le vent tomba à l'Ouest-Suroît, toujours de derrière, et le spi resta haut!

Mais qu'était-ce?

Dans la nuit très sombre, tout près derrière moi, une forme blanchâtre semblait se dessiner. Les hommes écarquillaient leurs yeux. Oui, oui, quelque chose. Hélas! Le spi d'un yack, qui nous rattrapait, allait nous doubler. Ooh! pensais-je, perdre ainsi la course quelques milles avant l'arrivée! Sûrement, ce yack était celui que nous avions vu venir, puis rétrograder, près d'Ar Men. Si mes hommes n'avaient pas rêvé... J'en trépignais de colère sur les lames courtes du Perthuis.

Mes gars étaient le long du bord, à regarder passer l'intrus. Mon maître alluma une torche électrique, lut un nom. Alors ce fut... une explosion d'allégresse! Ils criaient : classe I, c'est un classe I!

Moi, je trouvais cela désagréable, et non joyeux.

Mes hommes cherchaient à repérer la ligne d'arrivée. Il nous fallait faire un peu de Nord-Est. Enfin, cette fois, le spi... Non! Le vent sauta au Suroît, et, pour bien montrer que ce n'était pas plaisanterie, le phare de Chassiron éclaira, dans ce Sud-Ouest, des grains en formation.

Peu importait! Nous arrivions.

Derrière le bateau-but étaient mouillés sept ou huit yacks. Des concurrents déjà arrivés? Oui, disait mon maître, ils attendaient le flot pour rentrer dans La Rochelle. Je dévorais ma honte.

Pourtant, une bordée d'acclamations nous salua :

— Bravo! Hourrah! Vous êtes premiers de la classe III.

— Et les classes I et II?

— Premier classe I arrivé il y a quatre heures; premier classe II il y a trois heures et quart. Vous gagnez peut-être.

Ça alors...

Mon maître alluma la lampe, lut dans un petit livre, s'écria :

— Oui, mais rien ne prouve que nous avons gagné la classe III, nous rendons à plusieurs.

La tête me tournait, ma pomme de mâât était folle. Comment? Arrivé 4 heures après un classe I, 3 heures 1/4 après un classe II, nous les battions *peut-être*, mais, arrivés *avant* tous les classe III,

nous ne les battions *peut-être* pas? Moi, pauvre illettré de bateau de bois, je renonçais à comprendre ces « manières d'hommes »; mais je sentais mon âme-Jobig qui vociférait; et mon ami François murmura : « Victor Hugo a dit :

« Ces choses-là sont rudes,

« Il faut pour les comprendre avoir fait ses études. »

**

Dans le jour qui suivit, et le lendemain, nous étions près de cent yacks en rond tout autour des quais du bassin à flot de La Rochelle, tous pavoisés de tous les pavillons, flammes, guidons, marques, que nos caissons avaient pu receler. Leurs guirlandes montaient au sommet de mâts immenses, se reflétaient sur l'eau du bassin, s'illuminaient la nuit plus brillamment encore que je ne l'avais été pour mon carénage. Paul disait que nous avions l'air d'un buisson de crevettes arrosé de confettis. Et moi, l'un des plus petits, peut-être le plus jeune, brave débutant naïf portant un équipage de gamins, après une traversée-bain-de-soleil (expression de Pierrot), j'étais seul, tout seul à porter, battante à ma barre de flèche tribord, l'immense flamme bleue de la victoire.

Moi, moi, avoir battu tous ces magnifiques bateaux, trois fois plus forts, dix fois plus expérimentés, en arrivant après certains et avant d'autres, c'était vraiment... trop rigolo. Et, de rire, je secouais le pavillon de mon maître : d'azur aux trois coquilles d'or.

Je mens : ce n'était pas de rire, c'était d'orgueil.

Mais, comme les triomphateurs antiques (Paul

dixit), j'avais, sans arrêt, ma mortification : parmi les badauds qui passaient, les enfants demandaient :

— Dis, p'pa, le gagnant, qu'a la flamme bleue, c'est çui-là? Il est tout petit!

Et, comme nous étions si serrés que nos haubans se mélangeaient, le père répondait :

— Mais non, c'est ce gros-là, qui a des carreaux sur le pont, et deux mâts, tu vois comme il est bien taillé.

Lequel gros était, avait dit mon maître, un ketch wishbone, qui abandonnait toujours, sans quoi il aurait toujours été dernier.

JE suis resté quelque temps à La Rochelle, puis nous sommes revenus (sans Paul ni Pierrot) à petites étapes — Port-Breton de l'île d'Yeu, Palais de Belle-Ile, Port-Tudy de Groix — jusqu'à Concarneau, par des temps presque toujours désagréables, changeants, aigres, avec du vent, des grains, de la pluie. A vrai dire, c'est maintenant que je les juge désagréables; alors, n'ayant l'expérience que d'un mauvais été, je n'en connaissais guère d'autres, je tenais nos belles journées de la régates pour exceptionnelles, je me figurais que ce ciel gris et noir, ces lames hargneuses, étaient le propre de la mer, et je la trouvais, même ainsi, pleine d'attrait; j'étais né pour naviguer, et, du moment que je naviguais, j'étais content. D'autant plus content que nous

ne perdions plus guère de vue la terre ou les feux. Car, il faut bien l'avouer : de même que l'enfant, semblable aux hommes primitifs, a peur la nuit, de même le bateau, aussi moderne soit-il, garde les terreurs antiques; aussi parfaits que soient les instruments de navigation, quelque confiance qu'il ait acquise en l'art et l'habileté des navigateurs, il exècre qu'à la question vitale « où suis-je ? » ses regards ne puissent donner immédiatement réponse; sa raison lui dit qu'il est beaucoup plus en sécurité au large, son instinct répudie cette raison, et lui donne un faux apaisement dans les pires courants côtiers, près des plus meurtrières roches sous le vent.

Vous l'avez deviné, cette belle phrase, avec des « de même » et des « quelque que », n'est pas de moi; elle est de mon maître, qui la prononçait en remplaçant « bateau » par « marin »; c'est la même chose.

A propos de mon maître, je l'ai entendu, à Belle-Ile, répondre à des gens qui lui demandaient « s'il avait à bord un officier de marine, pour faire le point », je l'ai entendu répondre, en premier lieu, que le point au sextant, ou à l'octant, à bord de petits bateaux, pour de petites distances comme celles-là, était moins précis que l'estime par le loch et le compas; puis il ajoutait : « Les Anglais disent : Qu'y a-t-il de plus inutile à bord d'un yacht ? Une tondeuse à gazon, une machine à écrire, et un officier de la Royale ! »

Le plus drôle, assurait François, c'est qu'il l'avait été, mon maître, officier de marine ! Seulement, ajoutait le garçon, il avait su l'oublier.

J'ai vu à Pool une tondeuse à gazon. Je ne crois pas qu'on pourrait s'en servir pour me carêner. Alors, pourquoi l'embarquer ? Ça m'agace, quand je ne comprends pas et que les hommes rient.

Mon âme-Jobig se tord, se moque de moi. J'en ai assez, à la fin. J'ignore en réalité ce que signifie le mot « drôle ». Pour moi tout est sérieux. Agréable ou désagréable. Et, parfois, beau.

Je les trouvais très beaux, ces ports dans les îles. Le meilleur était le Palais, à Belle-Ile; mais je l'aimais moins que les autres, car il contenait trop de yacks. Ils m'assaillaient de questions sur la régate, faisaient des manières, haussaient les épaules (oui, nous avons des épaules) en disant que j'avais simplement eu de la chance. Ce mot-là, je ne le comprends pas non plus. Il n'y a pas de chance, en mer. Il y a d'avoir prévu et de prévoir. D'avoir prévu en nous construisant, en nous gréant, en nous armant, de prévoir juste en nous menant. Il n'y a de « chance » que dans le temps qu'il fait, qui vous sert plus ou moins bien; encore faut-il savoir naviguer selon ce temps, mieux que les autres. Mon maître savait.

Pour en revenir à mes voisins, des matelots passaient toute la journée à les bichonner, les amignoter; puis des belles dames venaient boire le whisky ou

le thé à bord, en riant très fort ; leurs maîtres disaient d'énormes bourdes, avec des airs solennels et des termes de terriens. Un jour, l'un d'entre eux dit à François : « Voudriez-vous détacher la corde ? » François répondit : « Je n'ai pas de benzine. » Il riait très fort en racontant cela à mon maître, qui le gronda : « Oh ! tu as dit cela au Président ! » Mais il pouffa, se tapa sur les cuisses, et raconta l'histoire à tous ses amis, qui rirent aussi comme des fous. Moi, cela me faisait mal. Quand on dit « attacher » pour amarrer, « corde » pour cordage, ou amarre ou bosse, selon le cas, cela me fait mal, atrocement mal. C'est comme les types qui disent « il est *sur Reder-Mor* » ; nous ne sommes pas des pontons, ni des chevaux, on entre dans nous, on est *à bord* de *Reder-Mor*.

Heureusement, au Palais, le second jour, j'entendis mon maître dire :

— Allez, François, tous ces snobs nous font suer ; nous n'avons pas un bateau pour envoyer des salamales, pour faire les jocrisses, ni pour nous enquiller dans les bistros ; nous avons un bateau pour naviguer. On dérape et en route ! Un peu d'air !

Ah, mon maître ! Nous avions le même cœur.

*
**

En arrivant à Concarneau, il dit à François :

— Il faut absolument que j'aille jusqu'à Paris. Deux jours, trois jours, et je reviens. Vis à bord, voici des sous. Ne t'éloigne pas trop, qu'on puisse dérapper dès que j'arriverai.

François se mit à vivre à mon bord. J'étais au

mouillage au milieu du port, du côté des chantiers ; il faisait la navette avec le youyou. Il amenait souvent des camarades, leur faisait boire du muscadet ; il répondait avec patience à leurs questions saugrenues, mais ne les laissait toucher à rien, les empêchait de rien salir. Et, après leur départ, il nettoyait la chambre dans ses moindres recoins, mettait tout à poste selon l'ordre sacro-saint, passait le faubert sur le pont, et n'était vraiment heureux que lorsque, m'ayant bien paré, il demeurait seul avec moi. Il restait ainsi des heures, fricotant sa modeste cuisine, astiquant un cuivre, enlevant une tache sur le vernis. Souvent, il ôtait de sa place, qu'il ne jugeait pas appropriée, quelque objet ; il faisait le tour de mes entrailles, l'objet à la main, le présentait ici, là, pour finalement, n'ayant pu le caser, le remettre à sa place initiale, avec un gros soupir. Parfois, il réussissait, poussait un « au poil » triomphal, reconsidérait le problème sous tous ses angles, puis, si vraiment il maintenait cette grave décision, il la notait sur un petit carnet, afin de ne pas omettre de prévenir mon maître : « Le grand cageot à légumes est à tribord, sous le cockpit, atteignable par le premier caisson tribord. »

Ou bien, il s'asseyait sur un coussin de kapok de la chambre, dans un angle, et restait sans bouger, écoutant les légers bruits d'eau et de chaîne, regardant par les hublots se déplacer les toits ou les lumières de la ville ; ou même, ne prêtant plus attention à ces menus changements, il restait là, en union muette avec moi, jouissant de ma possession. Il m'aimait, et moi je l'aimais bien. Les bateaux ne peuvent

aimer vraiment que leur maître. Et encore, pas toujours ; pas toujours celui qui porte ce titre officiel.

**

Les journées passaient. Il y eut un peu de mauvais temps, des rafales qui tombaient sur moi du haut de la Ville Close, me faisant éviter et rappeler sur ma chaîne. Des nuages chassaient, d'abord rapides et sombres, puis éclatants de lumière. La boucaille cédait place à de cinglantes averses ; dans un port, ce ne sont plus des grains, rien que des averses. A part les thoniers qui, royaux sous leurs voiles multicolores, semblaient toujours dire : « pour moi, c'est un temps de demoiselle », les autres voiliers qui passaient près de moi étaient trempés jusqu'à mi-mât, et sentaient l'écume. François et moi vivions dans la quiétude, le chaud bien-être, si intenses, que donne aux bateaux et aux marins un mouillage sûr pendant le mauvais temps.

Je pensais que ce mauvais temps était la cause du retard de mon maître.

Mais, un matin que François revenait de faire « la poste aux choux », c'est-à-dire ses provisions, il jeta son sac vide dans le cockpit, amarra brutalement la prame, grimpa à bord maladroitement, et je vis qu'il avait des larmes plein les yeux.

— Mon pauvre *Reder-Mor*, dit-il. Finies les navigations. Finies pour cette année, on désarme.

Je ne comprenais pas.

Bientôt, avec la lourde godille — c'était la première fois qu'elle servait — me lançant à droite, puis

à gauche, puis à droite, il réussit, lui si petit, à me faire prendre un peu de vitesse, à m'amarrer à quai près du chantier. Là, il se mit à m'enlever d'abord les vivres, puis les vêtements, les couchettes, les instruments, mes voiles, presque tout, à les entasser sur une voiture à bras. Il n'avait pas fini que des charpentiers m'amenaient sous la grue, dévissaient mes ridoirs, m'arrachaient mon mât. Je levais le nez stupidement, me sentais trop léger, mal à l'aise. Les gars piétinaient avec leurs gros souliers mon beau pont, me traitaient sans aucun respect. Puis, avec un canot, ils me firent reculer, m'amènèrent au-dessus d'une bizarre voie de chemin de fer qui plongeait dans la mer, et qu'ils appelaient le « slip ». On fit descendre sous moi quelque chose que je reconnus aussitôt : un ber, comme celui où j'étais né, mais qui roulait comme les wagons de Plymouth.

La mer descendait. Je me trouvai donc bientôt échoué sur ce ber, par le ventre, par mes flancs, dont il épousait exactement la courbe, à l'avant et à l'arrière de ma quille profonde ; je ne fatiguais pas comme sur mes béquilles. Et presque aussitôt, le ber à chariot, halé par un câble, se mit à me remonter, à me faire sortir tout à fait de la mer, à me faire pénétrer jusqu'au fond du chantier.

Je retrouvais avec un mélange d'émotion et de mécontentement les copeaux, l'odeur de sciure et de poussière, et surtout cet air desséché, qui buvait la bonne humidité de mon bordé.

Pourquoi diable me remettre là ? Allait-on me modifier ? Ou bien est-ce que l'hiver on démontait les yacks, pièce par pièce ?

J'eus grand peur, quand on m'enleva les portes de la cabine ; ça y était, on commençait.

Non. C'était simplement pour leur donner un coup de rabot, pendant qu'elles étaient gonflées ; le lendemain on les remit, et elles fermaient beaucoup mieux. En chaussons, le compagnon balaya mon pont, puis étendit sur moi une grande toile rose, certainement une ancienne voile de thonier, lestée à ses « points » par des galefs percés, et qui me recouvrait entièrement.

— Voilà, dit-il (il parlait toujours en travaillant), voilà, *Reder-Mor* ; tu peux dormir, maintenant, jusqu'au printemps. T'en fais pas, mon gars, des régates tu gagneras encore. »

J'étais rassuré. Le printemps viendrait, c'était sûr.

J'eus encore une visite de François, qui avait oublié son stylo dans un équipet. Dans ce chantier, sous cette toile, il semblait ne plus se reconnaître à mon bord, où il venait de vivre tant de jours. Ayant retrouvé le stylo, il rangea quelques planches que les compagnons avaient déplacées, grommela « les cochons », donna un coup de brosse aux dessous de couchettes, jeta, par-dessous la toile, un litre au goulot cassé (qui se brisa sur un établi), resta assis un moment sur la couchette sans coussin, sortit une cigarette, regarda le plancher bien propre, remit la cigarette dans le paquet, puis, tristement, souleva la toile, descendit par l'échelle, qu'il enleva.

Sous ma vieille voile, je fus en paix. J'entendais les bruits de mon enfance, les raboteuses, les scies, les marteaux, les herminettes. La nuit, je bavardais avec les « jeunes », les bateaux en construction.

J'essayais de leur faire comprendre, à ces futurs pêcheurs, qu'ils n'étaient que des plouks, et qu'ils me devaient vénération. Ils me vénéraient de confiance, puisque j'étais le seul « ancien », mais ne comprenaient pas les différences, ignorant même ce que c'était que pêcher. J'avais conscience, d'ailleurs, de leur préparer de tristes déceptions, en leur racontant mes histoires de lévrier, à eux qui ne seraient que des bull-dogs. Ce qui prouve qu'il ne faut jamais écouter les anciens, ils voient tout d'un point de vue différent. Je mettais, je dois l'avouer, un peu de malice à abuser de leur naïveté ; on n'est pas parfait.

**

Au printemps, je revis mon maître. Il se contenta de passer la main sur mon flanc, de donner des ordres pour qu'on modifie quelques détails de mes emménagements.

Les jours passèrent encore, dans le brouhaha joyeux du chantier, tandis que la lumière devenait plus vive et la chaleur plus grande. Les maillets des calfats avaient recommencé leur danse sonore : on finissait des bateaux. Et parmi ceux-ci il y avait un yacht. Quand on le commença, on parlait tout le temps de moi auprès de sa pièce de quille. Pourquoi donc ? Enfin, j'entendis qu'on le nommait *Reder-Mor II*. Un autre moi-même ? Un jour, Jaouen expliqua que c'était mon « sister-ship », qu'il serait exactement comme moi, avec une petite amélioration dans les lignes d'eau ; on espérait, ajoutait-il, qu'il serait plus rapide encore que *Reder-Mor*.

Ça, par exemple, c'est ce qu'il faudrait voir ! Je le prenais de très haut envers ce gamin, jusqu'au jour où, avec une grande gentillesse, il me dit : « Je suis ton jeune frère, ne pourrions-nous pas nous aimer ? Je n'ai pas ton expérience, mais je me demande si cette histoire de vitesse a une bien grande importance, et surtout si nous ne pourrions pas lutter loyalement, tout en étant amis ? »

Je cessai alors de bouder, je laissai porter vers lui, et me mis à lui raconter mes campagnes, à jouer au grand frère protecteur. C'était agréable, et nous devînmes de vrais copains.

Je reportai ma haine sur son maître, qui me parut terrien et prétentieux, et auquel je déniai d'avance toute capacité à mener mon frère au succès — ce qui m'empêchait d'être jaloux, me portait à le plaindre hypocritement de cette malchance imméritée. J'eus pourtant du mal à ne pas lui porter d'envie quand je vis qu'on le lançait, et que moi je restais là sous ma toile. J'avais aussi un réel chagrin : la mer était si grande, retrouverais-je jamais ce frère ? Plus frère encore depuis qu'on l'avait officiellement baptisé *Regher-Mor*, c'est-à-dire sillonneur de mer, par quoi les hommes voulaient manifestement marquer qu'il était mon matelot.

Je restai donc là, triste et inquiet. Mais François arriva, fit voler la vieille voile, me réveilla de sa joie, se mit à me frotter, me gratter, me repeindre, me revernir, à asticoter les compagnons pour qu'ils en finissent avec leurs petits travaux. Puis, ayant pourchassé leurs copeaux, lavé à l'eau douce mon plancher, il opéra l'embarquement de tout et du reste,

dont un énorme tas de vivres, qui me fit sauter le cœur de joie. Quand ce fut bien arrimé, il s'installa, vécut à bord ! Oui, au beau milieu du chantier, il couchait, faisait sa cuisine (ce qui paraissait inquiéter beaucoup le patron), comme si j'avais flotté. Il trouvait cela très drôle, disait qu'il était romanichel, mais pestait parce qu'il ne pouvait pas puiser d'eau le long du bord !

Enfin, un jour, on descendit tout doucement mon ber, et je me trouvai à flot. Deux heures après j'étais mâté, mes haubans ridés, ma grand voile enverguée. Et, ce même soir, comme François, m'ayant mouillé au milieu du port, finissait de pomper les quelques gouttes d'eau qui avaient suinté à mon galbord, on le héla du quai :

— Ho, François !

C'était mon maître, en tenue de mer, portant son sac.

Il ne fut pas plutôt à bord que, jetant sa casquette sur sa couchette, il commandait : « Endraille le foc de Gênes ! et dérape ! »

Dans le vent d'Ouest mollissant d'une soirée radieuse, je glissai doucement, le long des antiques murailles, vers le large.

Ah ! cet été-là ne fut pas semblable au précédent.

Mon maître grognait, car un marin grogne toujours : il faisait trop beau, il n'y avait pas assez de vent.

Ma foi, c'était confortable.

Le premier soir, nous avions bouchonné quelque peu aux abords de la terre, mais ensuite nous avons trouvé une petite brise de nuit, chantante et douce, délicieuse sous les étoiles. Et ce fut ainsi toutes les nuits. Et toutes les journées, au large, étaient ensuite les mêmes : au matin, la brise d'Ouest était quasi nulle, molle et brûlante vers midi, mais finissait par fraîchir, pour devenir, en fin d'après-midi, à ce que disait mon maître, semblable aux alisés, faisant lever une mer ronde et régulière, à peine frisée d'écume, sous un ciel où passaient quelques vapeurs légères. Les grandes lames bleues, sans hâte, accouraient de l'Ouest, me soulevaient, s'enfuyaient. Moi, sous toute ma toile, je taillais ma route, en pensant à autre chose. Puis le soir du grand large adoucissait toute chose ; mon maître, répétant qu'il n'était pas en course, appliquait la sagesse marine, diminuait de toile bien que le vent mollît, et François, puis lui, prenaient leur quart dans la nuit tranquille, où, de mon étrave, je faisais à peine murmurer l'eau. Jour après jour, sans que l'on pût même imaginer que cela pût changer, il en était ainsi.

Jour après jour, sans que paraisse en vue terre ni feu, j'allais plein Sud. Exactement Sud vrai, disait mon maître. Exactement travers au vent, me disaient ma coque et ma voilure, en l'allure la plus agréable. Mais, assurément, jour après jour, le loch n'ajoutait que bien peu de milles à son cadran. En le levant chaque matin, dans une brise toujours aussi puérile, dans une lumière aussi pure, sous un ciel toujours vierge, mon maître se lamentait : « Ooh ! Nous n'avons fait que 40 milles en vingt-quatre heures ! Même pas

deux nœuds de moyenne ! François, c'est la fin du monde ! »

Une fin du monde bien agréable, semblait dire François, en s'étirant. Il répondait : « Bah, nous avons des vivres pour un mois, du vin pour quinze jours et de l'eau *ensuite* pour autant ; nous n'en sommes jamais qu'au cinquième jour. Combien dit le loch, en tout ? »

— 183, plus 10 %, ça fait 201 milles, 370 kilomètres. En cent six heures ! Nous serions allés beaucoup plus vite à pied !

— 201 milles ? Eh bien, nous ne sommes donc plus qu'à 51 milles de la pointe de Santander, 49 du cap Mayor. Même à cette allure-là, nous verrons son feu cette nuit.

— Le cabo Mayor... ou autre chose. Comment veux-tu être sûr d'une route dans une pareille marche de bigorneau ? Même le loch, à si petite vitesse, peut retarder bien plus que d'habitude.

— Dans ce cas, nous aurions fait boum sur la côte, cap'taine ! Pas de courant pour nous retarder, n'est-ce pas — ni d'ailleurs pour nous avancer ? Au fait, puisque nous approchons de terre, si nous sondions ? Ça nous dirait...

Mon maître éclata de rire :

— Sonder ici ? Il y a entre trois et quatre mille mètres de fond ! Il en reste encore mille mètres à dix milles du cap Mayor !

François siffla, et, instinctivement, se pencha au-dessus de l'eau. Je me sentais mal à l'aise, de savoir cet abîme sous ma quille.

François fit un geste d'insouciance :

— Vous ne trouvez pas qu'il fait bon, au soleil ? Il manque une guitare, je me sens l'âme espagnole.

— Tu as raison. Cette nuit nous serons fixés ; si ce n'est pas Mayor, ce sera Ajo, Pescador, ou Punta Galéa, je ne pense tout de même pas Machicaco ; ou bien, dans l'ouest, Suancès, San Emeterio, ou Monte Somos, qui nous dira son nom. Pas de doute, la barrière est large, et cette côte est franche. Non, aucun courant par ici. Tout de même, si j'avais emporté un octant...

Moi, je ronronnais dans la tédieur. Que craindre par un temps pareil ?

**

Nous ne vîmes pas Cabo-Mayor, ni aucun autre feu, cette nuit-là. Ni la nuit suivante. Car le vent tomba complètement, ce fut la toute puissante emprise du calme.

Deux jours, le soleil éclatant, dont les rayons frappaient comme des coups, fit sa ronde au-dessus d'une nappe étincelante, à peine soulevée d'une longue houle tout juste moirée. Au centre du cercle, il y avait moi, voiles pendantes, pont brûlant, que François arrosait. De temps en temps, mon maître, puis François, une amarre à la taille, se jetaient à la mer, jamais ensemble, pour que l'un puisse haler l'autre. L'eau était si tiède qu'elle les rafraîchissait à peine, et que mon maître devait gronder pour que François n'y demeure pas trop longtemps ; moi, je sentais croître sur ma carène toute une végétation et toute une faune de coquillages.

Des nageoires inquiétantes fendaient parfois la surface ; j'avais peur pour le nageur, mais mon maître assurait que ces bêtes avaient elles-mêmes une grande frayeur de l'homme. Avec le youyou, quand le soir apportait un peu de fraîcheur, François « partait se promener ». Mais, disait-il, les environs manquaient de variété. Tout le reste du temps, mon maître et François dormaient, ou s'y essayaient, presque nus sur leurs couchettes, ou bien restaient assis n'importe où, comme stupéfiés. Plusieurs fois, des fumées se montrèrent, dans l'Ouest ou dans l'Est, mais aucun vapeur n'approcha. Mon maître en concluait que nous étions un peu dans l'Ouest de la route de Santander.

Au coucher du soleil, une bande vert clair se dessinait sur la mer, vers le Sud ; mes hommes se ranimaient, annonçaient la brise, « qui serait debout, mais ce serait mieux que rien », faisaient des projets. Mais la brise ne venait pas, tout restait immobile, les étoiles peuplaient le ciel comme un banc de sprats.

Au petit matin, il faisait presque frais, mes hommes dormaient. Sans prendre de quart : mon maître avait amarré à son poignet l'écoute large de grand voile ; le moindre souffle l'aurait secoué.

Plusieurs fois, il se leva, entendant des machines de navires. De fait, il vit, la première nuit, deux feux verts descendant vers le sud ; la seconde nuit un feu vert, dans l'Ouest, semblant faire du Nord ou du Nord-Est. Mais tous étaient à peine visibles, bien que leur bruit semblât proche, tant il se propageait

aisément sur le calme. Pas la moindre avancée de feu, dans le ciel sans nuages et trop clair.

L'aube du troisième jour de calme se leva, identique. Seule différence, une brume violette noyait l'horizon, de laquelle le soleil sortit difforme, déjà assez haut, et tout de suite accablant.

— Oh ! oh ! fit mon maître, ça va être fini, les calmes. Que dit le sorcier ? Il descend un peu ? Il prend de l'élan...

Mon maître ne se trompait jamais ; à la fin de la matinée, le baromètre accélérât sa chute, le ciel se plombait.

— Orage, ou coup de vent de Sud ? questionna François.

Le ciel lui répondit, non par des rotundités cuirées, qui eussent annoncé l'orage, mais par des panes de nuages à peine visibles, écartées en doigts dont la paume aurait été au Sud, et qui brusquement apparurent à travers tout le ciel, se renforcèrent, se pommelèrent, grisonnèrent, firent enfin de petites ondulations comme des plis de sable en travers des rayons. Le soleil sembla s'y noyer, mais resta torride. La mer était toujours immobile, à part une légère houle d'Ouest.

— Je ne sais pas si l'Espagne est loin, fit mon maître en s'épongeant ; d'après mon estime, corrigée par la route des vapeurs, Cabo-Mayor et Santander sont à une cinquantaine de milles dans le Sud-Sud-Est, c'est-à-dire que nous sommes à une dizaine de milles, quinze au plus, dans l'Ouest de notre route, ce qui ne serait pas si mal. Mais ce que je sais, c'est que le vent qui va venir sera du Sud, ou même du

Susuet, et qu'il va falloir louvoyer. Louvoyer peut-être dans un drôle de bran, pour prendre terre en pays inconnu. Ou bien...

— Ou bien ?

— Non, ce serait trop bête ; tu ne connais pas l'Espagne ?

— Je m'en f... pas mal, de l'Espagne ! Vous voulez dire rentrer, à toute pompe, avec un joli coup de vent au cul, et, ayant fait l'aller et le retour sans voir terre, quelque chose comme 400 milles, trouver au bout de notre nez, là, top, les feux ou les falaises de Belle-Ile ? Là, je marche ! Ce serait du sport. Descente au ralenti en quatre jours ; trois jours d'arrêt buffet juste hors de vue de terre ; et puis remontée en deux jours, deux jours et demi, la queue en trompette ? Vente tant que tu voudras, tu nous pousses ! Voici Belle-Ile, arrive un peu sur Kerdonis, entre au Palais, pipi, dodo, ça ne vous dit rien, les terriens, dix jours de mer, dix milles d'erreur, dix milles de contre-erreur, pif, paf, boum, dans le trou, l'Espagne comment c'est fait, je m'en fous, tous comme ça dans la plaisance !

Nu et couvert de sueur, François dansait la gigue.

Mon maître le regarda :

— Pourquoi pas ? Je n'aime pas ce ciel. Ce n'est pas du petit, c'est du gros, qui nous obligera à nous mettre en fuite ; autant le faire de nous-mêmes. Ici, ce n'est pas comme à Cowes, ce n'est pas la place qui manque, c'est plutôt le golfe de Gascogne qui n'a pas bonne presse, surtout dans le fond. J'aurais aimé savoir exactement où je suis ; mais bah, nous irons un peu plus à droite que la route, et, entre La Ro-

chelle et Sein, de jour comme de nuit, pas moyen de se tromper. Si jamais il y a de la brume, ou de la boucaille, le deuxième jour, on tirera des bordées plates en attendant que ça se lève. Allez, donne à boire ; pouah, que ta flotte est tiède ! On n'en fera pas d'abus !

Je les trouvais étonnants, de parler ainsi, alors que pas un souffle de vent ne ridait la mer. Étaient-ils si sûrs d'eux, ou bien le soleil les avait-il rendus fous ?

**

Mon maître ne se trompait jamais.

Deux heures n'étaient pas écoulées que le vent avait bleui, verdi, noirci la mer, accourant de plein Sud, sous le ciel entièrement gris. Cinq heures plus tard, des lames déjà creuses, qui grinçaient sur une énorme houle de Sud-Ouest, se jetaient sur mon arrière, mais celui-ci, d'un petit coup de hanche, les esquiva ; et je courais, dans la nuit opaque mais sans pluie, sous ma voile de cape à bout d'écoute et ma petite trinquette « traversée » en cisaille sur l'autre bord. Ayant amarré ma barre, mes deux hommes, en chemise, éternuant avec délice dans la fraîcheur enfin trouvée, dinaient de grand appétit dans la chambre. De temps en temps mon maître regardait son routier, sa grande carte, sur laquelle, à partir d'un point de départ mal connu, il avait tracé minutieusement une route aboutissant à Belle-Ile. Puis, se soulevant, il passait la tête par la claire-voie, vérifiait qu'aucun feu de navire n'était apparu.

Tout seul je fonçais dans le noir. Mon corps de

bois avait peur ; mais mon âme-Jobig était aux anges : « Gast, disait-elle, avec ceux-ci, nous irions jusqu'au bout du monde ! »

**

Vers une heure de la nuit, François dormait ; mon maître, de quart, avait terminé sa pipe, essuyait son visage poudré de gouttelettes de crachin, qu'il avait jusqu'alors humées avec un plaisir manifeste. Il se leva dans le cockpit. Inquiet ? Mes deux écoutes haïaient correctement, mon avant faisait de grandes moustaches dans le dos des lames, mon arrière se jouait d'elles. Pensait-il que le vent allait fraîchir, qu'il faudrait diminuer de toile ?

Non. Il était obligé de s'avouer... que ce vent mollissait.

Au matin, ce n'était plus qu'une petite brise de Sud, une sale petite brise de pluie ! Mes voiles dégoulinèrent, et, à chaque lame molle, battaient, à peine gonflées. Le loch, derrière, plongeait, plongeait de plus en plus. Bientôt il coula en plomb de sonde, tandis que la mer redevenait lisse, sous le ciel uniformément gris.

**

En toute cette journée, quelques vagues grains de crachin me firent parcourir une douzaine de milles, plus, peut-être, quelques demi-milles que le loch n'enregistrait même pas.

Mes hommes, en ciré dans le cockpit, lamentables, regrettaient l'Espagne.

Le lendemain ne fut pas pareil : au lieu de crachin, il plut. Sans vent.

Et le surlendemain, différent : il tomba des catacactes d'eau douce sur la tente immobile de la mer, neigeuse et sans rides.

Et puis cela changea encore ; de quoi se serait-on plaint ? Il y eut des « brises folles ». Oh, pas folles de rage, non, folles parce qu'elles tournaient sur elles-mêmes. D'ici, de là, de nulle part. Un espoir de Sud ? Vite, le spinnaker ! Non, c'est de l'Ouest, envoie le gènois ! Oh ! cela fraîchit du Noroît, regarde comme la mer est sombre là-bas, on va louvoyer, mais ça ne fait rien, c'est du vent, vite, vite, la trinquette plate ! Ça y est, on sent le vent ; la route, voyons, la route ! Plouf ! Déjà plus rien ?

Il y eut de tout, sous la calotte de ciel gris. Il y eut même une journée d'assez bonne brise de Nordé, un peu pointue pour faire du Nord vrai. Puis un gentil Noroît, un peu pointu lui aussi, sur l'autre bord. Un peu de Suroît, par ciel légèrement nimbé, un peu brumeux, mais portant. Et puis encore du calme.

Mon maître et François se penchaient vers la carte, vers une zone toute crayonnée :

— Nous sommes quelque part par là, en principe. C'est-à-dire... à cent milles de tout ! Cent milles de l'Espagne, cent milles de l'Île d'Yeu ou des Sables-d'Olonne, cent milles de la Gironde. En plein milieu du golfe de Gascogne. Du terrible golfe de Gascogne !

— Eh bien, fit François, on n'y est pas mal. Voici le soleil !

C'était le soleil, en effet, et le vent d'Ouest, qui passait au Noroît le soir, au Nord la nuit, au Suroît presque nul le matin. Air connu. Gentil, un gentil vent bien gracieux, mais qui ne tenait pas une heure en place. Mon pauvre maître calculait, calculait des routes, les portait sur la carte, hochait la tête, puis, regardant François, faisait une drôle de moue. J'interprétais : il est perdu, et ne veut pas le dire.

Restait-il de l'eau ?

L'eau douce ? Elle n'avait pas diminué, ils ne buvaient que du vin, et ne se lavaient pas. Mon maître avait une barbe mêlée de noir, de brun et de blanc. La mienne était verte, et me freinait encore.

Mon maître était bel et bien perdu, je n'en doutais pas.

Un soir, à dix heures, il dit :

— Tu prends le premier quart. Quand tu verras Goulphar, par un ou deux quarts bâbord, tu me réveilleras.

François le regarda, muet. Enfin il dit :

— Et... Et si je ne vois rien ?

— Tu garderas le quart, pour t'apprendre à douter de ton capitaine.

Je trouvais la plaisanterie sinistre.

A minuit, je voyais au moins quatre feux. Ouf ! Quel as, mon maître !

François, d'en bas, en aperçut enfin un :

— Eh, patron, Goulphar droit devant !

Mon maître se contenta de répondre :

— Quelle heure ?

— Minuit trente.

— Bon, je dors encore trente minutes. Et il se retourna dans son sac.

Tout de même, un peu avant l'heure, il sortit sur le pont, s'assit sur le rouf. François lui montrait :

— Là, un quart bâbord. Et, deux quarts tribord, les Grands Cardinaux de Hoedic.

Mon maître resta un moment silencieux :

— Tu ne sera jamais un marin.

— Comment ?

— Ce n'est pas Goulphar.

— Mais vous m'avez dit...

— Ce que je t'ai dit n'a aucune importance ; tu sais compter, non ? Un éclat cinq secondes. C'est la Petite Foule de l'île d'Yeu. A tribord, ce sont les Barges des Sables-d'Olonne. Goulphar fait deux éclats dix secondes. Tu as commis la pire des fautes, prendre ce que tu désires pour ce qui est. Va te coucher, tu me dégoûtes. Et moi, je suis digne de commander une bouée : une erreur de trente-cinq milles et de dix degrés, c'est trop.

Trop, pour seize jours de mer, de calme, de louvoyages, sans le moindre repère ?

Les hommes ne sont jamais contents.

Moi, je l'étais.

Et François aussi, qui, le lendemain matin, à Belle-Ile, briqué de frais, disait aux visiteurs : « Non, nous n'avons pas reconnu la côte d'Espagne, nous voulions faire de l'estime pour l'estime ; après dix-huit jours

de mer (ne savais-je plus compter ?), nous avons atterri sur l'avancée de Goulphar, recta. » Oh, le menteur !

Mon maître, lui, bien que rasé, grognait :

— Lamentable. Seize jours pour 450 milles, à peine plus d'un nœud de moyenne, du deux kilomètres à l'heure ! Plus vite à pied, en faisant le tour ! Jamais vu un été pareil.

Moi, je crâçais. Et, de jalousie, j'entendais péter les bordés des bateaux voisins.

Mais les poissons venaient manger la faune et la flore de ma forêt sous-marine.

**

Caréné, ma peinture retouchée, mes maîtres reposés, nous sommes repartis.

Vous décrire ce que nous avons fait n'aurait plus d'intérêt. Ce fut de la mer, voilà tout. De belle navigation, avec un bon équipage, qui prenait le vent d'où il venait, le temps comme il était, et le vin au goulot quand il n'avait pas de verre.

P OURRAI-JE davantage raconter ce qui se passa l'année suivante ? En aurai-je le courage ?

Oh, maintenant, je suis blasé. Mais, alors, je souffris cruellement.

C'était au cœur de l'hiver, quand il faut éclairer le chantier presque toute la journée. J'étais sous mon prélat (une autre voile de thonier, verte, celle-là), mais je n'avais pas besoin de voir : je reconnus aussitôt la voix de mon maître. Oh bonheur !

Il s'approchait de moi. Il souleva un coin de la toile, la laissa retomber.

— Oh ! non, disait-il, il n'a pas souffert. Nous n'avons pas pu le souquer, il n'y avait pas de vent.

Jaouen hochait la tête. Mon maître continuait :

— On peut le proposer « état de neuf ». Avec

sa victoire d'il y a deux ans, et tout le foin qu'on a fait autour de ma virée dans le golfe de Gascogne, pourtant plutôt vaseuse, c'est le moment. Je l'ai donné à deux agences, mais si vous trouvez de votre côté... Plus vite ce sera fait, plus tôt nous mettrons l'autre en chantier.

« Cette fois, je veux... », il s'éloignait, je n'entendis plus ce qu'il disait.

J'étais troublé. De quel « autre » parlait-il ? Et que pouvait signifier « me donner à deux agences » ? J'ignorais ce qu'était une agence, mais comment, de toute façon, me donner à deux personnes ? Et non, voyons, un maître ne pouvait pas donner son bateau. Je me rassurai rapidement, j'avais certainement mal compris. Mais mon âme-Jobig pesait lourdement dans le chêne de ma quille et de ma carlingue, qui, jouant sous l'effet de la sécheresse, poussaient comme des soupirs.

Des semaines passèrent. Puis, plusieurs dimanches de suite, le chantier s'ouvrit, le patron vint à moi, fit glisser le prélat, aida à monter à mon bord des types en faux-cols, des femmes à talons qui glissaient sur les barreaux de l'échelle, qui piaillaient en sautant dans le cockpit. Chose curieuse, tous, une fois dans la cabine, se mettaient à jouer au même jeu : ils parlaient comme si je leur appartenais, faisaient des projets de chamboulement : « je supprimerai la table à cartes, ça permettra d'installer un évier » ; ou bien : « allons donc ? Il n'y a pas de w.-c. marins ? Mais comment faisaient-ils (j'entendais en esprit la voix gouailleuse de François répondre : « Je vais vous donner une leçon »...) ? Il faudra en installer.

Là. Oh non, pas là, Gustave, quelle horreur ! Il faut une vraie porte, une petite pièce... Et est-ce qu'on ne pourrait pas mettre un bidet ? »

Imperturbable, Jaouen, entrant dans le jeu, répondait : « Ça prendrait bien de la place ; et puis, vous savez, moins il y a de trous dans la coque, mieux ça vaut. »

Le nommé Gustave fit une plaisanterie que je ne compris pas, mais qui devait être fort drôle, car la femme gloussait, et Jaouen pleurait.

Enfin, après avoir dit un nombre énorme de sottises, que Jaouen réfutait patiemment, ou auxquelles il acquiesçait comme on console un bébé, ils s'en allaient. Je les entendais discuter avec Jaouen. L'homme disait toujours : « C'est trop cher. » Est-ce qu'ils payaient, me demandais-je, pour jouer au propriétaire de yack ?

Plusieurs semaines passèrent ; le travail du chantier devenait plus intense. Un dimanche, encore, il vint deux visiteurs. L'un était un jeune homme à petite moustache blonde, rose un peu comme un Anglais, mais en plus pâle ; il était vêtu d'une chemise verte, et d'un, je ne sais pas comment dire, d'une vareuse claire, qui faseyait à grands plis à sa taille. Il parlait en traînant certains mots, comme font les gamins quand ils se moquent les uns des autres : « J'irai le dire à mamman. » Et pourtant, il n'avait pas l'air de jouer un jeu, celui-là :

— Non, monsieur Jaouen, ce n'est pas la p'peine ; nous avons tout étudié sur plan-an-an. Voillà : vous mettez ici un baaar, un petit bar, bien sûr, mais enfin de quoi loger les bouteilles et le shaker. Et puis,

icci, il faut séparer, bien séparer du marin, n'est-ce p'pas ; je n'aime pas la promiscuité. Il a sa descente, n'est-ce p'pas, par le poste, n'est-ce p'pas ? Deux couchettes, pour lui et un mousse au besoin. Biiien. »

L'autre homme, très brun, à cheveux en queue de perroquet, ne disait pas un mot. Le blond le questionnait souvent, mais n'attendait pas sa réponse.

J'étais exaspéré. Comment laissait-on des gens pareils venir salir ma cabine avec leurs cigarettes fades, dont ils écrasaient les mégots en tournant le pied ? Mon maître, s'il l'avait su, aurait été furieux, j'en étais sûr.

Enfin ceux-là partirent.

Mais je vis avec étonnement qu'on installait le « baaar », et la porte du poste. Cet individu était-il un envoyé de mon maître ?

**

Ce ne fut pas François qui me repeignit, mais un homme en blouse blanche, toute tachée, qui chantait sans arrêt. Il commença par me brûler par endroits, et j'eus affreusement peur ; mais cela ne me faisait pas de mal, au contraire, cela m'enlevait des cloques et des écorchures. Puis il me repeignit, à la perfection il faut le dire, si bien qu'on ne pouvait plus distinguer mes coutures, sous la flottaison. Sous les flottaisons, plutôt, car il en fit deux, ce qui me parut une drôle d'idée — et m'agaçait, parce que je ne pouvais juger de l'effet. Enfin, il gratta mon vernis, en repassa trois couches, toujours en chantant et en sifflant. J'étais neuf, archi-neuf, et cela me plaisait.

Pas loin de moi, on construisait un autre yack, encore un « sister ship », me semblait-il ; un peu plus grand que moi, disaient les compagnons.

Mon maître ! J'entendis de nouveau sa voix ; Jaouen l'accompagnait :

— Voici votre bateau, dit-il.

Par exemple ! C'était drôle, de me faire ainsi « renaître », parce que j'étais bien repeint. Jolie idée.

Mais comment ? Ce n'était pas vers moi que mon maître allait, ce n'était pas moi que désignait le doigt de Jaouen, c'était le nouveau yack.

Je crus me craquer de jalousie : je ne serais plus seul, mon maître aurait un autre bateau !

Il parlait :

— Oui, celui-ci sera encore plus marin que *Reder-Mor*. Il était bien, mais vraiment un peu court.

Oh !

Il continuait, en riant :

— Vous avez vu les gars auxquels j'ai vendu *Reder-Mor* ?

On ne me croira pas, mais, je l'assure, les bateaux défailent. Je perdis mes forces, me laissai aller de tout mon poids sur mon ber. Il y eut un craquement, un chevron du ber se rompit, je m'écroulai sur le flanc ; pas tout à fait au sol, car un bateau proche m'avait retenu. Mais sa béquille avait enfoncé deux de mes bordés hauts, juste derrière le bar, qui avait sauté de son poste.

Je restais là, pantelant, ne sachant si je souffrais de ma blessure, ou de l'affreuse parole de mon maître.

Et celui-ci osait plaisanter

— Ah bien, mon cher, heureusement que cela ne me regarde plus. S'il n'a pas de membre brisé, ce sera bien étonnant.

Jaouen se grattait la tête, passait la main sur ma plaie, sur ma peinture tout écorchée.

**

On me remit debout. On me répara. On fit des raccords de peinture. On me remit à flot. On me mouilla au milieu du port.

Cela ne m'intéressait plus.

On voulut me mouiller une seconde ancre derrière ; la chaîne se coinça entre le gouvernail et l'étambot. Il fallut me remettre au sec, masquer avec du mastic la vilaine encoche faite par la maille.

Tout m'était égal.

**

Pourtant, les jours de vent d'Ouest, quand tout se mettait à vibrer — l'eau du bassin, de petites lames courtes et de scintillements ; la mâture et les haubans, de brise ; les vieilles pierres, les maisons, les bateaux, de lumière ; l'air lui-même, de senteurs de marée, de goémon frais et d'embrun — alors, j'oubliais ma peine, je me moquais bien de qui viendrait me mener et m'habiter, je voulais sortir, sortir, aller là-bas « dehors » faire gicler les lames, tailler ma route dans leur chaos si ordonné, donner de l'avant dans leur force, et la vaincre, aller, aller, toujours aller.

Tous les autres yacks avaient appareillé.

Enfin il vint un petit homme en patalon de toile bleue toute pâlie, et en chandail bleu marine.

Sur ce chandail, je lus immédiatement, inscrit en laine rouge : « Reder Mor ». J'avais déjà vu des inscriptions de ce genre, portées par les matelots des yacks « chics » de Belle-Ile. D'après ce que j'avais compris les hommes ainsi habillés étaient les serviteurs des yacks dont ils portaient le nom. J'avais donc un serviteur ? Au lieu de François et de mon maître, ce serait lui qui me briquerait, ferait briller mes cuivres, oui. Mais en dehors de cela ? Que devrais-je attendre de lui ? Du bon ou du mauvais ?

La tête de celui-ci, toute ronde, avec des cheveux bruns en épis, qu'une casquette bleue décoiffait sans cesse, ne me déplaisait pas. En outre, pour monter à bord, il enlevait ses sabots de cuir, qu'il lançait dans le cockpit, et marchait en chaussons, ou pieds nus, sur le pont. Ces égards me flattaient.

Il se mit à vivre à bord, tout seul. Chaque matin, il me lavait à grande eau, m'essuyait, me mettait parfaitement propre. Puis il s'en allait à terre, ne revenait qu'au soir, rapportant un litre de vin qu'il cachait sous sa couchette. Quelquefois, il restait à bord, assis en voilier sur le pont, au soleil, à épisser l'œil d'une écoute, ou faire quelque surliure. Il visita les voiles, y recousit quelques points, aussi bien que le bossu. Un jour il grimpa en tête de mât, par les haubans, comme s'ils avaient été un escalier. Je sus bientôt qu'il s'appelait Armand, car les pêcheurs qui passaient l'interpellaient, en breton ou en français : « Ho, Armand, tu as la bonne vie, toi ; bien payé et

rien à faire ! » Armand répondait en blaguant. Mon âme-Jobig me disait : « C'est un gars comme moi. »

Je me sentais tout près d'avoir de l'affection pour lui, mais un malaise m'arrêtait : il me soignait bien, me respectait, mais ne me parlait jamais ; je le sentais bien, il faisait ce qu'il devait, mais *il ne m'aimait pas* ; il agissait pour de l'argent. Comme c'était différent ! Je crois même qu'il me haïssait un peu. J'étais son travail. Il ne faut pas chercher à comprendre les hommes, en cela non plus : ils haïssent ce qui les fait vivre. Plus tard, j'ai saisi autre chose aussi, qui est plus compliqué : Armand avait été pêcheur ; il m'en voulait, à moi bateau de luxe, de ne pas servir à la pêche. Il y avait plus complexe encore, que je devinai d'Armand et des autres matelots que j'eus : ils m'en voulaient de ne pas naviguer, alors que bien souvent c'étaient eux qui trouvaient bons tous prétextes pour me maintenir au port. L'âme du marin est trop difficile à comprendre pour les bateaux ; mais nos cœurs peuvent sentir le leur ; car, nous aussi, en mer nous voudrions être au port, et au port nous avons honte de n'être pas dehors.

Pour le moment, au port, nous y restions, Armand et moi.

Et quand les deux jeunes hommes furent arrivés, nous y restâmes tout pareillement.

Sous un bout de toile — ma seule trinquette — Armand m'amena dans l'avant-port, m'y mouilla, ramassa le bout de toile, et attendit.

De terre vint enfin vers nous un canot à moteur pétaradant, chargé de gens qui poussaient de petits cris, et d'un monceau d'affaires hétéroclytes ; ce der-

nier ne me surprenait pas, mais m'enchantait : nous allions donc partir. Toutefois, j'étais surpris par le nombre des bouteilles. Les gens du canot — de jeunes hommes en tenues très claires, une jeune femme demi-nue — les passaient, dans leurs paillons, à Armand et à mes maîtres (quel affreux mot maintenant) ; bientôt toutes mes mailles furent pleines, et il en venait encore, les passavants en étaient couverts. Et c'était très long, car à chacune se faisaient des manières, des rires, des cris, des effarouchements. Les paillons mettaient des fétus partout. A la fin, on décida de remettre la moitié des bouteilles dans des cartons, et d'en encombrer la couchette libre du poste. Et les voiles ? fit Armand.

— Oh ! répondit le blond, avons-nous vraiment besoin de t'toutes ?

Quand le dernier objet fut embarqué, Armand demanda où étaient les cartes marines, et les instruments de navigation. Commment ? fit le blond, Monsieur Jacques ne les avait pas laissés avec le bateau ? Et qu'est-ce qu'il fallait au j'juste ?

— Ah ! dame, répondit Armand, c'est vous le skipper, Monsieur Luc, c'est vous qui savez. Mais par exemp', si vous voulez aller en Angleterre, c'est tout de même pas les Glénans...

Luc regardait successivement chaque visage, comme s'il allait demander un vote.

Pour la première fois le brun — qui s'appelait Jules — parla. Il semblait assez bien connaître la question, et j'étais un peu rassuré. Il allait commander tout le nécessaire à Paris, d'ici là on ferait de petites promenades.

On ne fit même pas de petites promenades. On but, on ne fit que boire, à toute heure du jour. Mes maîtres — hélas! — buvaient au réveil, vers 9 heures, puis buvaient en attendant leurs invités, qui venaient boire avant le déjeuner; puis tout le monde partait, après avoir longuement discuté du restaurant. Quand ils revenaient, ils ouvraient des bouteilles d'alcool ou d'eau minérale.

Tous les jours, mes maîtres amenaient de nouveaux amis, parfois de nouvelles jeunes femmes demi-nues, qu'ils invitaient à venir à mon bord en Angleterre courir la grande régate. Tous acceptaient, en riant beaucoup. D'après mon compte, cela en faisait déjà au moins neuf. Où les mettrait-on ? Et je n'imaginais pas du tout ces gens-là prenant le quart. Mais, les jours suivants, on ne les revoyait plus.

Armand, au début, avait accepté des apéritifs, des coups de fine. Mais bientôt il s'en abstint, se contentant de litres de rouge, qui suffisaient à injecter de sang le tour de ses yeux. Serions-nous un yack d'ivrognes ?

Pour le moment, je n'étais qu'un bistro — pardon, un baaar — un bar flottant. Les instruments de bord étaient arrivés depuis longtemps, qu'on ne parlait même pas de départ, mais toujours de la visite de un tel et une telle le lendemain.

Il faisait pourtant des temps magnifiques, une belle période de vents de terre. Les pêcheurs qui passaient à portée demandaient en breton à Armand pourquoi ils ne profitaient pas de ces vents d'Est pour faire en vitesse la traversée. Puis ils plaisan-

taient sur la « batelée de chienlits » qu'il avait à bord. Armand haussait les épaules.

Enfin il y eut un grand branlebas : on partirait le lendemain. On emmènerait, en plus de mes deux maîtres et d'Armand, deux autres hommes, et une fille — toujours presque nue — prénommée Adeline, aussi peinte que mes deux flottaisons.

On ne partit pas le lendemain — je ne sais plus sous quel prétexte, ou quelle raison de matériel manquant, car ils pensaient à tout sauf aux choses importantes — mais le surlendemain. Pas à l'aube, ou même à la nuit, comme aurait fait mon « vrai maître » avec ces vents-là, non, oh! non, le matin à plus de 9 heures, ce qui faisait que la brise avait bien molli. Armand, tout seul, avait très bien établi ma grand voile et le gènois. Il semblait me trouver beau. Jules se mit à la barre et, ma foi, me fit l'effet de me prendre bien en main. Il régla la grande écoute avec précision, tandis qu'Armand accourait larguer la bastaque sous le vent, qui coupait la voile en deux; Luc, qui regardait, n'avait pas fait un geste pour réparer cette faute. Quant aux deux nouveaux, ils semblaient se désintéresser totalement de la manœuvre, et faisaient de grands gestes vers la jetée, ainsi que la belle — et nue — Adeline.

Nue, elle ne le resta pas longtemps, vous pensez bien. Nous n'avions pas doublé la tourelle du Cochon qu'elle se hérissait entièrement de petites protubérances comme en ont les étoiles de mer; elle ne bronchait pourtant pas du rouf où elle s'était assise, et où elle prenait des poses. Toujours sans se plaindre, elle fit avec ses dents des claquements,

d'abord discrets, puis rapides et si forts que, transmis par ses chairs, ils faisaient vibrer le pontage de rouf!

Ce fut Armand qui, de l'avant où il était accroupi, finit par dire que « la demoiselle » devrait se couvrir.

Tout le monde alors s'occupa d'elle. Mais on s'aperçut qu'elle n'avait emporté que des « shorts », et des « carrés » de coton, plus une robe de soie « pour aller à terre en Angleterre ». Chacun fit alors l'inventaire de ce qu'il pourrait lui prêter. Mais Luc et les deux gars n'avaient eux-mêmes que chacun un chandail — énorme il est vrai. Enfin Jules proposa un pantalon de laine, et Armand, bien à regret (mais avec un petit sourire tranquille), son chandail numéro 2.

La fille n'était pas mal dans cet accoutrement, elle ressemblait à un mousse de sardinier qui aurait volé de la confiture. Elle riait très fort. Mais, courant gentiment sur la mer plate, nous étions à peine par le travers de Beg-Meil que, changement de tableau, la voilà qui se met, comme jadis Paul, à cracher partout, sans même avoir la force de se pencher par-dessus bord. Les deux lascars ne tardèrent pas à en faire autant, cherchant à rendre à la mer leur « coup de rhum du grand départ », mais ils se mettaient face au vent, et cela n'allait pas. Luc détournait la tête, regardait l'horizon, pâlisait, verdissait, et suivait leur exemple, avec de longues plaintes, répétant entre deux hoquets : « Je ne sais pas ce que j'ai, je ne suis pourtant jamais malade. » Pourtant les petites lames de Nordé étaient bien innocentes, et je me dandinais à peine.

Jules tenait le coup, mais semblait peu désireux

de regarder les malades; Armand, en branlant la tête d'un air de dire : « Ça commence bien », essayait de faire un peu de propreté.

Est-ce que vraiment cet équipage ?...

La jeune fille, d'une voix mourante, parvint à demander : « Est-ce que la mer est toujours aussi grosse que cela ? »

Toute ma coque tressauta de rire, Armand se tourna vers l'avant en faisant un drôle de plongeon. Ah! bien, alors, pensais-je, si elle avait vu Ouessant, ou le cap Durlstone! Jules, d'un ton bourru qui me plut fort, lui asséna, après avoir regardé Luc d'un mauvais air : « Oui, et dix fois plus. » Décidément, celui-là pouvait aller.

La jeune fille finit par dire : « Ramenez-moi. » Jules, sans hésiter, me fit brutalement virer de bord. Etant partis pour l'Angleterre, n'étant pas allés tout à fait jusqu'à l'Île aux Moutons (ne pas confondre avec l'Australie, disait Armand), nous fûmes rentrés à Concarneau... sept heures après; eh! oui, sept heures, car il fallut louvoyer dans une brise très faible. Quand j'étais tribord-amure, la jeune fille voyait Concarneau approcher, et se ragaillardissait; mais, à chaque bordée bâbord-amure, voyant mon avant piquer vers le large (entre Trévignon et les Glénans), elle croyait à une mauvaise farce, et poussait un gémissement; une fois, elle prononça distinctement : « Les voilà encore qui repartent! »

Mais, quand nous fûmes près de la jetée, remise debout et « se faisant une beauté » (plus qu'utile), elle déclara qu'après tout elle s'habituerait, qu'elle pourrait essayer de faire la traversée.

Avec autorité, Armand l'aida à débarquer, prit la barre, et me mena au mouillage.

**

J'y restai de nouveau cinq jours.

Les deux invités mâles s'étaient éclipsés. Il en vint deux autres.

Plus du tout du même genre. Je vis tout de suite à qui j'avais affaire, et Armand aussi : des marins.

Mais dame...

L'ainé s'appelait Pierre, l'autre Jean. Tous deux petits, mais l'ainé carré, l'autre mince à muscles saillants. Dès qu'ils eurent mis leur sac à bord, en trois minutes ils eurent fait l'inspection du moindre caisson. L'ainé signalait : il manque ceci, il manque cela ; ça c'est trop juste ; ça, pas besoin.

Ah, je respirais. Enfin un vrai équipage.

Je ne me trompais pas. Je compris même, plus tard, qu'ils étaient en quelque sorte « équipage amateur de profession » ; deux gars qui, depuis leur enfance, bourlinguaient chaque été sur les yacks des autres, n'ayant pas de quoi s'en payer eux-mêmes. Quand un yack manquait d'équipiers, avant même qu'on les ait appelés, avertis par un sens spécial, ils arrivaient. Pourvu que la barque fût solide, qu'on leur garantît abondante nourriture, vin à discrétion, et navigation, ils accomplissaient toutes les besognes, prenaient tous les quarts, tenaient la route impeccablement, traversaient tous les coups durs.

Mais dame...

Mais dame, ils avaient deux lacunes : ils ne commandaient pas, ils ne savaient rien refuser.

Ces deux gars, amarinés à merveille, s'étaient délibérément classés comme exécutants. On leur disait d'aller là, ils allaient ; de passer le Raz de Sein contre le courant, ils essayaient ; mais, si on les questionnait sur la navigation elle-même, sur ce qu'il serait sage de faire vu le temps, vu les vents, vu le programme, ils n'avaient pas d'avis. Gabiers, timoniers, oui ; capitaines, officiers, non. A mi-route entre mon ancien maître et Armand, ils auraient plu au premier, et avaient tout de suite fait copains avec Armand. Mais ils restaient à leur place : forçats pour la mer, mais invités ; n'ignorant rien d'aucune manœuvre, mais ne prenant pas de responsabilité. Ils auraient été parfaits, comme équipage, avec un homme décidé comme mon ancien maître ; avec Luc...

Et ils ne refusaient jamais rien. Jamais, au grand jamais, boîte de conserve ou plat de n'importe quoi n'allait à la mer ou à l'évier sans qu'ils l'eussent torché à blanc ; jamais, au grand jamais, goulot de bouteille ne leur avait été tendu, sans que leur main droite n'eût trouvé un quart à présenter dessous.

Alors dame... Avec un bateau garni comme moi...

**

Quand nous partîmes enfin, je trouvai les premiers moments fort plaisants. Ce n'était certes plus de la navigation sans bavure comme dans mes deux premières années, mais que ce groupe de cinq hommes

était viril ! Oui, même Luc suivait le mouvement ; il n'avait plus le mal de mer, et tenait assez bien son rôle, qui était de ne rien faire, de ne pas gêner les autres, de tout payer, et de dire où il voulait aller.

Sur ce dernier point, il n'avait qu'une vue générale : l'Angleterre.

Mais, de Concarneau à l'Angleterre, on ne peut pas aller tout droit ; il faut, soit prendre le tour des îles, d'une traite, comme en course-croisière ; soit passer le long du continent, devant beaucoup de ports...

**

A bord, il y avait beaucoup de bouteilles.

On ne se saoula pas, non. Mais on but pas mal ; et le vin, en mer, par beau temps, ça donne envie de s'amuser.

Aussi, quand, par une superbe journée de vent d'Ouest, on eut passé le Raz, et qu'on se trouva en face de la baie de Douarnenez, il y eut quelqu'un pour dire que c'était bien dommage de passer si près sans aller vider un litre avec tel copain, dire bonsoir aussi à telle mignonne. Quand on eut bien discuté, que la confusion fut à son point de maturité, tranquillement, Armand, qui, lui, avait sa petite idée, alla filer la grande écoute.

On mouilla sous l'île Tristan à neuf heures, ce qui est juste la bonne heure.

**

Bien entendu, le lendemain matin, tout le monde dormait. Et cuvait.

On ne put donc repartir que l'après-midi.

Là, on fit une belle traite. Par un ciel couvert, qui faisait paraître noires et hautes les pointes et les roches, et un peu aigre une jolie brise d'Ouest, on passa le cap de la Chèvre, le Toulinguet, Saint-Mathieu, le Four (qui, de jour, paraissait si simple !). Mes gars, à ce que je voyais, étaient comme les vaches, qui aiment bien se gratter aux cailloux : ils me firent passer entre les Tas de Pois, îles plus hautes que larges, toutes bruissantes d'oiseaux, et si rapprochées que je crus qu'ils me jetaient sur la côte ; mais non, entre le Grand Tas de Pois et le Dentelé, qui me dominaient, à me toucher semblait-il, de quatre et six fois la hauteur de mon mât, il y avait de l'eau, une superbe eau verte que mon regard, sous ma quille, ne pouvait sonder, mais que je voyais sillonnée de congres, de bars rapides, de lieux énormes, scintillant de reflets cuivrés. Ils me firent passer par le chenal du Toulinguet, contre un impressionnant courant, tout près de la pointe hirsute. Là, ils voulurent lofer au vent pour attraper Saint-Mathieu. Mais, avec le Noroît frais, mon nez désignait tout juste l'anse de Bertheaume, ce qui était bien trop à droite. Comme je commençais à me croire calé en navigation, je haussais les épaules (facile, car le clapot se raccourcissait et se durcissait désagréablement) : pourquoi n'avaient-ils pas pris par le large, tirant directement le bord du cap de la Chèvre à Saint-Mathieu ?

Pour une fois, je me trouvais d'accord avec Luc, qui de sa voix molle, mais avec un accent agressif, disait : « Maintenant, nous allons être obligés de louer. » Assis sur l'avant du rouf, Armand hochait la tête, d'un geste qui pouvait être un assentiment comme une dénégation. Jules regardait, sans parler, Pierre qui tenait la barre, et ne répondait pas, le front barré. Enfin, Jean fit, avec un petit sourire : « Et le jusant ? »

De fait, il se passait quelque chose d'étrange. Habituellement, quand je reçois le vent de bâbord, je dérive un peu sur tribord, j'aboutis un peu à droite du point que je visais primitivement ; cela m'est sensible d'avance, sur la crête et la descente de chaque lame. C'est ce que nous traduisons par l'expression : « perdre sur chaque lame ». Mais aujourd'hui, c'était le contraire. Chaque lame me donnait l'impression de me rejeter vers le vent ; à chaque crête, je m'apercevais que, tout en restant dans le même angle par rapport au vent, mon cap à chaque fois se rapprochait de Saint-Mathieu, que je dérivais à l'envers !

C'était la première fois que je naviguais en plein jour en travers d'un fort courant portant au vent, aussi étais-je naïf. Tout simplement, le jusant de la rade de Brest m'envoyait dans l'Ouest, ce qui me permettrait, bien que le vent fût trop pointu, de doubler la pointe.

Pierre daigna l'expliquer à Luc : en me faisant ainsi raser la terre, il m'avait fait éviter le jusant dans toute l'Iroise, et sans inconvénient, puisque ce même jusant nous remontait au vent dans le Goulet. Armand approuvait, clairement cette fois.

Luc ne semblait pas humilié de cette leçon, mais au contraire fier de profiter de tant de science, et rassuré de se confier à un tel équipage. Je comprenais, et je le méprisais : il était le propriétaire, non le capitaine.

À la pointe, ils continuèrent le jeu, me firent passer bien à l'intérieur des Vieux-Moines, presque au bord de la falaise, sous le phare et les ruines. Là, Jules perdait sa confiance, même Armand paraissait inquiet, regardait les roches sur lesquelles crevait la mer. Mais Pierre haussait les épaules :

— Le jusant nous écarte, comment voulez-vous tosser ?

Allions-nous prendre le chenal du Four ainsi à contre-courant ? La surface de la mer était hérissée de petites lames en oreilles de chat, inoffensives certes, mais qui me travaillaient en tous sens.

Pierre me faisait toujours longer la terre, directement vers Kermorvan, bon plein sous le vent un peu plus Ouest. Mes voiles souquaient, mais la côte ne défilait guère. Pourtant, cela allait de mieux en mieux, je commençais à gagner, Jules tira sa montre ; mais Pierre lui indiqua la mer :

— Ça creuse moins, nous aurons l'étable avant la Vinotière. Vous n'avez pas soif, vous autres ?

Effectivement, tandis qu'ils mangeaient et buvaient, je voyais défilier maintenant à bonne allure la pointe de Kermorvan, tandis que l'effort de mes voiles redevenait tout à fait normal.

Armand le muet, secouant à la mer la goutte de vin rouge de son quart, déclara intelligiblement : « Jolie navigation, par exemp' ».

J'y prenais goût aussi. Mon premier maître m'avait fait faire le cargo, ceux-ci l'écraseur de crabes. La première façon était plus noble, plus grandiose ; celle-ci plus émouvante, d'une précision plus visible et plus excitante. « Monsieur Jacques » dominait la mer, Pierre en faisait partie.

D'écrasage de crabes, j'en eus tout mon saoul, ce jour-là. Sans s'occuper du grand chenal, ils me firent sauter tout droit de la Vinotière à Corsen, aux blocs de Goaltoc'h, à ceux des Fourches, du Grand-Linou, piquèrent sur le Four. Mais là, au lieu de prendre le large, ils laissèrent porter, grand largue et à toute pompe, le long de l'île d'Iock, puis en plein milieu des cailloux de l'île Verte. C'était effarant. Pierre me faisait sinuer là dedans comme entre les bateaux d'un port. Et ceci était Bosseven-Aval, qu'il « suffisait » de laisser un peu à bâbord, pas trop près tout de même ; puis il fallait le mettre « un peu ouvrant » de l'alignement du Four. Une vraie recette de cuisine. Et ceci était Bosseven-Kreiz, par les roches sud du Grem... Et ceci était l'île Longue. Ma foi, je ne sais pas à quoi il distinguait, Pierre, qu'elle était île et qu'elle était longue, elle se confondait avec la côte basse, parsemée, comme la mer, de blocs géants, jaunis de lichen ou blanchis de guano. La brise était fraîche, je filais six à sept nœuds, à quelques mètres de roches hargneuses, de gonflements inquiétants, de remous, de brisants même, aussitôt ravalés par la mer et le courant. Il est certain que j'avais sous ma quille de l'eau plus qu'il n'en fallait, que jamais je n'apercevais d'algues. Mais tout de même...

Luc riait aux anges, battait des mains comme une petite fille, poussait de petits cris : « Oh ! comme on passe près ! », puis, repris d'inquiétude, demandait : « Vous êtes bien sûr, au moins ? » et concluait : « Comme vous êtes f'fort ! » Il mettait dans ce mot une sorte d'extase.

Enfin, continuant la même route en face de l'Aber-frac'h, nous prenions du large. La brise avait encore fraîchi, je courais, presque à force de voiles, mais aisément sous cette allure de grand largue, ne sentant même pas la mer. Assez sur ma droite, devant, mes hommes montraient l'île Vierge, portant ses phares comme des baguettes ; droit devant, une grande bouée d'atterrissage. Je pensais que mon navigateur — Jules, sans doute ? — allait la prendre pour départ, et que nous allions piquer vers l'Angleterre. Mais mon maître, non, mon propriétaire, ayant dit : « J'aimais vraiment beaucoup, passer dans les r'roches », Pierre, avec un regard aigu, lui dit : « Voulez-vous entrer dans Roscoff par l'intérieur de l'île de Batz ? Ça, c'est du sport ! »

Armand, qui estropait un bout de filin, s'arrêta. Il remua les lèvres, puis il se décida :

— Nous n'y serons pas avant l'étaie, Monsieur Pierre. Je connais. Fait pas bon jouer là au jusant.

— Nous verrons bien, fit Pierre.

Les heures passaient, sous le ciel gris qui s'éclaircissait un peu, et la brise régulière. Devant moi, l'île de Batz poussait dans le ciel son phare comme la mèche d'un feu coston.

Quand nous en fûmes tous proches, une tourelle, — la Basse-Plate — se détachait nettement. Le reste

n'était qu'un fouillis de roches, de tours, de balises. Grand vent arrière, je fonçais là dedans.

A la résistance de l'eau, je sentais bien que j'avais contre moi du courant, que le jusant s'établissait.

Pierre semblait avoir perdu de son assurance, regardait fréquemment la carte, une petite carte pas comme les autres, teintée de gris. Il essayait de s'y retrouver : « Cette tourelle-là, c'est Per Roc'h ; tout contre, à droite, la balise d'ar Poloss Tréas. Il faut passer entre les deux.

— Entre les deux, tu es sûr ? questionnait Jean.

Jean, d'un avis différent de Pierre, je n'aimais pas cela.

— Regarde la carte, tu verras bien.

Pierre s'énervait.

— Je croyais que vous connaissiez, dit Luc de sa voix exaspérante.

Pierre rougit, se contracta, et brusquement hurla :

— Eh bien ! prenez votre barre, alors !

Il fit mine de me laisser lofer. Je filais sept nœuds sur l'eau, la tourelle approchait rapidement, j'allais me jeter dessus.

Mais je connaissais encore mal les hommes ; ce n'était que frime. Pierre me redressa. Son visage était marbré de rouge et de vert. Armand, à l'avant, s'était mis debout, et regardait. Contre moi le courant forçait ; il commençait à faire un bourrelet d'eau glauque autour des balises et des roches, et à rebrousser les lames. Dans le jour qui baissait, la mer vert noir, piquetée de points blancs, prenait un aspect sinistre ; le vent sifflait dans mes haubans. Tous, sauf Luc, regardèrent ma voilure ; mon mât, dans le haut,

se courbait en avant, je souffrais de trop d'effort. Il aurait fallu me rouler de la toile. Pierre grommela quelque chose.

A gauche, une tourelle. A droite, tout près, une petite île, et des avancées de roches.

A mi-voix, Jean, avec un sourire niais, dit : « Faudrait pas tosser à cette allure là, courant contraire. »

Pierre grogna « Bon Dieu de bon Dieu ! » Puis, à très haute voix : « Armand, c'est bien Roc'h Zu, ca ? »

Armand regardait, bafouillait, eut un geste vague : « Pas mon affaire. »

Pierre cria : « Je ne peux pas continuer comme ça, je ne peux pas ! Nous allons mouiller là, nous allons mouiller là ! Bande de c..., bande de c..., n'y a que moi, ici, n'y a que moi. »

Armand sauta à l'écubier, se mit à sortir la chaîne.

Jules, très calme, à l'entrée de la cabine, prit la carte :

— Si cette tourelle était bien Duslen, et ceci l'île Verte, on peut mouiller ici, sable.

— Roc'h Zu, est-ce Roc'h Zu, à tribord ?

Tous regardaient, hébétés.

Brusquement, Pierre se détendit, et d'une voix toute paisible, comme s'il n'y avait jamais eu aucune difficulté, annonça :

— Nous allons empanner ; attention, cafouille pas, il y a du vent dedans.

Ça, par exemple...

Ayant retrouvé sans transition sa sûreté, comme jadis mon maître, il indiqua, d'un grand geste, presque par mon travers tribord :

— Voilà le feu de la jetée ; dès que l'ancien feu va ouvrir, nous empannons, et droit dessus. Amène donc le grand foc, Armand, tu as le temps.

« Empanne !

L'empannage se fit proprement, ma grand voile passa d'un bord sur l'autre sans violence. M'ayant mis vent de travers vers le sud, Pierre, souriant, lâcha ma barre un instant pour sortir une cigarette.

Brrraoum, braaaoum, braoum.

— Nom de D... !

Ma quille, par trois secousses, s'était élevée sur une tête de roche, l'avait franchie, me faisant déjà pivoter, pivoter pour la perte, si je n'étais pas passé ; le jusan n'aurait pas été long à me coucher dessus.

Pierre se renversa, avec ma barre, pour me remettre vent arrière. Luc lança les deux bras vers lui. Tous les autres étaient figés, comme morts au milieu d'un geste.

— File, file l'écoute, criait Pierre à son frère ; vite, le jusan porte dessus.

J'étais sans foc, je n'abattais pas. Mais, à grandes brassées, Armand renvoyait, n'importe comment, le foc de Gênes, qui battait furieusement, mais me fit éviter, et fut vite masqué par la grand voile, de nouveau vent arrière.

Une autre tête de roche, sur laquelle le courant passait en torrent, frôla ma bande molle, qui, par une de ses vis, traînait une algue arrachée à la première. Mais mes hommes ne le surent pas et, reprenant une vitesse plus grande que l'eau, je m'éloignai.

Presque aussitôt, les deux feux du port furent l'un par l'autre ; Pierre me remit bon près vers eux,

sous ma petite trinquette endraillée en vitesse par Armand.

Pierre tendit la main vers la cabine. Son frère lui passa une bouteille, qu'il vida au goulot.

On me fit échouer au quai de l'arrière-port, une béquille en dehors, comme jadis à Plymouth. La marée baissait vite, et, comme il y avait un peu de levée, je talonnai durement avant d'échouer. Ces secousses m'étaient très désagréables. Mais je ne m'en souciais pas, j'étais plein de soulagement. Mon admiration pour Pierre était fort diminuée : trop audacieux, pas assez précis. Le jeu du marin n'est pas de courir des chances, mais de les mettre d'avance avec soi. C'était quand même un bougre.

Mais dame...

Mais dame, en vitesse, tous mes hommes se rasaient, mangeaient un morceau froid, sautaient à terre, laissant tout en valdrague, s'éloignaient en roulant, et disparaissaient parmi les belles maisons à tourelles de granit.

Il aurait fallu partir à la fin du flot, vers sept heures ; tous ronflaient.

Seul Armand, debout dans son poste, épaules et tête émergeant par l'écouille, regardait silencieusement le ciel tout clair, le quai, les petits tourbillons de poussière qui indiquaient le vent d'Ouest.

Toute la journée, je restai échoué. Mes hommes s'ennuyèrent à bord ; puis, au soir, au lieu de reprendre le large, ils retournèrent à terre.

**

Pierre avait sa cuite. Mais une telle cuite qu'il dormit mal. Aussi, au matin, fit-il branlebas :

— Sacré B... D..., si vous voulez prendre le départ à Plymouth, c'est dans cinq jours, faudrait déraiper ! Les autres finirent par se lever en groumant. Je ne raconterai pas le détail de la traversée.

Mais les vents étaient au Nord, il fallut tirer un grand bord vers l'Est, jusqu'aux parages des îles anglo-normandes.

Quelqu'un parla de whisky.

Nous restâmes deux jours à Saint-Pierre de Guernsey.

Et la course, alors ?

Il y a une chance pour les ivrognes : les vents halèrent le Sud-Est, ce qui est rare en été.

Au petit jour, Jules — cette nuit-là, c'était lui qui avait mal dormi — monta sur le pont, frotta sa tignasse noire, regarda le ciel, avala la moitié d'une bouteille d'eau minérale, et se mit à parler fort :

— Allez, debout, on dérape. C'est après-demain la course, bon sang ! Armand ! Nous dérapons. Que les autres roupillent s'ils le veulent, en route, en route ! Le yankee pour larguer l'île, avec encore deux heures de flot, ensuite le spi. En route !

Tiens, tiens ? Ce n'était pas si mal ; marin quand même, le rasta.

Armand, avec une lenteur impassible, enfilait son pantalon par dessus son caleçon long, en regardant tour à tour l'orient, le Sud, l'occident.

— Mais, dis moi, Jules, fit la voix de Luc, dis-moi, Pierre et Jean ne sont pas là...

C'était vrai, leurs couchettes n'étaient pas défaites.

Ce fut la seule fois que j'entendis Jules gueuler, mais il gueula bien :

— Quel bazar, ce bateau ! Tout le monde commande, et personne n'est là pour le départ. Moi, c'est fini, je débarque ! Voilà une fameuse brise vent arrière, on ferait huit nœuds comme une fleur, on attraperait Start Point en dix heures, Plymouth en treize heures, on serait arrivé pour dîner, et voilà que ces plouks sont en bordée. Nom de D... de nom de D..., mon sac et je débarque... (C'était la première fois que j'entendais cette menace, je la prenais pour bon argent ; je sais maintenant qu'elle est de règle, au moins une fois, dans toute croisière entre copains.)

Deux policemen s'approchaient, qui ne semblaient pas aimer le bruit à cinq heures du matin, et dont l'un se mit à faire un discours aussi énergique que pour moi incompréhensible.

Mais Luc parlait l'anglais. Il finit par faire surface, dans un pyjama rayé rose et bleu pâle, dont il tripotait la ceinture, et répondit. Les policemen daignèrent sourire, et Luc, boutonnant la capote de veille sur son pyjama, les suivit.

Il revint deux heures plus tard, accompagné de Pierre et de Jean lamentables, couverts de boue et de poussière, sombres et regardant le ciel ; suivait un groupe de pêcheurs insulaires, hilares, qui dans un

français bizarre prodiguaient des consolations sympathisantes.

Sans un mot, on appareilla.

Trois heures de perdues.

**

Vers 14 heures, dans la brise de Sud-Est de plus en plus fraîche, mon spinnaker m'arrachait hors de l'eau, ma grand voile me poussait à faire péter la bastaque, sous un ciel entièrement pur. D'après le loch (exact, celui-là), nous avions fait les deux tiers de la route jusqu'au cap de Start Point.

Mais, vers 16 heures — on aurait été rendus, grognait Jules — j'étais en cape dans un coup de vent de Suet de plus en plus violent, sous ma voile de cape au bas ris et un tourmentin grand comme une chemise, faisant tête à une mer énorme, blanche et étincelant sous le ciel toujours immaculé, me lançant de hautes crêtes de jade.

Mes hommes, massés dans le cockpit, attendaient. Jules avait dit : « Heureusement que nous avons belle dérive, plus de vingt milles de Start Point. » Armand avait approuvé :

— Pas mauvais bateau, ma foi ; à peine s'il cule en cape ; et le suet d'été ne dure pas.

Jean, avec un rien encore d'expression : « J'ai à me faire pardonner », avança :

— Il capeye bougrement bien.

A quoi Pierre, s'enhardissant, répliqua :

— On est très bien ici.

Et Jean, tout à fait à l'aise, conclut :

— Qu'est-ce qu'on bouffe ?

**

Le vent de Suet d'été ne dure pas ; mais il a une fâcheuse habitude : il vire, en quelques minutes, cap pour cap.

Si bien qu'au soir nous nous trouvions, dans un noroît grand frais, c'est-à-dire plein vent debout, sous voilure réduite, mais par mer tout de suite aplatie, à louvoyer vers Start Point, dont les premières minutes de nuit nous apportèrent le pinceau blanc, pendant une seconde et demie, toutes les vingt secondes.

Toute la nuit nous le vîmes, tournant lentement, tantôt à bâbord, tantôt à tribord. Et, toute la journée du lendemain, continuant à louvoyer contre le vent de Noroît frais de force et frais de température, nous vîmes, à chaque bordée bâbord amure, face à moi, les hautes falaises de Salcombe, l'interminable baie de Bigbury, et enfin le Plymouth-Sound.

Et vire que je te vire, et rince que je te mouille. Ce ne fut qu'à l'heure du dîner que, trempés, épuisés, hirsutes, mes hommes me firent prendre poste — malgré les objurgations d'un maître de port à port-voix et à favoris — dans le premier pier de Plymouth, parmi les yacks bien pomponnés, parés pour la régates du lendemain.

Sur mon pont s'entassaient des voiles trempées, à l'intérieur gisaient en pagaie de la batterie de cuisine, des vêtements, des cirés mouillés.

Impeccables, les agents de la douane anglaise et de l'immigration vinrent en faire la visite.

Puis passa un homme qui parlait français :

— Oh ! *Reder-Mor* ! On était inquiet de vô. Enfin, well, vôs êtes là ! On vous demande au téléphone.

Au téléphone ? Mes hommes se regardèrent, ahuris. Il existait le téléphone !

Le téléphone, et non la cape au Suet, le louvoyage glacial au vent de Noroît !

Le téléphone !

— Et, au Club, il y a du courrier. Vous pouvez prendre des bains chauds.

Des bains chauds !

Et moi ?

Moi, il n'était plus temps de me carêner, malgré ma végétation, de me repeindre ; même pas question de sécher mes voiles.

Mes hommes partirent à terre. Même Armand.

Dans la nuit, les bateaux parlaient.

Ils disaient : « C'est une honte, un état pareil ; il est joli, le vainqueur ! »

Mes hommes ne rentrèrent que peu avant l'aube, se jetèrent dans leurs sacs.

Sur le plancher, leurs pantalons de flanelles, leurs belles casquettes souples, faisaient fumier avec ce qui restait de la navigation.

Le brouhaha du départ les réveilla deux heures avant la course.

Le temps était superbe, petite brise de Nord. Il fallait envergner en hâte la grand voile, embarquer n'importe comment les provisions — nouvelle couche de fumier — d'un shipchandler débrouillard, récupérer à la dernière minute les papiers.

Tout le monde croisait déjà dans la rade quand nous décollâmes du quai ; lorsque nous découvrîmes le bateau du jury, le pavillon des cinq minutes battait déjà !

— Envoie le spinnaker ! cria Pierre.

Ce fut ainsi, sous mon spinnaker qui m'aurait empêché de virer, de revenir en ligne s'il avait fallu, que, par pur hasard et pur retard, je me trouvai, deux secondes après le coup de départ, couper la ligne le premier !

C'était beau, et les Anglais criaient hurrah, pour ce qu'ils croyaient « une folle audace bien française ».

C'était beau. La suite le fut moins.

Pendant toute la régates, nuit comme jour, le vent ne cessa de jouer, de changer de force, de sauter du Nord au Noroît, du Susuroît à l'Ouest, du Suroît au Nord, puis, passé Sein, se fit solaire, tournant sans cesse.

Sans cesse il fallait manœuvrer, changer de voilure, envoyer le spi, le rentrer, hisser le gènois, non, le changer pour le yankee, pour la trinquette numéro 2 ; rouler de la toile dans les grains, larguer

tout quelques minutes après. Pendant deux jours et une nuit, mon équipage tint le coup; mais la deuxième nuit, tous étaient harassés. Alors, tant pis, chaque fois que le vent mollit, les hommes de quart ne donnèrent pas plus de toile; chaque fois qu'il adonna, ils ne changèrent pas de foc.

La régata était perdue.

On ne gagne pas une course-croisière avec un équipage épuisé et un bateau sale.

Presque tous les yacks de notre série nous avaient dépassé dès le premier soir, dans une allure portante qui n'était pas mon affaire, et freiné que j'étais par ma coque sale. J'étais écœuré.

Mais tant pis, c'était quand même de la mer, et des temps somme toute agréables.

Mais, à bord, la vie cessa vite de l'être : l'équipage, à bout de nerfs, commença à s'engueuler. Chacun reprochait aux autres un échec de plus en plus certain.

La troisième nuit, nous étions en face des Sables-d'Olonne, dont les hommes voyaient les feux, et moi le remblai illuminé.

Au changement de quart, à dix heures, Pierre et Jean, en prenant, avaient regardé la voilure. Pierre avait dit : « Ça fraîchit; le génois, la nuit, n'est pas facile à amener; et on ne voit pas venir les grains; est-ce qu'on n'envoie pas plutôt le yankee? »

— C'est cela, c'est cela, avait répliqué Jules aigrement, ralentissons encore, que nous arrivions bons derniers. Avec ce vent de Suroît, au près, nous avons encore notre chance, nous ne sommes peut-être pas

si mal placés. Nous sommes en course, bon sang, pas en promenade.

— Bien, bien, avait fait Pierre sombrement.

— Après tout, moi, avait crié Jules, ça m'est bien égal; c'est à toi, le bateau, Luc; si tu as envie de faire des ronds dans l'eau, à ton aise, mais alors il vaudrait mieux franchement abandonner.

— Mais tu diz'sais qu'on avait des ch'chances?

— Oui, mais pas avec des froussards comme ça...

— Des froussards? De qui vous parlez, vous? Prenez-la, votre barre, prenez-la...

— Mais mon ch'cher, mais mon ch'cher, n'écoutez pas J'jules; il est fatigué, nous sommes tous fatigués. Soyez gentil, prenez votre quart, on ne peut pas les changer, vous savez bien, puisque la règle de course ne permet pas à Armand de barrer...

Renfrogné, Pierre avait repris le bout de bois.

Quand tous les autres furent endormis, il dit à son frère :

— Va te coucher, je n'ai pas besoin de toi.

— Mais mon vieux...

— Je te dis, va dormir. Fous-moi la paix.

Jean avait l'habitude de lui obéir. Pierre resta seul.

D'ailleurs, la brise mollissait.

Mais, un peu avant minuit, il y eut un grain que, dans l'obscurité épaisse, rien n'avait annoncé. Mes voiles souquaient, je bondissais, en gîtant lisse dans l'eau.

— Ah, froussard, marmotta Pierre.

Il s'arc-bouta sur ses jambes, tira la barre à lui.

J'avais l'eau à l'hiloire. Pierre, les yeux sur le compas, me maintenait implacablement en route.

Par instants, il cherchait pourtant à voir ma voilure et mon mât. Comment lui dire : je n'en peux plus ?

Deux ou trois fois, il lofa, me soulagea en me mettant un peu en relingue. Le grain redoublait, la pluie fouettait. Mais Pierre grognait : « Tu veux qu'on aille vite ? Servi », et tirait la barre.

Une petite secousse.

— Nom de D..., Jean !

En criant ainsi, Pierre poussa d'un grand coup sa barre.

C'était trop tard. Un ridoir de tribord avait pété, puis un galhauban, mon mât se vissait sur lui-même, et hop, non, ne tombait pas, semblait s'élever. Pierre le vit, d'un réflexe foudroyant tira la barre à lui, et le mât, au lieu de s'abattre sur le bateau, s'effondra à la mer, au milieu de toute ma « lessive », qui lui sautait vaguement sur l'eau noire. Quant à moi, brusquement redressé, arrêté presque instantanément, je restais là tout bête, à faire le bouchon, tandis que mon mât brisé tossait mon bordé bâbord. On n'entendait plus rien, que ses chocs sourds.

Réveillés aussitôt les autres hommes avaient apparu. Ils restaient muets.

Ce fut Luc qui rompit le silence :

— Mais qu'est-ce qui se paaasse ? Comme c'est c'calme ?

Jean eut une sorte de rire, et répondit :

— Il se passe que nous avons démâté. Finie la course.

— Mais allors, qu'allons-nous devenir ? Nous allons faire côôte ?

La même angoisse m'étreignait : allais-je, par ces grains de Suroît, être jeté sur la côte de Vendée ?

Armand, tranquillement, était allé chercher des outils, et s'occupait de dévisser les ridoirs, de dégager les haubans ; bientôt tous les hommes purent embarquer le tronçon de mât, l'élonger sur le passavant, le saisir. Mais, avec lui, venait la grand voile, qu'on ramassait comme une vilaine serpillière. Le génois faisait toujours chalut le long du bord. Armand et Jean le repêchèrent, et l'entassèrent sur l'avant.

Et...

Et rien. Je restais là, dans le grain finissant, comme un oiseau de mer, m'élevant à la lame et redescendant mollement. J'étais en travers, je roulais un peu. Mais il n'y avait pas vraiment de mer. D'ailleurs, je comprenais que s'il y en avait eu, elle ne m'aurait pas attaqué, j'étais trop léger. La mer n'attaque que ce qui s'oppose à elle. Seule ma quille profonde résistait un peu, aussi présentai-je bientôt l'arrière à la lame.

Je ne sais si cette position était désagréable pour les hommes, ou si elle les humiliait. Toujours est-il qu'Armand plongea dans mon élanement avant, en retira, après un travail de sape, le cône-ancre, l'ancre flottante, la garnit d'un flotteur de liège, et la jeta à la mer. Sa petite résistance me fit venir bout à la lame, ce qui était plus digne. Je ne culais que de façon insignifiante.

Quand tout fut en ordre, si je puis dire, les

hommes se retrouvèrent, silencieux et sages, dans le cockpit. Que fallait-il faire ?

Luc était très agité (allons bon, je parle comme lui !)

Les autres riaient, commençaient à manger et à boire.

— Mais enfin, nous ne pouvons pas rester comme ç'ça ?

Mais si, justement, lui expliquèrent les autres, chacun à coups de petits mots isolés ; justement si, il n'y avait qu'à installer les feux de position sur le tronçon de mât, et à aller tous se coucher.

— Com'ment ?

Mais oui. *Reder-Mor* resterait bien sage, culerait au plus de trois ou quatre milles jusqu'au lever du soleil ; or il y en avait une bonne dizaine d'ici la côte, sans courants ni cailloux. Il ne risquait toujours pas d'aborder quelqu'un ! Demain il ferait jour.

Je riais en moi-même, car, impression extraordinaire pour un voilier, depuis que je ne donnais plus prise au vent, je me sentais dans une sécurité absolue. Je savourais ma découverte : à moins qu'elle ne brise, la mer n'était jamais dangereuse par elle-même ; ce qui était dangereux, c'était le vent contre la mer, ou la mer contre l'inertie ; moi, je n'avais plus de fardage, plus de poids, plus de résistance, plus rien qu'une gentille souplesse à la lame, et un évitage parfait, avec mon ancre de toile au bout du nez. Docile, facile, j'étais un « sea bird », et si je ne dormais pas la tête sous l'aile, on pouvait dormir sous mon pont.

Ceux qui, à bord étaient marins, le savaient ; mais

ils ne le *sentaient* pas tout à fait, par force d'habitude ; aussi se calmèrent-ils les nerfs en remangeant, en rebovant, en fumant, en blaguant.

— Il est deux heures, déclara alors Pierre. Moi, je vais dormir.

Jean le suivit. Armand s'éclipsa discrètement, après avoir vérifié l'amarrage de l'ancre flottante et secoué les feux de position. Jules brossa des deux mains ses cheveux vers sa nuque, et lui aussi, s'en fut.

Seul resta dans le cockpit, emmitoufflé dans la capote de veille, Luc, qui prenait son premier quart — parfaitement inutile — et découvrait la quiétude de la nuit en mer.

**

Au petit jour, Luc s'était couché. Les autres (sauf Jean, ombre de son frère) risquaient un coup d'œil par les hublots ou par l'écotille, et se remettaient au chaud ; la brise était modérée, la côte hors de vue, aucun bateau sur la mer.

Enfin le soleil se leva, entre de longues pannes grisâtres.

Les hommes s'étiraient, ne se hâtaient point. Peu pressés sans doute de faire une rentrée triomphale.

Tout de même, Pierre et Armand se retrouvèrent sur le rouf. A mon moignon de mât, Armand roustait le tangon de spinnaker. Pierre ramassa l'ancre flottante, et les deux hommes envoyèrent sur le mâtériau de fortune la trinquette numéro 2 et le haut de la voile de cape. Je partis à petit train, vent arrière à la brissette de Suroît. Je me faisais l'effet d'être une

plate grée d'une moitié de vieux drap par des mousses, dans un fond de port.

Une tour mince apparut : les Barges. Puis la côte des Sables.

Là, il y avait un chantier, qui me refit un mât.

Et huit jours après, j'étais prêt à reprendre la mer. Parfaitement regréé.

**

Le matin prévu pour le départ, des nuages blancs chassaient à toute vitesse du Noroît. Bon, on attendrait.

Mais voilà que mon Luc se mit à s'impatienter :

— Mais enfin, qu'est-ce que nous faisons là ? Je suis attendu à Belle-Ile, moi.

On lui expliquait que, vraiment, il y avait du vent.

— Mais n'non, c'est tout calme, regardez !

— Calme ici, à terre, à l'abri ; mais dehors il y a de la piaule ; et le noroît du matin n'a pas l'habitude de mollir, bien au contraire.

— Al'lons, vous voulez me faire march'cher ! Je veux partir, moi, on m'attend. Al'lez, vous retrouverez vos Sablaises quand nous reviendrons. Al'lez, part'tons, part'tons. Et vous verrez, nous aurons tout dessus, oui, tout dessus. Un mât tout neuf, il tiendra bien, quand m'mêême.

J'eus tout dessus jusqu'au bout de la jetée, oui. Et puis, une encablure après, plus rien du tout, dessus. Plouf, dans l'eau, le beau mât tout neuf, et la lessive avec.

Un dimanche, devant des milliers d'estivants. Attraction gratuite.

Non, c'était trop ridicule.

Jules prononça le mot de la fin :

— Paye-toi une vedette à moteur, mon vieux.

**

Je n'hivernai pas dans la sécheresse, désagréable mais sûre, d'un chantier. Je restai à flot, ancre devant, amarre derrière, dans le fond du port des Sables, juste devant un égout.

On avait enlevé mon tronçon de mât, deuxième du nom. Mais on l'avait remplacé par un poteau mal équerri, sur lequel était clouée une pancarte : « A vendre. »

Les mouettes se posaient dessus, et le pont était couvert de guano, tandis que mon rouf s'écaillait, sous les vents et la pluie.

J'ÉTAIS sale, sale.

Mon vernis, par endroits, était blanc ; par autres places, noir.

Les gens qui venaient me visiter faisaient une moue.

Le vieux marin chargé de moi avait beau leur dire : « Il est sale à cause de l'hivernage, mais il est tout neuf : trois ans ; c'est le fameux *Reder-Mor* qui a gagné la course Plymouth-La Rochelle », je voyais que les beaux messieurs avaient peine à croire, et que les belles dames s'y refusaient carrément.

Comme il pleuvait ! Je n'aurais jamais pensé, dans mon chantier, que l'hiver il pleuvait tant dehors.

Sous moi, l'eau qui passait était immonde.

Et, lentement, ma peinture sous-marine se couvrait de cravants et d'algues.

*
**

J'eus quand même un acquéreur.

Il me fit emmener, tout ignoble et sans mâture, en remorque derrière une affreuse pinasse qui puait le gas-oil et le poisson pourri. Moi, faire une traversée en remorque !

L'homme qui tenait ma barre était un mécano en cotte ; ses doigts laissaient des traces partout.

Mais la mer, par un calme absolu d'hiver, gris-blanc sous un ciel blanc, était belle, belle ; une longue houle, une houle froide et lente comme je n'en avais jamais vu, semblait la découper en immenses anneaux.

On me remorqua tout un jour, toute une nuit (mais, la nuit, j'étais amarré à couple de la pinasse), pof, pof, pof, pof. Au matin, je vis une île en forme de double butte, puis une embouchure : La Trinité.

Là, on me hala au sec dans un beau chantier, où mes cravants et mes algues séchèrent enfin.

Autour de moi, plusieurs dizaines de yacks disaient : « C'est *Reder-Mor*, c'est *Reder-Mor* ! ». Murmure agréable. Plusieurs étaient mes vaincus d'il y avait deux ans ou bien mes vainqueurs de l'été passé, qui m'avaient cru perdu.

J'appris à mentir. Je racontai des aventures sur-batelières (on dit bien surhumaines) qui laissaient mon honneur intact, et même grandi, d'avoir abandonné.

Qu'est-ce que je risquais ? Qui m'avait vu ?

Des compagnons me grattèrent, me poncèrent, me peignirent, me vernirent. Mieux que jamais. J'avais oublié mes hontes.

Sous un grand pont on me guinda un mât neuf, plus haut que les anciens, et pourtant encore plus léger.

On me mit des matelas de couchettes neufs.

On me mouilla dans la rivière, d'où j'apercevais la mer.

Et j'attendis.

*
**

Un jour, dans le youyou, je vis venir... Armand !

N'avais-je donc pas été vendu ? Un frisson me parcourut la mâture, à la pensée de retomber dans les mains de mon grotesque.

Non. Le youyou me raconta une conversation qu'il avait entendue : notre nouveau propriétaire était un homme très riche, qui avait la passion de la mer, mais n'embarquait jamais.

Mais alors, demandai-je, pourquoi a-t-il un bateau ? Pour le regarder, pour le voir évoluer devant lui ? Ne sortirais-je plus jamais ?

Le youyou ne savait pas. Mais ce devait être cela, car Armand avait dit à un autre matelot : « Il ferait mieux d'en avoir des petits dans des bouteilles ; ça lui coûterait moins cher, et il les verrait plus souvent. »

De fait, mon nouveau maître vint juste deux ou trois fois à bord, m'inspecter, approuver mon bon entretien. Il avait une grande casquette blanche, avec

Et, lentement, ma peinture sous-marine se couvrait de cravants et d'algues.

*
**

J'eus quand même un acquéreur.

Il me fit emmener, tout ignoble et sans mâture, en remorque derrière une affreuse pinasse qui puait le gas-oil et le poisson pourri. Moi, faire une traversée en remorque !

L'homme qui tenait ma barre était un mécano en cotte ; ses doigts laissaient des traces partout.

Mais la mer, par un calme absolu d'hiver, gris-blanc sous un ciel blanc, était belle, belle ; une longue houle, une houle froide et lente comme je n'en avais jamais vu, semblait la découper en immenses anneaux.

On me remorqua tout un jour, toute une nuit (mais, la nuit, j'étais amarré à couple de la pinasse), pof, pof, pof, pof. Au matin, je vis une île en forme de double butte, puis une embouchure : La Trinité.

Là, on me hala au sec dans un beau chantier, où mes cravants et mes algues séchèrent enfin.

Autour de moi, plusieurs dizaines de yacks disaient : « C'est *Reder-Mor*, c'est *Reder-Mor* ! ». Murmure agréable. Plusieurs étaient mes vaincus d'il y avait deux ans ou bien mes vainqueurs de l'été passé, qui m'avaient cru perdu.

J'appris à mentir. Je racontai des aventures surbatelières (on dit bien surhumaines) qui laissaient mon honneur intact, et même grandi, d'avoir abandonné.

Qu'est-ce que je risquais ? Qui m'avait vu ?

Des compagnons me grattèrent, me poncèrent, me peignirent, me vernirent. Mieux que jamais. J'avais oublié mes hontes.

Sous un grand pont on me guinda un mât neuf, plus haut que les anciens, et pourtant encore plus léger.

On me mit des matelas de couchettes neufs.

On me mouilla dans la rivière, d'où j'apercevais la mer.

Et j'attendis.

*
**

Un jour, dans le youyou, je vis venir... Armand !

N'avais-je donc pas été vendu ? Un frisson me parcourut la mâture, à la pensée de retomber dans les mains de mon grotesque.

Non. Le youyou me raconta une conversation qu'il avait entendue : notre nouveau propriétaire était un homme très riche, qui avait la passion de la mer, mais n'embarquait jamais.

Mais alors, demandai-je, pourquoi a-t-il un bateau ? Pour le regarder, pour le voir évoluer devant lui ? Ne sortirais-je plus jamais ?

Le youyou ne savait pas. Mais ce devait être cela, car Armand avait dit à un autre matelot : « Il ferait mieux d'en avoir des petits dans des bouteilles ; ça lui coûterait moins cher, et il les verrait plus souvent. »

De fait, mon nouveau maître vint juste deux ou trois fois à bord, m'inspecter, approuver mon bon entretien. Il avait une grande casquette blanche, avec

un bel écusson qui brillait, une vareuse de marine ; une fois, comme il pleuvait, il avait capelé un ciré. Souvent il portait la main à son estomac. Une fois, il reçut à mon bord des gens, jeunes et vieux, qui lui parlaient avec beaucoup de respect, en l'appelant commandant ; il les fit boire, mais lui-même ne but pas. Il avait des yeux bleus très doux, une voix calme et triste. Je suis sûr que je l'aurais aimé. Lui m'aimait, sans aucun doute, car, quand on me carénait, il venait tourner autour de moi, me caressait.

Il voulait me voir naviguer. Alors, il invitait des garçons, n'importe qui, les faisait sortir avec Armand. Nous n'allions pas bien loin : Houat, Belle-Ile. Du quai, ou de sa maison qui dominait la pointe, il nous regardait, paraît-il, pendant des heures, à la jumelle.

Houat, j'aimais, et je n'aimais pas. Quand il faisait beau, de la rade où j'étais mouillé je sentais le violent parfum des œillets et des lis, que m'apportait la buée toute dorée de l'île. Je connaissais bien ces fleurs si petites, mais si odorantes, parce que les invités de mon maître en rapportaient toujours à bord, ainsi que de minuscules roses, et des langoustes.

Ils rapportaient souvent aussi des cuites, et de belles. Ou bien, quand ils se savaient hors de portée de jumelle, ils se tenaient très mal, entre gars et filles. C'étaient en général des terriens, qui ne connaissaient pas les mots de la mer, et dont les prétentions à savoir manœuvrer s'effondraient, en cafouillages ou en vomissements, à la moindre brise, au moindre clapot. Mais Armand était leste, mon grément était simple, mon chemin de fer de mâât glissait à merveille, mes ancres Danfort (qui ne me blessaient pas,

celles-là) étaient légères et de bonne tenue. Aussi Armand faisait-il le nécessaire tout seul, sans s'occuper des « éléphants », comme il disait, leur opposant un silence poli mais plein de mépris, ne prenant la peine de leur répondre sérieusement que lorsqu'ils questionnaient intelligemment, ce qui était rare. Mais, alors, Armand mettait tout son cœur à essayer de leur faire comprendre les « manières », de leur donner l'étincelle qui en ferait, plus tard, des marins. Pourtant, blasé, il s'arrêtait soudain, retournait à ses petits travaux.

Heureusement que mes ancres Danfort crochaient bien, car, si je n'aimais pas Houat, c'était parce qu'il fallait passer la nuit mouillé en rade foraine, sur du sable. Et, par les beaux temps, cela ne ratait pas ; au soir les vents de Nordé se mettaient à souffler, forçisaient jusqu'à bon frais. Autant dire que j'étais mouillé en pleine mer. Je sautais sur les lames courtes, je bourlinguais affreusement, je tirais des bords entre le vent et le vilain courant tournant de la baie. Cela faisait de brutaux rappels de chaînes, qui abîmaient mon vernis et ma peinture, et me fatiguaient. Armand était dans le même sentiment, aussi s'efforçait-il de repartir le soir ; mais les invités ne réapparaissaient pas, et il fallait les attendre. Quelquefois ils hélétaient en pleine nuit. Armand regardait, puis, nullement désireux de transporter du monde avec le youyou dans le sale clapot, il se recouchait, en maugréant : « Qu'ils se débrouillent ; y a des chambres. »

Enfin, on rentrait, et la Trinité apparaissait tout de suite à l'ouvert de Méaban. Navigation modeste !

Quelque chose comme la « promenade en mer » dont je trouvais quelquefois, en rade de Houat, le canot à moteur arborant un pavillon national aussi grand que lui. Quelle déchéance !

Pour aller à Belle-Ile, au moins y avait-il à passer la Teignouse. Avec le courant et le vent, cela allait tout seul ; mais contre l'un ou l'autre, s'il y avait un peu de mer, c'était de beau sport (moi aussi je me mettais à employer ce mot non marin, dont mes « éléphants » se servaient toute la journée), enfin, disons, d'assez jolie navigation. Puis, dans le port du Palais, une ancre au nez et une amarre au cul vers la jetée, j'étais parfaitement mouillé ; sauf ce jour, te souviens-tu, Armand, où un sacré coup de vent de Suet envoya tous les yacks en valdrague au fond du port, et nous obligea à sasser dans le bassin à flot ?

Il y avait toujours là de grands yacks, pleins de morgue, mais aussi des bateaux sympathiques.

Un jour, à la Trinité, j'eus une fameuse surprise : au lieu de gars et de filles plus ou moins ridicules, ce furent Pierre et Jean qu'Armand ramena dans la prame, un jour de calme absolu.

Du plus loin, Pierre me cria :

— Alors, *Reder-Mor*, paré pour la régate ?

Je lui répondis ma joie en roulant un peu, ce qui fit battre le pavillon de club.

— Ces ridoirs-ci sont solides, vous pourrez le souquer cette fois, dit Armand pendant qu'ils embarquaient.

En quelques instants, la visite domiciliaire fut faite. Avec le youyou, Jean repartit aux vivres. A bord, Pierre tâta mon mât.

— Je n'ai tout de même pas envie d'en péter un troisième, hein, Armand ?

**

Jean était revenu, le youyou remis à poste, mais le vent, lui, s'abstenait toujours, dans un soir d'or éclatant.

— Dis donc, Armand, nous n'allons pas aller à Belle-Ile à la godille ? Et c'est demain matin, la régate.

Alors un grand yack, un splendide ketch peint en crème, long deux fois comme moi, s'approcha au moteur. Un de ses matelots lança un bout' à Armand, qui l'amarra sur ma bitte d'avant. Et nous voilà partis, lui au moteur (sans odeur, celui-là), moi en remorque.

J'avais gardé ma voile haute, sans foc. Je trouvais drôle d'avancer si vite, ma voile plate comme une tôle, ouvrant de mes épaules un large V qui s'écartait à l'infini sur le calme. La mer était semblable à la glace de ma cabine, et tout autour se haussaient les côtes violettes des îles, comme si elles cherchaient à s'en échapper. La maisonnette blanche et le rocher du phare de la Teignouse — mon ami, je ne sais pas pourquoi — semblaient un grand château de craie sur une montagne, crevant la mer en longues lignes de courant. Derrière, un mirage faisait flotter Quiberon dans le ciel. Puis, soudainement, le mirage se dédoubla : sur la mer, il y avait un premier Quiberon, avec des maisons hautes comme les phares de l'île Vierge ; puis, au-dessus, un autre Quiberon retourné, dont les maisons-phares à l'envers se repiquaient sur

leurs répliques à l'endroit. Un moment, il y eut même un troisième Quiberon, de nouveau à l'endroit, flottant dans le ciel au-dessus des deux autres, semblable à un bateau de guerre dont la tour de commandement aurait été l'église du Bourg, cette fameuse église que l'on voit de partout, de Groix, de Belle-Ile, de St-Gildas, même du Four du Croisic par temps d'orage ; toujours là, exaspérante, je la déteste, je ne sais pas non plus pourquoi, accroupie sur sa butte comme une poule qui couve.

Ce soir, il y en avait trois.

Comme nous passions la Teignouse, le jour baissait, et tout s'effondra, l'église redevint la prétentieuse taupinière habituelle. Mais Belle-Ile fermait tout l'horizon, comme un mur pourpre et bleu ; les îles de Béniguet s'approchaient, et les innombrables bouées semblaient se toucher. Le bruit de moteur de mon remorqueur gâchait cette beauté, et claquait si fort qu'il revenait en écho de l'île Valhuc.

Pourtant, dès qu'un peu de brise fit courir des pattes de chat bleuâtres, puis moira la mer, enfin la frisa et l'assombrit, aussitôt ce bruit devint très faible.

Cette série de prodiges me semblait lourde de présages. Qu'allait-il m'arriver en course ?

Enfin le vent fut suffisant pour qu'Armand largue la remorque. Les deux frères avaient déjà envoyé le foc de Gênes, et je poussai un soupir de soulagement en prenant enfin route par moi-même, grand large au vent de Nord, dans la seule musique de l'eau s'ouvrant sous mon étrave et courant le long de mes flancs.

Les hommes ne parlaient pas, ne buvaient même

pas. Ils vivaient la nuit qui tombait ; eux, moi, nous n'étions qu'un peu de cette nuit qui tombait sur la mer.

**

Les lumières des hôtels n'étaient pas éteintes que nous étions à poste au Palais. Elles éclairaient les yacks rangés l'arrière à la jetée.

Par exemple !

Il y avait là cinq autres moi-même, cinq bateaux identiques !

Quand les hommes laissèrent régner la vraie nuit, nous fîmes connaissance. C'était contre eux que je venais courir. Pour la première fois les six Reder-Mor (quelle gloire, mon nom désignait la série !) étaient réunis. Bâbord à moi, juste écarté par nos défenses, il y avait *Regher-Mor*, mon ami de Concarneau. Nous nous retrouvâmes avec une grande joie. Mais nous ne bavardâmes sur le passé que plus tard, quand tous se furent présentés, dans l'ordre de date de construction : *Tremener-Mor* (passeur de mer) et *Baleer-Mor* (voyageur de mer), de deux ans plus jeunes que moi, ayant donc un an et demi ; *Kerzer-Mor* (marcheur de mer) et *Treuzer-Mor* (traverseur de mer) (1), qui sortaient du chantier. Tous étaient envers moi corrects, puisque j'étais le chef de file, mais ils me parlaient comme à un patriarche, à une vieille baderne ; et je les entendis ricaner entre eux que j'avais « essuyé les plâtres ». Je ne comprenais pas

(1) En breton, tous les e se prononcent très fermés, presque i ; aucune consonne n'est élidée : Réghér, Tréménér, Baléer, Kérzer, Treuzér.

ces mots, mais je saisis qu'ils se considéraient comme améliorés par rapport à moi, et se faisaient forts de me battre à plate couture.

C'était ce qu'on allait voir.

**

Le départ devait être donné à 9 heures pour notre série.

À 7 heures, tous les hommes grouillaient comme cloportes sur nos ponts.

Une voix me fit tressaillir.

Mon maître ! Mon vrai, mon seul maître, le premier. Et la voix de François lui répondait. De quel bord, de quel bord ? Je ne les voyais pas. Enfin François jaillit du *Tremener-Mor*, le plus beau d'aspect de nous tous. Il envoyait en barre de flèche la lettre R du code (choisie à cause de mon nom, pour sûr !). Pierre s'en fut à mes haubans pour en faire autant.

— Ho, Pierre ! Salut ! cria François. Ça va, *Reder-Mor* ?

Il me caressait du regard :

— Ce vieux *Reder-Mor* ! Toujours frais comme l'œil ! Vous avez une bonne barque, là, vous savez. Tiens, un mât neuf ! Bien profilé. Le chemin de fer ne coince plus ? Et vous avez un guignol ; c'est mieux ; et une butée solide pour le tangon de spinnaker ; ah ! ce n'est pas trop tôt, la garce, elle se tordait et coinceait... Mon vieux *Reder-Mor* ! Je le regrette. *Tremener* est peut-être plus rapide, mais, arh ! ce n'est pas ça. Trop gâtard. *Reder* a des épaules, et des fesses, au

moins. Vous allez nous battre ! Surtout vous ; coriaces, les deux frères Branlegoulot...

Je buvais du vernis. Pourtant, Pierre, au dernier mot, s'était rembruni. Je sus plus tard que « Branlegoulot » était un vilain jeu de mots, leur nom, bien breton, étant Brangoullo ; on leur donnait toujours ce sobriquet, et François — toujours aussi naïf, bien que grandi comme une gaffe, c'est le cas de le dire — devait l'employer sans malice.

Je me moquais bien des humeurs de Pierre — qui d'ailleurs fit tout de suite, de bonne grâce, les honneurs du bord à François, c'est-à-dire lui versa du muscadet — je ne songeais qu'à essayer de sourire de tout mon bois à mon ancien mousse bien-aimé. Mais mon sourire se figea. Mon maître, mon maître venait à bord. Je me sentais tout tremblant. De joie, mais aussi de colère. Pourquoi m'avait-il abandonné ? Non, je ne pouvais pas supporter sa présence.

Il serra la main à Pierre et à Jean, ainsi qu'à Armand.

— Oh, oh ! Avec vous, nous allons devoir nous employer !

Mais on le rappela à son bord. Il eut juste le temps de se retourner et de dire :

— Oh ! j'ai peut-être fait une bêtise, en chantant ; nous allons voir ça.

J'étais bouleversé. Si je gagnais, est-ce qu'il me reprendrait ?

**

La brise de Nordé était assez molle quand nous primes le départ. Je ne sais pas qui franchit la ligne

le premier, tant nous étions « en botte ». Peut-être *Tremener*. Mais cela n'avait pas d'importance : nous avions à faire le tour de l'île d'Yeu, dans le sens à notre choix, et à revenir. Ce n'était pas bien loin, en tout 112 milles, une vingtaine d'heures en principe. Mais il y aurait forcément du louvoyage. Et ce louvoyage inquiétait Pierre : tous les *Reder-Mor* étaient meilleurs au près que les autres classe III, mais *Tremener* et *Kerzer*, avec leurs lignes plus fines, devaient nous gagner en vitesse et en cap ; à moins qu'il n'y ait de la mer. De la mer ? Après une telle période de calme, et avec un ciel pareil ?

**

Il n'y eut pas de mer, mais il n'y eut pas non plus de louvoyage, pas même de changement d'allure ! Le vent se colla à l'Est-Nordé, et n'en bougea plus. Exactement de travers, pour revenir comme pour aller.

Il était un peu mou, au départ, dans la route bon près jusqu'à Kerdonis, la pointe est de Belle-Ile ; ce qui fait qu'à cette pointe, ou plus exactement à la bouée des Galères, nous étions toujours en botte ; après ces 5 milles, nous étions étirés sur moins de cent mètres ; plus groupés que des snipes régatant dans l'estuaire de la Trinité !

Comme si le starter avait donné un nouveau départ, le vent, accourant sur la mer plus foncée, fraîchit aussitôt que nous eûmes tous passé la bouée. Il fraîchit juste à la limite de ce que pouvaient sup-

porter nos grands voiles et nos focs de Gênes, que nous avions tous envoyés, à quelques secondes d'intervalle, pour prendre la route vent de travers dans la direction de la lointaine île d'Yeu.

Juste à limite de raison ! Nos barreurs, si j'en jugeais par Jean et par son sourire de pleine lune, en avaient plein les bras. Nous gitions, moi un peu moins, *Tremener* un peu plus ; nous rejetions tous de l'épaule les mêmes claques étincelantes de clapot, nous cinglions avec la même ferveur. Comme c'était beau ! Je n'étais pas en tête, ni le plus au vent, mais au centre de la formation ailée — amiral de l'escadre frissonnante.

Les heures passaient, le soleil brillait, l'eau giclait, nous ne nous lâchions qu'à peine.

La brise fraîchit encore. Je pense qu'à bord des six bateaux les six barreurs adressèrent à leurs équipiers le même regard, la même moue : « On n'amène rien ? ». Aucun ship n'amena rien. Alors je me mis à remonter, main sur main, lame par lame, *Kerzer*, puis *Tremener*, qui m'avaient un peu distancé. Je voyais mon maître et François qui me regardaient.

Il y eut un incident : la drisse de foc de *Baleer* cassa. Sa grande voile triangulaire s'abattit à la mer. Le temps que son équipage la ramasse, envoie le yankee, puis renvoie le gènois, *Baleer* avait perdu un demi-mille. Tant pis pour lui, tant mieux pour nous.

A partir de ce moment, la colonne s'étira.

J'étais en tête ! En tête, en tête ! Je donnais tout ce que je pouvais, j'avais l'impression de rentrer mon ventre pour qu'il coule mieux dans l'eau.

Yeu apparut. Le troupeau des cinq cinglait, dis-

tribué sur un mille, moi en tête, *Tremener* derrière ; assez loin, *Baleer* nous prenait en chasse, regagnait péniblement quelques encablures.

Par ce vent-là, il n'y avait pas le choix : il fallait évidemment virer l'île d'Yeu dans le sens du soleil, la laisser à tribord. Cela comportait une petite route vent arrière. Allons bon ! Voilà que mon spinnaker, au lieu de se déployer, se met en torche. *Tremener* et *Kerzer*, derrière leurs bulles de savon bien rondes, me dépassent, puis mon ami *Regher*. Quelle rage !

Hum ! Nous étions tous passés bien près des roches du Corbeau. Enfin, personne n'y resta.

Mon spinnaker s'était enfin établi ; de nouveau je tenais le milieu du peloton, entièrement regroupé. Quelle régate ! La course-croisière est froide au cœur, car on ne voit pas ses concurrents, on ne se bat que contre soi-même, contre l'indolence, contre l'erreur. Cette régate-ci était un rush bord à bord ; mes hommes trépignaient, je me demande s'ils n'auraient pas sorti gaffes et avirons pour cogner sur le concurrent, s'il était passé à portée, comme dans les régates de pêcheurs.

La côte est de l'île une fois virée, en fin d'après-midi nous reprenions route, vent de travers de nouveau, sur l'autre amure.

Kerzer et *Baleer*, pour gagner du chemin, voulurent passer au ras des falaises, des roches énormes. Ils y perdirent, non pas, Dieu merci, leurs quilles, mais le vent ; abrités par la terre, ils se traînèrent, et, l'île enfin passée, ils glandouillaient à plus d'un mille derrière le peloton.

Tant pis pour eux, tant mieux pour nous. Fini pour eux, même.

Nous restions quatre. La brise mollissait. *Tremener* prenait de l'avance.

Allons, allons, allons, allons !

Pourtant, Pierre me barrait à merveille. Mes voiles étaient pleines, ma coque hisse et souple. Que faire ?

Moi, rien. Le temps...

Le temps fut pour nous. Il venta si frais que *Treuzer* démâta. Fini pour lui, tant mieux pour nous.

Il venta si frais que pour n'en pas faire autant les deux autres changèrent le gènois pour le yankee, et prirent deux tours.

Nous ? Rien.

Dans le crépuscule, Pierre tenait bon. Moi aussi. Tant pis...

— Dis donc, Pierre, fit Jean goguenard, tu le démâtes une troisième fois ?

Il reçut un quart de vin en pleine figure ; il ouvrit simplement la bouche, pour que tout ne soit pas perdu.

Dans la nuit étoilée, dans le vent qui devait trouver très spirituelles ses rafales, Pierre tenait bon. Moi aussi.

Quand, un peu après le lever de la lune, cela mollit un peu, Pierre passa la barre à son frère :

— C'est gagné, si vous ne faites pas les c... Je vais dormir.

Il dormait encore, sûr de lui et de moi, quand je passai la ligne, à une heure du matin, seize heures après le départ, sept nœuds de moyenne. En avance sur l'horaire, ce qui fait qu'aucun officiel n'était là.

Jean alluma un feu de bengale rougeoyant, qui illumina toute la rade.

Je reposais déjà à mon poste, voiles ferlées, tout en ordre, quand éclata un autre feu de bengale.

— *Tremener*. 23 minutes. Beau travail, fit Jean, qui pissait par-dessus bord.

Pierre, d'un grognement, répondit :

— Si tu avais envoyé correctement le spi, on lui aurait pris la demi-heure.

**

Le lendemain, du quai, « Monsieur Jacques » me regardait.

Il dit à Pierre :

— Croyez-vous que son propriétaire me le recèderait ?

— Téléphonez.

Une heure plus tard, mon maître revenait radieux :

— C'est fait. Conduisez-le à Bénodet. Nous menons *Tremener* à la Trinité, pour le mettre en vente. J'ai en principe un acquéreur ; au fait, vous le connaissez : Luc ?... Nous vous rejoindrons par le train.

Youp hi ! Youp hi !

**

Pierre et Jean me menèrent à Bénodet, abandonnant Armand, « cédé » à un yack en mal d'équipage.

La traversée fut des plus sympathiques.

Jean et Pierre buvaient sec, pour fêter la victoire, et je passai un peu près, vraiment très très près, de la pointe de Trévignon. Si près que Jean, à la barre, fit une embardée pour éviter une roche. Il ne s'en vanta pas. En somme, pourquoi en parler, moi aussi ? Tout finit bien. Peu après j'étais sur un corps-mort dans la rivière de Bénodet. Sacré courant, mais jolie embouchure.

Pierre et Jean dormirent. Au matin ils descendirent à terre.

Je trouvais que le port avait un drôle d'air.

Une demi-heure plus tard, les deux garçons arrivaient à bord, amenant, en remorque du youyou, une grande plate.

En hâte, sans une phrase qui put m'expliquer ce qui se passait, tout pâles, ils débarquèrent leurs affaires, les voiles, tout mon matériel. Ils chavirèrent le youyou à son poste sur mon rouf, fermèrent mes capots et ma porte, et filèrent.

Ça alors...

**

Des semaines, des semaines, je restai sur ce corps-mort, tête au flot, tête au jusant, tête au flot, tête au jusant ; ou bien tirant des bords sur la chaîne entre vent et courant.

Sur ma carène poussait la verdure.

Un sac de petits gâteaux s'amollissait dans le caisson de cuisine.

Aucun yack n'entrait ni ne sortait.

Enfin, un jour — c'était l'automne déjà — je vis

s'approcher de moi la plate du passeur. Elle m'accosta, et un homme grimpa à mon bord, un homme habillé couleur de géomon délavé. Pierre ! Pierre en soldat !

Il raclait mon pont de ses clous de souliers.

Le courant montait. Un yack à moteur, qui remorquait un autre yack, passa tout près. Au passage du second yack, un autre soldat lança un bout' à Pierre, qui le tourna, et largua le corps-mort.

Tous trois en chapelet, nous remontions la rivière, entre les bois rouges et or, parmi les belles propriétés.

Brusquement, un virage ouvrait toute une enfilade nouvelle de lacs, de ventres d'eau claire, où s'insinuait le courant. Les petites risées qui s'y jouaient auraient très bien suffi à remplir ma voilure. Mais elle n'était pas à bord, et Pierre était seul à sa barre. Un Pierre comme à l'habitude, dans son vilain accoutrement ; j'aurais aimé lui lancer sa boutade coutumière : « Des biffins dans mon canot'... » !

Il était seul, il ne parlait donc pas, je n'avais pas de nouvelles de mon maître, ni de François, ni de Jean. Mon maître... Je doutais de sa raison : me faire cette joie, et puis ne pas même venir me voir, comme il l'avait promis.

La rivière s'encaissait encore davantage, entre des bois très hauts et arrondis. Il était drôle d'y voir monter de petits paquets d'écume jaune, en file des deux côtés du courant. Est-ce que la mer pénétrait ainsi en plein cœur de la terre ?

De gauche et de droite, des anses ressemblaient à des ports, mais n'étaient que de petites prairies ou des plages brunes. Pourtant, comme la rivière s'élar-

gissait un peu, et que devant j'apercevais une assez grande étendue d'eau, brusquement notre remorqueur vira tribord toute, se jeta dans une des anses. Non, il y pénétrait, nous l'y suivions, c'était une autre rivière, plus étroite, plus sinueuse, plus belle encore, d'où s'envolaient des hérons. Le courant y montait toujours, mais plus lent. Nous aussi, nous allions tout doucement.

Voici que la petite rivière se divisait en deux. Nous prenions à droite. Mais... mais vraiment, cette fois, le yack de tête se jetait à la côte, s'y immobilisait, face à de grands arbres encore verts. Le second yack en faisait autant, le long du premier. Pierre donnait un coup de barre, je venais moi aussi droit vers les arbres, à côté de mes camarades. Mais voyons, Pierre, j'allais m'échouer ! Il mouillait une ancre derrière ; trop tard, Pierre, ça y était, ma bande molle raclait du sable, du cailloutis, s'y creusait une souille, m'arrêtait. C'était désagréable, et j'avais tant entendu les hommes redouter l'échouage que j'étais affolé ; quelle idée absurde avaient ceux-ci ?

L'eau montait encore, je sentais ma quille se décoller de la souille ; mon avant se détournait un peu avec le courant.

Mais Pierre avait lancé un bout' à terre à l'autre soldat, qui l'amarrait au tronc d'un chêne. Pierre embraquait ce bout', me rapprochant de plus en plus des arbres, jusqu'à être sous leurs branches.

Le courant ne montait plus. Je savais que c'était une très grande marée, j'allais être amorti. Assez plaisanté, Pierre, sinon tu ne pourras plus me retirer

de là. Mais il sortait mes béquilles, les mettait en place toutes les deux.

Je n'avais jamais encore échoué que le long d'un quai, jamais ainsi face à la terre. Tandis que l'eau baissait et que je déjàgeais, le clapotis me portait d'un bord sur l'autre ; je roulais sur ma quille, chaque béquille portait à son tour, donnant un choc qui m'ébranlait ; c'était certainement mauvais pour ma coque. Et, quand je fus tout à fait échoué, je portais sur une seule béquille, l'autre restait jambe en l'air. Comme c'était déplaisant ; j'avais l'impression qu'un rien me ferait basculer, changer brutalement de pied. Ou bien que ma béquille d'aval allait s'enfoncer, que j'allais m'écrouler. Pourquoi me mettre dans cet endroit qui n'était même pas un port ? Jamais je n'y tiendrais un mois.

**

J'y tins cinq ans.

Pierre, après avoir attendu que je sois tout à fait à sec pour vérifier que les posées étaient bonnes, qu'aucune grosse pierre ne se trouvait dans le voisinage, était parti par un sentier du bois, avec les deux autres hommes. Je ne le revis jamais, ni son frère.

Pour nous, les trois yachts, les saisons commencèrent à passer.

D'après mes compagnons, beaucoup de maîtres faisaient hiverner leurs bateaux ainsi. Tout mâtés, dans la pluie et le vent ? Oui, cela pouvait aller. Mon voisin avait déjà passé une année ici, c'était un bon hivernage.

Nous bavardions en espérant l'été. Parfois des gosses essayaient de grimper à bord, y parvenaient par le bout à terre, nous couvraient de la vase et des graviers de leurs sabots. Mais des paysans les surprirent, leur donnèrent une raclée, et nous ne les revîmes plus.

Quand les feuilles commencèrent à verdier, des bandes de collégiens vinrent sur la rive en face, mais ils ne pouvaient pas traverser. Nos seuls visiteurs étaient les oiseaux, qui se perchaient sur nous et nous salissaient, et quelques vieilles femmes qui ramassaient du bois. Dans l'eau passaient des bancs de mulets, et jouaient de petites crevettes. Aucun bruit, sinon celui du vent dans les arbres, un aboi de chien, les appels d'un laboureur, et, par vents de Nord-Est, des bruits de fermes. Ce calme nous plaisait assez. Nos coques ne souffraient pas, car tous les quinze jours elles flottaient un moment, à quatre ou cinq marées hautes, quelquefois neuf ou dix, ce qui les gonflait. L'eau était à demi salée. Pierre avait laissé ouvert les hublots au Nord, ce qui aéraient les chambres. Elles sentaient pourtant le mois.

L'été vint, avec des temps splendides, qui faisaient un peu bâiller nos bordés de ponts, mais pas trop grâce aux feuilles des arbres.

Un jour nous entendîmes des coups de feu. Chassait-on les hérons ?

Un peu plus tard, à marée haute, nous vîmes venir un canot à moteur, chargé de soldats, qui étaient habillés couleur d'herbier. Nous ne comprenions pas ce qu'ils disaient. Ils montèrent sur nos ponts, qu'ils martelaient de leurs grosses bottes noires. Ils firent

sauter les serrures de nos cabines, inspectèrent tout. Ils s'interpellaient en parlant très fort. L'un d'eux, en mauvais français, questionnait un paysan, qui répondit en breton qu'il ne savait pas.

Les soldats partirent.

Mais le lendemain ils revinrent, tripotèrent longuement à bord du yack qui avait un moteur, et, à marée bien haute, l'emmenèrent, tout seul.

A quand notre tour ?

Plusieurs fois, des hommes en vert passèrent, soit par le sentier, soit en canot. Ils montaient à bord, hurlaient, — le mot « motor », comme en anglais, revenait souvent — et s'en allaient, nous laissant là, portes et capots ouverts. Il en vint une fois qui étaient en bleu, dans des uniformes qui ressemblaient un peu à ceux de nos matelots, sauf que leur bonnet n'avait pas de pompon, mais des pennons à l'arrière.

Un de leurs officiers m'examina avec beaucoup d'attention. Il répétait : « *Reder-Mor* » avec une voix admirative. Je sentis tout de suite qu'il m'aimait, que c'était un gentil garçon, un yachtsman. Il referma ma porte de rouf avec un bout de filin, raccourcit mes bras de béquilles qui avaient pris du mou.

Allait-il m'emmener ? Mais que dirait mon maître ?

Il revint avec un grand canot à moteur. Il fit démarrer de l'arbre mon bout' à terre, et le canot essaya de me faire virer. Mais la marée n'était pas assez forte, il n'y parvint pas.

De tout l'été nous ne revîmes plus personne.

Puis les feuilles commencèrent à tomber sur nous, à pourrir dans les recoins de nos cockpits, de nos batayoles de rambardes, à boucher nos dallots ; leur

jus faisait de grandes taches brunes sur les ponts et les entoillages. Nos haubans rouillaient lentement.

Je ne puis comprendre comment passèrent tant d'hivers, tant d'étés. De temps en temps, un matelot de Bénodet venait à l'aviron, nettoyait nos ponts, graissait nos boulons de béquilles, en changeait les garants. La première fois, il dépassa nos drisses, remplaça nos bouts' à terre par le fil d'acier de nos itagues de grand voile, qu'il avait dépassée également. Il porta nos ancres plus au large.

Un jour nous entendîmes de nouveaux coups de feu. Des soldats français, mais qui n'avaient pas de vestes, débouchèrent par le sentier, tirèrent des coups de leur drôle de petit fusil, ce qui fit envoler les hérons. Deux de ces hommes essayèrent de grimper à bord, mais n'y parvinrent pas. L'un d'eux prit son petit fusil, le braqua vers moi. Il parlait des bourgeoises. Mais un de ses camarades l'arrêta, disant avec un fort accent de Douarnenez ou du Guilvinec : « Laisse donc, laisse donc ; un bateau est un bateau, peut-êt' çui-ci peut servir pour faire la pêche. »

Moi, faire la pêche ? Mais je compris au coup d'œil qu'il me lança qu'il ne parlait ainsi que pour éloigner l'autre. Mon âme-Jobig tremblait comme elle n'avait jamais tremblé. Mon sauveur était quelqu'un comme lui : un marin, s'il n'est pas saoul, ne laisse pas abîmer le bateau de son pire ennemi.

Un autre hiver passa. Le matelot de Bénodet ne venait plus, et nous avions piteuse mine. Mon voisin, qui avait été blanc, était tout marbré de gris et de brun ; une branche, en tombant, avait brisé son plat-bord près de l'étrave, à tribord ; on apercevait par là

l'intérieur de son poste, l'eau et les feuilles y entraient. Son gouvernail s'était déboité, pendait, et, à chaque marée, forçait dans sa jaumière. Il commençait à faire eau. Moi, je n'avais pas souffert dans mes œuvres vives ni dans mon gouvernail, sauf un éclat de bois qui en avait été arraché par une balle, le jour des mitraillettes. Mais mon pont s'était gonflé, et faisait de l'eau le long du pavois, autour des écoutes. Une claire-voie était cassée, la pluie gâtait le vernis de ma cabine, dont les planchers, gonflés, se soulevaient en toit. Le vernis ! Il n'en restait pas grand chose, et il aurait été impossible de deviner que mes œuvres mortes en avaient été recouvertes.

Une anguille nichait entre mon étambot et ma mèche de gouvernail. Toute ma carène était recouverte d'une couche de vase, molle et élastique. Quant à mon mât, c'était un cadavre vertical, décollé, gercé, gauchi, entre des baguettes de rouille.

*
**

C'était l'automne. Un minuscule canot à moteur pénétra dans le bras de mer, vint vers moi, qui étais à sec.

Un homme jeune, au visage très clair, aida une jeune femme, toute souriante sous des cheveux fins, à sauter à terre. Elle était mince, menue. Et lui, bien que solide, était maigre, avait les traits creusés, les pommettes saillantes, une grosse pomme d'Adam.

— Oh, mon Dieu ! fit la jeune femme en me regardant. Il est dans cet état-là !

— Mais non, ma chérie, cette crasse ne signifie rien. La question est de savoir s'il est sain.

J'écoutais cette voix, je regardais ce visage.

François ! François homme, qui avait dû souffrir bien des misères, pour être ainsi amaigri, vieilli.

François marié ?

Laissant sa femme tourner autour de moi, il sortit de sa poche son couteau, en fit jaillir la lame, et, comme s'il voulait me poignarder, planta cette lame dans mon bois, ici, là, partout, du ras de mon lest à mon galbord, à mon bouchain, à mes bordés hauts.

— Il est parfaitement sain.

Ses yeux brillaient.

— Pauvre cap'taine ! Comme il serait heureux s'il le voyait sauvé !

Ses yeux brillaient toujours, mais dans les larmes.

Par une béquille, il grimpa à mon bord, y hissa sa femme, à bout de bras. Fichtre, il était costaud, malgré sa maigreur, mon François ; et elle, pas empotée.

Tous deux examinaient mes intérieurs, en hochant la tête tristement. Mais François, ayant dévissé le nable, et fait écouler eau et boue, examinait mes fonds, mes varangues.

— Epatant, ma chérie, épatant. Il est tout neuf, sous sa crasse. Juste les entoilages à refaire, deux ou trois bordés de pont à changer, le reste à raboter et à gluter, et il est paré.

— Avec ce mât ?

— Oh non, sûr ! (Il l'embrassa.) Le mât à faire du feu, les haubans à jeter. La coque à gratter, flamber ; on ne pourra pas la revernir, il faudra la

peindre entièrement ; pas d'importance, il sera très joli en blanc.

J'essayais un pauvre sourire. Le vent remuait les lambeaux de mon pavillon de club, qui était resté là-haut.

— Mais, mon chéri, comme il est grand ! Nous pourrions naviguer tout seuls, avec lui ?

Tout seuls, François et cette bergeronnette ?

*
**

On m'enleva de là — mon compagnon y restait, je le revis plus tard réparé — non pour me soigner tout de suite, mais simplement pour me démâter (si je puis dire), et me mettre au fond de l'anse de Kergoz, juste au-dessus de Benodet. On m'avait enlevé mes béquilles ; à chaque marée haute je flottais, à chaque marée basse je m'asseyais sur la vase, ma quille tout entière enfoncée en elle, parmi les palourdes grises.

Les mouettes, les goélans, les courlis, étaient nombreux, se perchaient sur moi, le cou rentré, le bec dans les plumes. Ils me salissaient plus que jamais ; au point où j'en étais, cela n'avait plus aucune importance.

Au début de l'été, François me mena sur la petite plage de sable, devant l'église de Bénodet, le nez au mur de la route. Chaque fin de semaine, il venait avec sa femme travailler à me remettre flambant neuf. Elle passait une cotte d'ouvrier, et ressemblait à un apprenti mécano.

Tous deux me soignaient minutieusement.

François passa ma carène entière à la gratte douce, puis au papier de verre. Et mon acajou redevenait aussi rouge et poli que jadis dans le chantier. De mes coutures hautes, le garçon extrayait la vieille mèche de coton, toute pourrie, et en remettait une neuve, sans écraser les lèvres. En travaillant, il chantait :

« Une coque de bois rouge,
« Travaillée fort proprement ! »

De mon pont qu'elle grattait, sa femme Yvonne, dite Vonig, ou encore Vinnog — sa femme répondait :

« Ah! la feuille, la fille, la feuille,
« Ah! la feuille s'envoie au vent! »

Ce n'étaient que ses cheveux, qui s'envolaient au vent. Pour les ramener en place sans se servir de ses mains sales, elles les rebroussait de ses deux poignets, vers ses tempes si délicates, qu'elle enduisait de poudre de glu, ou de peinture, ou de vernis, tout pareillement, car les poignets étaient aussi sales que les mains. De grandes trainées zébraient son visage, et le mécano devenait, à ce que disait François, « un gosse abandonné de théâtre ».

Je pense qu'on a déjà compris et qu'il est inutile de m'étendre : j'étais, je n'ai cessé d'être, amoureux de Vonig. Dieu sait que j'aimais François; sans le prendre tout à fait au sérieux, car je l'avais connu trop jeune, je l'acceptais pour mon maître; pour mon camarade-maître, plus exactement, et c'était ainsi qu'il le comprenait lui-même. Le souvenir de mon seul vrai maître, qui avait été le sien aussi, dans un autre sens du mot, nous mettait à égalité. Cette nuance mise à part, j'aimais profondément François, lui étais dévoué; mais quand il embrassait sa femme — et il ne s'en privait pas, même à sa barre — j'étais jaloux. Les femmes ne sont pourtant, pour les bateaux, que des êtres grotesques comme la nommée Adeline, ou bien des chichiteuses, ou bien, les meilleures, que des marins de qualité inférieure, moins forts, moins résistants, moins décidés, moins savants.

Je sais parfaitement l'injustice de cette opinion; c'est ainsi; pourtant, la femme a sa place à elle à bord, en croisière, ne serait-ce que pour empêcher les hommes de se laisser aller à la crasse, à l'ivrognerie, à la grossièreté; et aussi pour pêcher, ce qu'elles font souvent à merveille, pour parer aux vivres, pour leur faire la cuisine et replier leurs sacs de couchage; mais ce sont des choses dont les bateaux n'ont cure, ce qui les intéresse ce sont les marins, et les femmes, à de très rares exceptions, ne sont pas faites pour en être parfaitement. Pourtant, j'étais amoureux de Vonig, j'aurais voulu la garder toute seule en moi. Je pense que c'était mon âme-Jobig, pauvre gosse mort sans avoir aimé, qui me lançait dans ces complications sentimentales. Je m'efforçai de réagir, et j'y parvins à peu près, enveloppant mes deux « enfants » dans une égale tendresse.

Mais je dépensais, pour ma jeune maîtresse, toute l'indulgence dont un bateau est capable. J'en avais besoin. Car, lorsque nous eûmes pris la mer, elle voulut en toutes choses aider son mari.

Elle s'y prenait tout de travers. Si elle maillait la drisse sur le foc, elle le faisait... sur le point d'amure. Ou bien la drisse n'était pas claire, elle prenait un tour sur la draille ou sur une autre drisse. Quand elle envoyait ce malheureux foc comme cela, évidemment c'était très dur, ou bien cela n'allait pas du tout. J'exhortais les poulies à la bonne volonté, mais elles ne comprenaient pas. Ou bien, le temps qu'elle amène le foc, qu'elle le dégage, et qu'elle recommence — sous les objurgations de François — je tâchais de rester bien sage, de ne pas faire de

cabrioles, d'apaiser la grande toile pleine de vent. Mais un bateau est un bateau, il ne peut qu'obéir aux lois de l'eau et de l'air, appliquées par les hommes; je ne pouvais empêcher les erreurs de produire leur effet.

François criait à sa femme : « Regarde en l'air, bon sang, regarde en l'air ! Un cochon serait marin si ses oreilles ne l'empêchaient pas de regarder en l'air ! » Elle, ce n'étaient pas ses oreilles, c'était ses jolis cheveux, qu'aucun bonnet ne pouvait maîtriser. Et aussi la lumière du ciel, trop vive pour ses yeux; moi, je vis cela tout de suite. François... Les marins ne voient que ce qui est loin.

Je n'avais plus ma glorieuse voilure de course; de mes premières voiles, il ne restait que la voile de cape, le tourmentin et les trinquettes; les autres étaient usées, et François et Yvonne n'étaient pas riches. Je n'avais qu'une grand voile, un génois, et les trinquettes. C'était la numéro 3 qui servait le plus, montée sur ralingue d'acier et sur rouleau, ce qui permettait, aux sorties et aux entrées de ports, de l'envoyer d'un geste, de l'arrière, et de la supprimer de même, vvvrrrt ! Cela permettait à François de n'engueuler Vonig que rarement.

Elle barrait assez bien, d'ailleurs, et c'était le principal, car, lesté comme jadis, François était partout ailleurs à la fois, à l'ancre et à parer le youyou, à amener la grand voile et à sortir les défenses.

Je n'avais plus de spi, trop onéreux, et dont la manœuvre eut été impossible à deux.

D'ailleurs, nous ne régations plus. Nous passions même rarement la nuit en mer. Nous allions de port

en port, d'anse en anse, et c'était merveilleux. J'avais bien quelquefois la nostalgie des grandes traites en haute mer; mais j'aimais ces minuscules ports de pêche, où François me faisait louvoyer sans toucher une chaloupe, et me trouvait toujours un bon échouage; j'aimais ces embouchures sauvages de petites rivières, pas toujours parfaitement abritées, mais d'une tendre beauté. Comme était belle l'union de la mer et des terres d'occident.

Ah ! oui, je pourrais faire le pilote ! La première année, de La Rochelle au Conquet, François ne laissa pas inexploré un chenal. Oh ! bien sûr, il m'arrivait de m'échouer. Mais François bondissait, me décollait, ou bien alors béquillait, se jetait à l'eau pour veiller aux posées de mes semelles de béquilles, et nous attendions la marée suivante, heureux tous trois, moi chaude maison d'un couple humain. Jamais cela ne tourna mal, François avait trop parfaitement ce qu'il appelait « le sens de la mer ».

L'année suivante, Vonig voulut absolument accomplir le même « tramp » en Manche. François s'y refusait, arguant du froid, des brumes. En fait, les courants l'effrayaient pour moi. Mais les prières de notre bergeronnette étaient des ordres, il fallait obéir.

Nous passâmes donc cet été-là à visiter un par un les terribles nids de cailloux qui percent la mer d'Ouessant à Cherbourg. J'eus si souvent peur que j'en étais abruti, que je me laissais mener là-dedans sans plus réagir. Ah ! qu'on ne me parle pas de la beauté des roches rondes, j'en ai trop vu, à tribord, à bâbord, devant, dessous — non, pas dessus, mais c'est tout juste, allez donc voir Port-Blanc ou

Bréhat! A manœuvrer là-dedans, maintenant qu'il y était, à se trouver brusquement encalminé au pire du courant, à voir soudain disparaître dans le coton les repères déjà douteux, François trouvait une grande exaltation. Il s'en tira parfaitement, mais Vonig dut reconnaître qu'elle avait froid. Quant à moi, je prêtai au mot « le large » des sonorités de paradis.

Ce fut ce large que nous primes pour rentrer de Cherbourg, directement par le dehors des Casquets.

Nous avions appareillé à 4 heures du matin, en pleine nuit car c'était en septembre. Les vents étaient Sud, rien de trop, ce qui me fit tracer joliment, d'abord large, puis bon près une fois parés les Casquets, que nous eûmes par le travers à 10 heures, avec la fin du jasant. Vonig était enthousiaste, c'était sa première grande traversée, et les cent milles que nous avions à parcourir, dont 80 hors de vue de tout, pour attrapper la bouée d'Aman-ar-Ros avant l'Île Vierge, l'enchantaient. Elle n'avait plus du tout froid. Il est vrai que la brise de Sud était tiède, avec un joli soleil entre des pannes de nuages pommelées.

François, lui, semblait beaucoup moins enchanté. Il regardait le ciel, relevait le cadran du loch, trouvait que je n'avancais pas.

Vonig devait être habituée à lire en lui :

— Ça ne va pas comme il faudrait, mon chéri? Il fait beau, pourtant. C'est merveilleux, plus merveilleux encore que je ne pensais, cette impression de détachement absolu. Mais toi, tu n'as pas l'air heureux ?

— Hum... Ton beau temps, tu sais...

— S'il en vient de mauvais, nous l'étalerons.

Reder-Mor en a vu d'autres, n'est-ce pas? Et il est solide.

— Oui, certes. Mais... Mais, tu comprends, ne te blesse pas, ma chérie, c'est mon équipage, qui est un peu faible. Tu es un vrai matelot, oui. Mais cela ne te donne pas des muscles d'homme. C'est dur, par exemple, d'envoyer une voile de cape, quand il y a vraiment de la mer. Il ne s'agit pas alors de se faire fiche par-dessus bord. Repêcher quelqu'un, pas facile quand on est seul.

**

Ce programme fut rempli de point en point.

Le faux beau temps de Sud ne tarda pas à dévoiler, d'un seul coup, au coucher du soleil, son âme hurlante. Pour du vent, il y eut du vent. Pour de la mer, il y eut de la mer, tout de suite énorme contre le jasant. Pour facile, dame non, il ne fut pas facile de déverguer la grand voile, et d'envoyer, dans le noir, la voile de cape. François y peinait fort. Et quand, voyant la grande écoute se prendre à un taquet sur le passavant, Vonig, malgré les ordres formels de son capitaine-mari, sortit du cockpit pour la dégager, ce ne fut pas long pour le gui de la frapper à l'épaule de telle façon que François entendit seulement un bruit d'eau un peu anormal, puis un petit cri, puis plus rien.

D'un seul coup il comprit, et, comme s'il eut possédé une infinité de bras, en même temps, oui, cela me parut en même temps, il amena sur le pont le tourmentin qu'il commençait de hisser, attrapa la

bouée-couronne et la jeta à la mer, plongea sur la barre pour la mettre dessous.

La bouée, dont le phosphore avait été bien entretenu — François sait que les crimes des marins sont les négligences — lança aussitôt ses flammes.

Je tenais tête, la bouée ne s'éloignait presque pas.

François gueula :

— Nage vers la bouée! Croche dans la bouée!

Il hésita une fraction de seconde, parla haut :

— Pas laisser le bateau. Perdue. Mon Dieu, mon Dieu! La sonde!

Il l'attrappa, car elle était à sa place.

A la lueur de la bouée, il devinait une petite tête mouillée qui s'en approchait, encore distante de deux ou trois mètres. Il prit la sonde, la balança, et, plouf, à une dizaine de mètres (sa ligne, ô merveille d'ordre, était claire), la fit tomber juste au milieu de la bouée.

— Croche dans la ligne, croche dans la ligne! Tourne le plomb autour; ou dans les tire-veille! Tu peux ?

Enfin, une petite voix, venue d'assez loin sous le vent, car je remontais un peu, nous atteignit :

— Oui... (et un bredouillement incompréhensible.)

François, qui faisait filer à la demande la ligne de sonde, saisit la barre, me remit plein bout au vent, qui cinglait en bourrasque de pluie. A peine voyait-il le feu de la bouée qui s'épuisait.

— Je t'amarre, tiens bon.

Et François sauta au pied du mât, amena la voile de cape.

Aussitôt je me mis en travers, roulant. Une lame brisa sur moi. jaillit en l'air, m'entoura d'embruns

et de paquets de mer comme une roche, me fit culer de plusieurs mètres. La ligne de sonde était molle. François fit une sorte de rugissement. Mais non, en l'embraquant, il la sentit raidir; doucement, doucement, il fit venir à lui la bouée, presque éteinte, et Vonig.

— Passe l'autre bras là-dedans, criait-il, quand elle fut le long du bord (une autre lame brisait sur moi), en lui lançant le bout de l'écoute, noué en nœud d'agui.

Sans lâcher la bouée, Vonig y parvint.

François regarda si une lame venait, mais de nouvelles flammes jaillies de la bouée l'aveuglaient. Tant pis, il se coucha à plat ventre sur l'hiloire, et, au coup de roulis, attrapa sa femme et la tira à lui. Juste à ce moment, une crête de lame brisa encore sur mon haut bord. Je sentis François basculer, Vonig glisser. Quelle horreur, allais-je les perdre? Non, François s'était agrippé d'un pied sur la cloison de rouf, d'un genou sur l'hiloire. Profitant du rappel de roulis, d'un seul coup cette fois, il envoya Vonig, tête la première, dans le cockpit.

Pendant qu'elle se débattait, — c'est lourd, un corps mouillé, fatigué, affalé au fond d'un cockpit — pendant qu'elle se contorsionnait pour se remettre d'aplomb, il avait couru à la drisse, s'était cramponné des pieds aux haubans, des genoux au mât, et hissait de nouveau la voile de cape.

Comme si rien ne s'était passé, Vonig, toute dégoulinante, avait repris la barre d'une main, et de l'autre paraît la grande écoute.

Cette fille-là n'était pas une chiffre.

**

Bientôt j'étais en cape courante, sous le tourmentin à contrebord et la voile de cape bien plate, comme il se doit.

De la barre, François regardait sa femme se frictionner à la lueur oscillante du photophore, se changer.

Mais cette barre n'avait nul besoin de lui pour rester toute sous le vent. Il descendit dans la cabine, s'assit sur une couchette. Sa femme s'y laissa tomber auprès de lui. Elle sanglotait, lui tremblait. Si on y ajoutait le tangage mou de la cape, un peu de roulis, cela ne leur rendait pas aisé de s'embrasser.

François enfin s'écarta, la regarda, éclata de rire. Vonig lançait dehors des regards un peu inquiets.

— Oh ! maintenant, dit François, nous sommes bien. *Reder-Mor* tient la cape comme un oiseau. Il a toute la Manche à traverser, à moins d'un nœud de dérive, avant de faire côte. Ça fait un bout de temps. Demain il fera jour. Veux-tu dormir ? Mais oui, nous pouvons. Enfin, comme tu voudras.

Vonig reprenait couleur. Elle mangea. Puis elle s'étonna de l'atmosphère confortable de ce petit bateau en pleine tempête.

Inquiète, elle passait de temps en temps au dehors une tête vite rentrée. La nuit fouettante était comme le néant.

— Seuls. Ici nous sommes vraiment seuls.

François ne répondait pas. Elle avait besoin de parler :

— Dans le beau temps, évidemment, nous sommes

aussi, seuls en mer. Mais ce n'est pas pareil ; nous sommes entre un départ et une arrivée. Maintenant, nous sommes seuls, comme doivent être les morts. Tu comprends ?

François, sans la quitter du regard, tirait sur sa pipe.

— Tout seuls, reprit-elle. Tout seuls et nulle part. Personne ne peut nous voir, personne ne sait où nous sommes, personne ne pense à nous.

— Oh ! si, justement si ! s'écria François, sa pipe dans sa main. Si. Toutes les fois que le vent hurle, à terre, il y a sur tous les quais, dans toutes les maisons de la côte, même dans les villes, des marins, des femmes de marins, des retraités, d'anciens marins, des plaisanciers comme nous, qui pensent : « Il y a du monde en mer. » Alors, ou bien ils prient — quelquefois sans le savoir — ou bien ils ne peuvent plus rester dans leur maison, ils sortent dans la nuit et les rafales, sur le quai, dans la rue, sur la falaise, pour être avec nous. Avec nous, même les yacks, oui, pour une fois ; avec quiconque est en mer, dans un plate ou à bord d'un transat.

Il tira une bouffée, raviva le feu du tabac.

— Et, vois-tu, quand tu as dit cela, moi aussi, moi qui suis ici avec toi, ici ou nulle part, comme tu disais, sur la mer à bord d'un tout petit bateau en cape sur lequel ça cogne et ça vente, je pensais aux autres, à ceux qui n'ont pas la chance d'être embarqués à bord d'un ship qui fasse bien tête, à ceux qui sont trop près de la côte surtout, à ceux qui sont en panne de moteur sans voilure de secours, à ceux qui embouquent *là-dedans* une passe en pleine roche, à

ceux qui, passifs, ne peuvent qu'attendre sur une épave que la mer les détruise ou non. Et c'est pour cela que je n'ai pas peur, ou plutôt que je mate ma peur.

Ses yeux souriaient.

Vonig le regardait intensément. Une rafale secouait plus violemment les drisses le long de mon mât. Elle dit :

— Tu vois, qu'il fallait que tu m'emmènes avec toi en haute mer; pour la première fois, j'ai vraiment compris.

Moi, *Reder-Mor*, aussi.

*
**

Dès le flot, la mer fut beaucoup moins grosse, le vent passa au Suroît. Au jour, il hala l'Ouest, puis le Noroît, frais mais maniable. Reprenant route un peu plus Sud que de règle, mes deux gosses m'amenèrent au soir en vue de l'île de Batz. Trois jours plus tard ils me désarmaient à Concarneau, et me conduisaient, démâté, à l'hivernage dans le Moros.

*
**

L'été suivant fut le roi des étés à calmes.

A part les brises de nuit, il n'y avait rien, strictement rien. Les projets mouraient avec le vent, et, là où j'étais, je restais.

François et Vonig s'en accommodaient, étaient assez vrais marins pour aimer le calme. Et ils étaient

indignés quand ils voyaient des yacks « tricher », et mettre au moteur.

François faisait de grands discours : le calme, pour lui, était la mer totale, la mer délivrée de la tyrannie du vent, la vraie mer des profondeurs immuables, montée jusqu'à nous.

La mer totale! C'était bien cela; et c'était bien cette emprise annihilante qui m'effrayait, plus que le mauvais temps; pourtant, en m'anéantissant, elle me donnait, à moi aussi, une étrange volupté.

Mais je me souviens d'un calme qui ne m'arrêta pas; c'était un jour de juillet. Nous étions sortis du Palais de Belle-Ile au premier petit jour, à 4 heures. A 7 heures, nous avions franchi... les deux milles jusqu'à la pointe de Taillefer. Là, plus un souffle. Et, *le lendemain matin*, à 1 heure 1/2, nous arrivions, toujours sans un souffle visible, à Larmor — ayant mis 21 heures 30 à faire 25 milles ! Déshonneur ? Gloire, au contraire!

Sans un souffle! Sans un souffle et sans courant! Je plaisante? Non.

Ma coque était si fine, mes voiles si parfaites, qu'il me suffit pour cela de l'*influence*, ce flux de vent invisible, qui ne marque même pas sur la mer, ne soulève pas un pennon, mais fait que la fumée de la cigarette ne monte pas droit, cette « idée » qui prolonge ou précède les vents hors de leur royaume du moment.

Ma voile était plate, mais cette « influence » d'Ouest me faisait aller, appuyé sur elle, ouvrant de mon avant un V parfaitement net, sur l'eau parfaitement unie. De la journée, mes maîtres ne purent

guère lâcher la barre, car, sous cette brise pour eux insensible, je me mettais en cape à l'Ouest! Mais le soleil était si torride qu'ils avaient dû prolonger cette barre avec un manche d'haveneau, et gouverner sous l'ombre du rouf.

O mes enfants, mes enfants maîtres, c'est ce jour-là que vous avez choisi, au plus fort du calme, pour demander au Ciel l'enfant marin de votre race; l'enfant aux yeux bleus de tous les bleus de mer, l'enfant aux cheveux blonds de tous les blonds de goémons.

Moi seul connus cette prière — dans le calme, le calme souverain.

Quand les hautes falaises de Groix se firent plus proches, François chantait :

« *Nous étions deux, nous étions trois,*
« *Nous étions trois marins sous Groix.* »

Ce fut par cet été sans vent que je coulai, par dix mètres de fond!

J'étais encalminé — bien sûr! — encalminé entre les Verrès et la pointe de Beg Morg, tout près de la rivière de Pont-Aven, à quelques encablures de la terre. Me laissant immobile sur mon calme, François et Vonig s'étaient occupés à pêcher des lieux à la traîne, avec le youyou. Leur panier plein, ils étaient revenus à bord. Là, François, avec une obstination vieille de bien des années, avait cherché à caser ce

panier dans la maille arrière sous le plancher de la chambre : c'était impossible, depuis qu'on avait mis dans cette maille, pour régler mon assiette, une gueuse de fonte.

— Oh! zut, à la fin, s'écria François, agenouillé douloureusement sur une varangue; cette gueuse sera aussi bien dans la maille précédente, ce n'est pas cela qui changera beaucoup l'assiette, et le panier tiendra.

François réalisait toujours immédiatement ce qu'il avait décidé.

Vonig, du cockpit, le regardait faire.

Il posa ses pieds nus sur l'intérieur très incliné de mes bordés de fond, prit la gueuse par ses trous, et banda ses reins. La gueuse se souleva. Mais un pied de François glissa. Avec un cri, il lâcha la gueuse.

— Bon Dieu!

— Tu t'es fait mal?

— Non, non, mais... mais... bon sang de bon sang, l'eau! L'eau! Un bordé crevé!

Mes bordés sont faits pour supporter les chocs extérieurs de la mer, non pas celui, intérieur, de cinquante kilos de fonte; et l'acajou est cassant. Comme une porte à deux battants, trente centimètres de bordage s'ouvraient sur la mer, dont l'eau s'engouffrait violemment. Par le trou, vlan, la gueuse avait filé.

Cela m'avait fait mal, très mal; mais voilà que j'étais pris de faiblesse.

François, toujours criant, essayait d'appuyer sur la blessure un polochon de couchette, un ciré, un sac. Ah! ouiche, l'ouverture était trop grande, l'eau montait rapidement, dépassait le bas des couchettes, attei-

gnaît celles-ci. Je commençais à osciller lourdement à chaque déplacement de François.

— Vite, vite, évacue. Dans le youyou. Mon portefeuille. Les papiers. Embarque, embarque.

Quand François embarqua lui aussi dans la prame, elle était déjà plus haute que mes passavants. Dans la cabine et dans le poste flottaient mille objets. Atterrés, François et Vonig me regardaient m'emplir.

François se réveilla soudain. En hâte, il approcha la prame de mon mât, démarra du cabillot les deux bouts de ma drisse de grand voile, fit un nœud à une extrémité, envoya ce nœud en tête de mât, à l'autre amarra la bouée couronne, la jeta à l'eau. Elle se mit à lancer ses flammes, absurdes sous le grand soleil.

Je m'enfonçais. L'air, avec violence, fit sauter les verres des claires-voies, ouvrit le panneau du poste. Et, tout debout, je m'engloutis, coque et mât, sous la mer tranquille.

Peu après que mon mât eut perdu l'air, je m'arrêtai, debout sur ma quille, sur un banc de roches assez plat. De mon mât, je voyais la lumière à travers quelques mètres d'eau claire. La petite tache grise de la prame y évoluait. Mes maîtres, mes maîtres, alliez-vous me laisser là ? Oui, bientôt la prame disparut.

Au niveau de ma coque, il faisait tout sombre. Un banc de pironneaux s'approcha, me regarda avec curiosité, pénétra dans la cabine. Un grand bar qui chassait s'y présenta, mais, inquiet, s'écarta.

Dans la chambre, dans le poste, les objets flottants se coinçaient sous le rouf, sous le pontage. Quelques-uns parvenaient à s'échapper, montaient vers le jour,

avec un cortège de bulles. Mais bientôt les matelas de kapok obturèrent les orifices des claires-voies.

Tous mes filins, qui, pendant que je sommais, s'étaient tenus verticaux, retombaient mollement.

Le jour baissait. Des poissons de toutes sortes tournaient autour de moi. Des merlans entrèrent, se mirent à manger le pain sous le pontage du rouf, les restes de cuisine. D'énormes lieus, un congre, vinrent jeter la panique parmi eux.

Tels allaient être mes compagnons, mes compagnons de tombe. J'étais mort, je resterais là, des années, des siècles peut-être, jusqu'à ce que mon acajou se désagrège, que les coquillages et les algues l'aient rongé, comme ces épaves que j'avais aperçues quelquefois.

Dans les caissons, dormaient à jamais tous les trésors de mes maîtres, leurs instruments de navigation. Plus jamais je ne naviguerais, je ne connaîtrais plus les calmes ou les vents, ne filerais plus, rapide et sûr, sous l'effort de mes voiles.

Mes voiles ! Elles étaient amenées quand j'avais coulé, se gonflaient vaguement sur le pont. Le gui cherchait à se dresser, en était empêché par l'écoute. Mais celle-ci n'était pas amarrée, elle finirait certainement par courir, le gui se mettrait le long du mât, et la voile ferait une grande poche. Y avait-il des courants ici ? Je n'en sentais aucun, mais c'était marée haute, je me souvenais que François venait de le dire. S'il y avait des courants, je serais couché par eux, traîné sur les roches.

Quelle affreuse fin ! Cette mort lucide, survenue

par un temps si splendide, en quelques minutes, me semblait un conte absurde.

Plus jamais je n'entendrais François chanter, Vonig rire ? Plus jamais d'appareillages en fanfare, de longues luttas au louvoyage ? Plus jamais seulement une caresse ou une claque du vent.

La nuit tombait. Déjà ? Comme il fait nuit, sous la mer.

J'étais oppressé, écrasé ; je ne savais même pas s'il y avait du vent, là-haut. La nuit était interminable.

La lumière revint, presque d'un coup.

Au-dessus de moi, l'eau semblait toujours aussi calme. Les heures passaient, les poissons m'envahissaient, une énorme raie vint me regarder, de ses affreux yeux dressés comme des guérites.

La lumière devenait beaucoup plus vive, curieusement vive. Soudain, je compris : la marée baissait, et à marée basse ma pomme de mâât était tout près de la surface.

Cette constatation, loin de me consoler, m'affligea davantage : même cette demi-mort ne durerait pas, les tempêtes allaient me détruire.

Quelque chose passa, une grande, très grande ombre. Au même moment, je sentis que mon mâât était tiré vers le haut. Pas assez fort pour me soulager, bien sûr, mais assez pour me donner un fol espoir. J'étais tiré par quoi ? Par ma drisse de grand voile, bien sûr, que la bouée avait maintenue en surface. Qui s'occupait de moi ? Ou bien simplement quelque pêcheur avait-il cru ramasser une bouée et un orin perdus ? Allait-il couper ce seul lien ?

Un très gros poisson, un poisson long et étrange, se détacha de la surface brillante, se mit à descendre vers moi. Non, pas un poisson, un être horrible, qui avait le corps d'un homme, une tête en fer et en verre comme un habitacle de compas, et de grandes nageoires vertes au bout de chaque jambe. Était-ce le démon de la mer ? Il descendait rapidement, entraînant une glène de cordage.

Je sentis une main se poser sur mon avant, commencer à le lier. Qu'allait faire de moi ce démon ?...

François !

François changé en monstre lançait vers la surface son filin, auquel il avait amarré la gaffe dessaisie, et qui, de l'autre bout, embrassait mon avant. Un autre, deux autres filins, dix autres, partirent vers le soleil, avec tout ce qui de moi pouvait flotter une fois dégagé.

Mon maître était un dieu de la mer, qui me sauvait !

Et, de là haut, me venait un grand bruit de cloches.

Non, c'était des fûts d'essence que je voyais flotter et qui s'entrechoquaient. La grande ombre noire — un bateau de pêche, sans doute — les avait apportés, et les amarrait à mes filins dressés. Il les amarrait par grappes, il y en avait plus de cinquante sûrement.

Les filins se raidissaient. Et voilà que je me soulevais, que ma quille décollait de la roche ; et que je prenais route — une drôle de route, au milieu de l'eau — remorqué par ma chaîne d'ancre, que François avait envoyée en haut par un filin. Par l'effort,

je gagnais même un peu de hauteur, les orins des tonnes mollissaient.

Attention, attention, les hommes, ici devant moi, une roche !

J'y buttai de ma quille, ma chaîne se tendit. Mais mon remorqueur de surface s'arrêta. J'attendis. Les orins des tonnes se raidissaient peu à peu de nouveau. Enfin, ils me soulevèrent, ma quille fut plus haut que l'obstacle. François-grenouille vint me voir, et nous repartîmes. Sauvé ?

Puis, sur une trouée de sables entre les roches, on m'arrêta.

La nuit tombait. Non, je n'étais pas sauvé. Si le vent... L'été à calmes, au moins, ne cesserait-il pas juste au mauvais moment ?

La marée devait baisser. Je sentais que des hommes reprenaient le mou de mes orins, de temps en temps. Que dis-je, je sentais ? Je le voyais parfaitement, car mon mât émergeait jusqu'à la plus haute barre de flèche. Je voyais mon sauveur, un gros sardinier, et les hommes qui s'affairaient dans la nuit, parmi toutes sortes de lumières. Il y avait un peu de brise, mais elle venait de la côte toute proche.

Quand ils cessèrent de raidir les orins, la lune était levée, on y voyait bien ; mon mât émergeait de plus de moitié. Le sardinier remit son moteur en route. La lente progression reprit dès que le début de flot m'eût décollé du fond.

Nous allions tout doucement, avançant toutes les heures d'une centaine de mètres, ma quille toujours juste en contact avec le fond de sable et d'algues. Quand de nouveau nous trouvâmes un banc de roche,

et que je ne pus aller plus loin, le soleil était bien levé. Je voyais la jetée de Brigneau, et les bateaux qui partaient en pêche passaient tout près de moi.

Pendant tout le temps que la marée baissa, François et un homme que je ne connaissais pas menèrent la manœuvre : il fallait constamment reprendre le mou des amarres des tonnes, sans cela je me serais couché. Le calme était magnifique ; il nous devait bien cela ! J'étais plein d'optimisme. Quelle aventure je pourrais raconter aux autres bateaux !

A trois heures de l'après-midi, la marée recommençait à monter, et je soulageais. Mais on ne me déhalait pas. François s'éloigna à bord d'un canot. Que se passait-il ? Ma nervosité était extrême, je m'inquiétais à chaque risée d'une petite brise d'Ouest, je m'affolais au vacarme des tonnes soulevées par un clapot innocent. Ce clapot s'enfla un peu, la brise devint jolie, puis tomba — ouf —, je restais toujours là ; à bord du sardinier, deux novices se racontaient des histoires et cassaient la croûte. Ma quille était à plus de quatre mètres au-dessus du fond. S'ils attendaient encore...

Non, je manquais vraiment trop de confiance ; c'était cela qu'ils attendaient. A neuf heures du soir — juste avant la marée haute — François revint, accompagné de Vonig, toute belle dans une robe. Une robe ! Aussitôt le sardinier repartit, et, d'un trait me mena jusque derrière la jetée. Cette fois, je ne risquais plus rien. On enleva les tonnes et François me mit mes béquilles.

A la marée basse de quatre heures, le lendemain matin, toute ma coque émergeait. Couché dans l'eau,

avec son masque, François clouait sur ma blessure une plaque de zinc doublée de toile suivée; lui et deux hommes se mirent à me vider à grands seaux.

Quand je flottai, un canot me remorqua jusqu'au fond du port, où, debout sur mes béquilles, l'après-midi, je finis de me vider par le nable ouvert, tandis qu'un des compagnons du chantier me faisait un romaillet en acajou qui restait de mon propre bois, si bien joint que c'était invisible. Vonig et François tiraient piteusement leurs affaires mouillées, des jumelles dénudées, un appareil photographique... dont la perte n'était pas compensée par la capture, sous une couchette, d'un beau mulet et de deux pironneaux.

Ils partaient quand même de grands éclats de rire.

Quant à moi, écoutant les pêcheurs s'émerveiller de ce sauvetage pour lequel il avait fallu la chance inouïe de deux jours sans vrai vent de mer, je pensais que décidément, le calme était un méconnu.

HÉLAS ! Cette joyeuse aventure, ce retour du fond des eaux jusqu'à mes maîtres, ne me les rendit pas.

Après qu'ils m'eussent mené gaiement à l'hivernage dans la rivière de Pont-Aven toute voisine, ils partirent.

A la fin du printemps, François vint à moi sur la plage.

Mais, au lieu de me crier sa bienvenue habituelle, il approcha en silence, posa sa main sur mon bordé, et dit :

— Mon pauvre bateau, mon pauvre bateau... Nous ne naviguerons plus ensemble. La vie est dure, trop dure. J'ai été obligé de te vendre. De te vendre pour payer des impôts idiots, pour annuler sur un

cahier des chiffres dont personne ne se soucie. Toi, mon bateau, mon bateau vivant...

Il s'était mis face à moi, prenait mon avant effilé entre ses deux mains, comme les hommes prennent le museau des chiens quand ils leur parlent affectueusement :

— Tu comprends, il fallait choisir. Vonig voulait que je vende plutôt notre maison, notre jardin. Mais, tu sais, nous avons notre petite Morgane, elle a les yeux bleus comme tous les bleus de la mer, sombres comme suroît quand elle pleure, clairs et doux comme suet quand elle rit, intenses comme clapot d'Ouest, quand elle cherche à voir. Ses petits cheveux sont blonds comme le goémon frais. Elle va bien, elle grandit. Mais Vonig ne va pas très bien, il a fallu payer très cher pour elle, et ce n'est pas fini. Elle est sauvée, mais elle a failli perdre ses yeux. Et comment naviguerait-elle, sans bien y voir ? Plus tard...

Il n'acheva pas sa phrase. Je comprenais bien : plus tard, il rachèterait un bateau, mais ce ne serait pas moi. Ses raisons étaient sûrement bonnes, mais il m'abandonnait.

— Tout cela, tu comprends, c'est nécessaire. Mais c'est dur de vendre son bateau.

Ses yeux étaient pleins de larmes. Moi, bêtement déhanché sur une béquille, je ne pouvais le consoler, je ne pouvais me consoler.

Il ramassait son imperméable, qu'il avait posé sur un rocher. J'essayais de lui faire bonne mine, mais j'étais tout crasseux de l'hivernage, minable.

Il me regarda encore une fois. Alors, il jeta l'im-

perméable sur mon pont, s'éloigna à grands pas vers le village.

Quelques instants plus tard, il revenait, botté, chargé de brosse et de seaux.

— Je ne peux pas te laisser comme cela. Je t'ai vendu, c'est fait, je suis payé, l'état dans lequel tu es n'a plus aucune importance. Mais je ne peux pas te laisser ainsi, mon bateau, mon premier et peut-être mon seul bateau.

A grands seaux d'eau, à farouches coups de brosse, il me caréna, puis il nettoya mes hauts, dont la peinture de qualité retrouvait sa blancheur et son brillant. Enfin, sans s'occuper de ses vêtements de ville, ni de l'eau froide qui passait par-dessus ses bottes, plus vite que ne montait la mer il me passa une belle couche de peinture sous-marine, la verte, la plus chère, et me fit, d'un trait, sans hésiter, une impeccable flottaison !

Quand il eut fini, il se recula, me regardant ; me regardant encore tandis que longuement il passait au pétrole ses mains vertes, sur lesquelles tombaient des larmes.

**

Que dire de mon maître suivant ?

Il habitait Bénodet, il possédait, paraît-il, une riche villa, il arborait de superbes casquettes, et, sur le quai, il discourait longuement avec d'autres types à belles casquettes. Il les amenait à mon bord quelquefois, leur faisait admirer mes couchettes de velours. Tous disaient leurs projets ; mon maître annonçait

son proche départ pour l'Irlande. Diable ! Je dressais l'oreille, à la fois excité par l'appel des grandes randonnées, et inquiet des capacités nautiques réelles de ce maître élégant. Le matelot, qui écoutait cela de l'avant, ou du grand canot d'acajou qui avait remplacé la prame (où le mettrait-on à bord, ce canot monumental ?), le matelot alors regardait au loin, comme pour éviter de sourire. En réalité, tous les yack partaient, moi je restais.

Enfin nous appareillâmes.

Pour les Glénans, à douze milles.

Nous réappareillâmes.

Pour les Glénans.

Nous réappareillâmes encore une fois.

Pour les Glénans. Mais, en rentrant, nous fîmes un grand crochet : nous prîmes par le large de l'île aux Moutons. Quinze milles, canot à la traîne.

Pourtant, cette navigation hauturière, et par des brises de pet de goélan, suffit à mon maître pour juger de très haut mes qualités, et prononcer doctoralement :

— La co-que n'est pas mau-vaïse. Un peu plus d'é-paules, un peu plus de han-ches, ce se-raït mieux. Enfin, cela peut al-ler. Mais le grément (il s'emballait), le grément marconi ne convient pas pour la haute mer, on ne peut pas tenir une cape sûre avec cette perche (stupeur ! ne l'avais-je pas tenue, et à merveille ?) ; un brave côtre, voi-là ce qu'il faut ; ou bien un houari très peu a-pi-qué (il scandait du geste), ce qui en re-vient au mê-me. Ou mieux encore, un dun-dee, mais dans ce cas...

Bref, on m'enleva mon beau mât, on fit je ne sais

quoi de ma grand voile marconi toute neuve, on m'affubla d'un mât court qui me ridiculisait, d'une corne lourde et ballante qui exigeait deux drisses, et qui me secouait tout entier aux virements de bord. On défonça l'étambrai pour reculer ce mât, puis on l'avança, puis on le remit au premier emplacement. Que d'argent dépensé ! Je songeais à François. Ne pouvait-on lui donner l'argent de ce pontife ?

Enfin il daigna me déclarer « presque à son idée ». Mais nous ne partîmes pas davantage pour l'Irlande. D'ailleurs l'été avait passé à ces ravaudages. Peut-être était-ce ce qu'il voulait ?

*

Il me revendit. On me remit un mât marconi, plus haut encore que l'ancien ; trop haut, cette fois.

Du maître qui me colla cette perche, je ne garde qu'un souvenir burlesque.

Il me fit aller à Beg-Meil, m'y mouilla sur mon ancre, et, comme il aimait ses aises, s'en fut déjeuner à terre, sans laisser personne à bord.

Le vent était de Noroît, assez frais. Mon ancre, qu'on avait « jetée » n'importe comment, était sur-pattée : la chaîne entourait la patte, qui n'était ainsi plus tirée à enfoncer, mais au contraire à dégager. Comme les fonds de Beg-Meil sont déjà durs, ce malheureux bout de ferraille à plat ne pouvait aucunement me retenir, moi et mon énorme mât pre-nant dans le vent. Je partis donc à reculons, traînant mon ancre.

Au début, je trouvais cela drôle. Il se présenterait

bien quelque caillou, quelque aspérité dans quoi mon ancre prendrait. Cela ferait une bonne niche à mon maître, qui, rouge et rotant à son habitude, ne me trouverait plus là où il m'avait laissé.

Mais à Beg-Meil les fonds diminuent rapidement ; bien vite mon ancre fut en pendant, et je m'en allai vers le large, avec ma chaîne au bout du nez (comme un ours, aurait dit François).

Diabre ! Maintenant que je n'étais plus abrité par la terre, le vent crochait dur, le clapot s'enflait, je culais rapidement, en roulant comme barrique. Irais-je, le cul le premier, briser mon gouvernail, puis ma coque, sur les roches de Trévignon ou des Glénans, là-bas ? Ou bien, passant par-dessus la Basse-Jaune, partirais-je pour le grand large, en une cape originale, le nez tiré vers tous les brisants ?

Une pinasse me vit, tourna deux fois autour de moi. Un pêcheur en pantalon de ciré sauta à mon bord, rentra la chaîne et l'ancre, lança un bout à la pinasse ; et en route vers Beg-Meil — puisque le vent en venait.

Je crois que cela coûta très cher à mon maître. Très cher, parce qu'il ignorait que les marins-pêcheurs comprennent mieux les litres que les chèques. Un plaisancier qui ne sait pas payer à boire ne sera jamais un marin. Bien fait pour lui.

*
**

Il me revendit.

Cette fois, on me chargea sur un camion.

Pendant des heures, des heures, des heures, cet

affreux ber roulant me secoua. En ces deux jours, je vieilliss plus qu'en dix ans de mer ; les cahots me faisaient jouer, disjoignaient mes ais. On me mit dans l'eau d'un port. Le soleil était éclatant, la mer très bleue derrière la jetée, les yacks innombrables. Je fus tout surpris d'attendre en vain la marée ; les autres yacks se moquèrent de moi, avec un accent agaçant : la marée, c'était bon pour les plouks !

— Mais comment vous carène-t-on, leur demandai-je ? On est obligé de vous tirer à terre chaque fois ? Là-haut, à notre choix, nous pouvons aller à sec deux fois par jour, ou pas du tout. » Ça leur clouait le bec.

J'étais heureux de connaître des mers nouvelles. Hélas ! Tous les jours on buvait à mon bord des apéritifs ou du thé ; mais je ne sortais jamais, les autres yacks non plus. Tout au plus fîmes-nous dix fois des ronds dans l'eau.

On me prépara pour une expédition en Corse ; mais, au moment de l'appareillage, il y eut un petit nuage dans le Sud, on ne partit pas ; et l'on fit bien, car une heure après une tempête vraiment furieuse nous jetait au nez, derrière notre jetée, de l'écume mélangée de sable brûlant.

Une fois, nous longeâmes la côte, on me mouilla dans une calanque. C'était vraiment ravissant. L'eau était limpide, et je voyais passer sous ma quille des poissons multicolores. Les femmes, à mon bord ou dans l'eau, étaient toutes jeunes, toutes belles, toutes presque nues. Mais c'étaient des corps, rien qui ressemblât à Vonig.

Enfin un jeune d'aspect décidé m'acheta. Celui-là,

disait tout le monde avec admiration et accent, il naviguait vraiment, peuchère, vraiment, et presque tout seul, sur la mer ! Il me plaisait assez, noir de cheveu, brun de peau, mais hardi de regard.

Hélas ! Il me joua aux cartes, paraît-il. On me rechargea sur un camion, on m'emmena à Arcachon.

C'était très beau, plein de yacks. Mais je n'y restai pas, je repartis presque aussitôt, par mer cette fois, avec deux matelots, pour Bénodet. Belle traversée, mais sans plaisir, mes matelots n'avaient que hâte d'arriver.

A Bénodet, je retrouvai un corps mort, juste devant l'ancien. Et les petites sorties aux Glénans ou, à l'extrême, jusqu'à Belle-Ile.

*
**

Puis, l'hiver, ce fut de nouveau pour moi le marché aux esclaves.

De temps en temps, je voyais approcher mon matelot, godillant dans une grande plate, où se tenaient les acheteurs. Pour bien montrer qu'ils étaient marins, ils se tenaient debout. Mais la plupart du temps ils n'avaient pas, ou plus, ce qui était bien excusable en cette saison, le pied marin, et ils réagissaient ridiculement à chaque mouvement de la plate.

Comme d'habitude, certains, ou certaines, posaient d'ineptes questions. Une femme un jour s'écria : « Mais il n'a pas de mâ ! Ça ne nous intéresse pas du tout, je veux de belles voiles, toutes blanches, qui battent au vent ! » Son mari la regarda d'un air accablé ; puis, d'un ton très doux, il répondit : « Moi,

j'aime mieux qu'elles ne battent pas ! » Ce maître m'aurait plu. Il ne revint pas.

D'autres semblaient s'y connaître, me visitaient avec un soin extrême, souvent même une grande méfiance ; n'étais-je pas connu, pourtant ? Mes plans avaient paru dans une revue à têtère rouge qui avait assez longtemps traîné à bord. Ces visiteurs cherchaient la petite bête, me faisaient mettre au sec une marée, scrutaient mes fonds, demandaient des explications sur la trace de mes mâs successifs. Ils semblaient ne pas croire mon gardien, disaient entre eux : « Hum ! mal équilibré, probablement ? » Voilà ce que mon pontife tâtillon avait fait de moi, avec ses changements d'emplanture : un objet douteux, au lieu de cette certitude : *Reder-Mor*, le gagnant de Plymouth-la Rochelle.

D'ailleurs, je le devinais, ces visiteurs n'étaient pas vraiment acheteurs ; ils avaient déjà un yack, dont ils n'étaient pas tout à fait contents ; ils en cherchaient un qui les satisfasse absolument — avant de les décevoir sur quelque point — parce qu'un yack ne peut pas être à la fois grand et léger, marin et peu calant d'eau, confortable et rapide, neuf et bon marché.

Un de ces hommes dit un jour en riant : « Tout yack est toujours à vendre, c'est une question de prix, qui est en raison inverse de l'enthousiasme, lequel décroît comme le carré de l'ancienneté de possession ! » Mathématiques mises à part, je ne comprenais que trop. Et je me rappelais ce que les gars du Midi disaient quand les filles étaient parties. De même que beaucoup d'hommes aiment les femmes,

et que peu d'entre eux aiment *une femme*, de même les plaisanciers aiment *les yacks*, il n'y a pas beaucoup de François capables d'aimer *un yack*. Et encore... même ceux-là se consolent vite avec un autre.

On me tâtait, on me retâtait. Le matelot devait même empêcher qu'on poinçonne, on aurait fini par me percer.

Parfois je voyais venir un jeune homme, les yeux noyés d'extase. Il me regardait à peine, sautait dans la cabine, riait tout seul. Me mettre à sec ? Oh ! pas besoin, il savait bien, l'acajou est imputrescible. Tout de suite, il en venait au prix. Le matelot répondait qu'il fallait écrire. Je ne revoyais jamais le garçon.

Enfin vint à moi un homme encore jeune, aux yeux graves et bons, attentifs comme ceux d'un chien. Tout de suite je l'aimai, tout de suite il m'aima. Il ne s'occupait pas du prix.

Hélas ! Médecin, il n'avait pas navigué assez jeune ; il croyait savoir, il ne voulait à bord ni matelot ni camarade plus averti, pour communier tout à fait avec moi et avec la mer, ce qui était noble ; mais il n'en savait pas assez, et sa femme encore moins. A notre première sortie je le compris. Il gardait trop de toile ou bien manœuvrait mal, oubliait de filer la bastaque sous le vent ; il étudiait sa carte, voulait reconnaître chaque roche, lui donnait un nom, qui n'était pas le sien, certainement, car je n'étais pas dans le chenal, et je tremblais à voir des algues sous ma quille.

Cela passa une fois, nous rentrâmes. Le vent était au Noroît, le courant descendant était fort dans l'Odet ; il me fit tirer des bords contre vent et courant,

au plein milieu du chenal, au plus violent de ce courant, interminablement, sans gagner, alors que d'autres rentraient rapidement par le contre-courant côté Fouesnant. Il s'en aperçut enfin, voulut prendre ce contre-courant, à l'endroit où justement il ne le fallait plus, et me fit heurter durement la cale du bac. Du coup, je fus viré sur ma quille, je repartis vent arrière, voile bordée. Sans filer d'écoute, il me laissa revenir au vent de travers, je fis une terrible aulofée, presque à plat sur l'eau, qui embarqua par-dessus l'hiloire. Au lieu de me donner de l'écoute et de lâcher la barre, il mettait son corps en rappel sur l'autre bord, et sa femme aussi, comme si j'avais été un caneton, comme si leurs quelques kilos pouvaient faire plus pour me redresser que la tonne et demie de plomb de ma quille, qui ne parvenait pas à vaincre le vent dans ma voile plate ! Et il se cramponnait à sa barre.

Heureusement, j'étais bien taillé, bien lesté, j'étais plus fort que lui, je « passai sur ma barre », comme on doit dire, et je vins au près, me redressant enfin. Mais il fallut recommencer à louvoyer contre le courant. Du quai, tous les matelots et les plaisanciers de Bénodet regardaient, criant des conseils contradictoires. Enfin, je fus à ma bouée ; mon maître l'attrapa de sa gaffe, mais sans amener, ni venir dans le vent assez tôt ; je continuai donc ma route, et l'orin lui coinça la main contre le plat-bord, tandis que la lourde tonne labourait ma peinture, creusait des sillons dans mon bois. Il dut lâcher, repartir, revenir. Cette fois il amena trop tôt, mon avant vint à trois brasses de la bouée, juste hors de portée de la gaffe,

et je me remis à culer au courant. Hisse de nouveau, mon pauvre maître ! Il se décida à venir sous la cale, honteusement, pour attendre l'écale. Mais il s'attarda, et, flot contre vent, ce fut encore pire. Il dépassa la bouée, voulut revenir vent arrière, crocha cette fois l'orin et le tourna... et je me mis à faire brutalement cheval de bois. L'orin était solide, le crapaud de corps mort devait être énorme, rien ne cédait. Cette fois, c'était vraiment dangereux. Mon maître et sa femme se suspendaient à la voile, cherchant à l'amener, bien qu'elle portât sur les haubans. Ils n'y firent qu'une petite déchirure au coin d'une latte, en quoi ils eurent bien de la chance. Mes flancs étaient labourés par la tonne, sur laquelle me portait le courant. Du quai, on continuait à crier des mots incompréhensibles qui affolaient mon maître ; aussi ne voyait-il pas que mon arrière allait tosser un autre yack.

Misère. Un vrai guignol. Le cafouillage des cafouillages.

Et pourtant j'aimais cet homme, ce médecin aux yeux doux, et son grand cheval de femme, au visage loyal. Des éléphants au cœur marin, pleins de ferveur et de bonne volonté. Comme fille obèse qui fait des grâces.

**

Naviguer n'est pas affaire de bonne volonté. En vieillissant, j'ai compris que nous, les yacks, nous étions l'aboutissement d'une civilisation mise au point au cours d'innombrables siècles ; on ne peut nous mener sans sacrifier aux rites de la secte, sans en connaître la langue, sans obéir à ses lois strictes.

Ce qui devait arriver arriva : mon maître me mit au plain.

J'étais chargé d'enfants : ses trois filles aux yeux clairs, qui auraient pu faire des mousses, ses deux gars, solides mais trop jeunes, qui à chaque instant cherchaient à faire des noyés.

Mon maître-toubib voulait leur faire voir un phare.

Ils eurent le temps de l'examiner, oui ; car il me laissa drosser par le courant, un pauvre petit jusant de morte-eau, sur les cailloux de l'île aux Moutons. Oh ! sans danger pour eux, sans rien de plus qu'un peu de frayeur, quand je roulais sinistrement sur ma quille, juché sur une roche. Il faisait un temps splendide, une brisette charmante. Mon maître et sa femme débarquèrent les gosses de roche en roche. Puis mon maître revint, resta bras ballants. A chaque clapot, mon flanc donnait sur un malheureux caillou. Mon bordé céda. Puis une membrure. Puis deux.

A marée basse, j'étais couché, à sec. Avec des gestes de somnambules, mon maître et sa femme me vidèrent du matériel. Les gosses y aidaient, les petites filles en silence, les yeux lourds, les gamins avec des cris de joie. Les étoffes mouillées s'étaient posées sur les herbes de l'île, vives de couleur, sinistre pavois.

Je souffrais violemment, de ma large blessure, du sable, des goémons, qui se tassaient sous les serres, dans les caissons, dans tous les angles, et avivaient cette blessure. Je souffrais de ma position, vautré sur cette roche qui m'éventrait, mon mât tendu comme un bras vers le phare. Je souffrais surtout d'agonie : c'en était fait de moi ; j'allais périr, bien plus atro-

cement que coulé: brisé, disloqué en quelques marées. Sur cette roche resterait ma quille, avec son plomb, peut-être un morceau de mon étrave, quelques varanques, livrés à la pleine violence de la mer. Tout le reste de mon bois, arraché, errerait par les mers, avant de s'échouer, piteux débris, sur les grèves blanches des Glénans, sur les roches ou les plages dorées du continent, repris par les lames, jeté ailleurs, enseveli sous le goémon pourrissant, ensablé, brûlé.

*Une coque de bois rouge,
Travaillée fort proprement,*

entendais-je, dans mon délire, chanter la voix de François.

Mais soudain j'aperçus une pinasse qui, au lieu de prendre le chenal vers le large, piquait vers nous. Par quel miracle ? (1). A son avant se tenaient deux compagnons du chantier. Elle accosta à la cale du phare. Ses hommes sautèrent sur les roches, vinrent à moi, portant des palans, des crics, des madriers. En hâte, ils frappèrent les palans au pied de mon mât, en son milieu, en tête par mes drisses. En même temps ils creusaient sous mon flanc blessé, appuyaient leurs crics sur les madriers et sur moi, tournaient leurs manivelles tandis que les palans halaient doucement.

Merveille ! J'étais debout, on calait ma béquille de l'autre bord.

L'eau arrivait par toutes les vallées des roches.

(1) Les phares ont le téléphone... Mais c'est exceptionnel chez les cailloux ; et les chantiers sont rarement aussi rapides. Avis. J. M.

Les hommes mouillaient le bas de leur pantalon, sautaient comme de petites filles, ramassaient crics et madriers.

Vivement, les deux compagnons (il fallait qu'ils aient du cœur, car ils détestent se mouiller, même par ces chaudes journées), tout en pataugeant, en glissant, clouaient de grossières planches côte à côte sur ma blessure, les recouvraient d'un batardeau fait d'une grosse toile suivée et d'une capote cirée, assujétissaient celui-ci en clouant tout autour des lattes.

— Gast de gast ! criait celui qui terminait le bas, de l'eau jusqu'au ventre, travailler à la nage n'est pas ma manière...

L'autre, couché sur mon pont la tête en bas, clouait la dernière latte. Enfin il hissa son camarade à bord.

Je flottais !

Mon maître, pâle, leur apportait du rhum, des pantalons secs.

Tout le barda avait été embarqué dans la pinasse. Moi, j'étais mouillé sur une ancre, et, doucement, j'évitais, l'arrière vers Concarneau. A peine faisais-je quelques litres d'eau, que les compagnons pompaient.

Quand je pus sortir de mon encerclement de roches, la pinasse me prit en remorque.

Mon pauvre maître-toubib, à sa barre, regardait autour de lui la mer, où il ne retournerait pas. De la pinasse, les enfants lui criaient des mots que le moteur étouffait.

Sans doute le prix qu'on demandait de moi était-il maintenant modique, car les gens qui venaient me

voir, à côté du chantier où l'on m'avait mis à sec sur un ber, n'étaient plus du tout du même genre : plus nombreux étaient les garçons jeunes, les hommes de vêtue modeste. Mais ils demandaient à Jaouen — bien vieilli par ces quinze ans depuis ma naissance — si la réparation coûterait cher. Jaouen expliquait qu'il fallait démonter plusieurs varangues et tout le caissonnage bâbord. Qu'il serait plus sage de reprendre les tire-fond de quille... Certains demandaient si l'on pouvait me mettre un moteur. Non, pas facilement, ou alors il viendrait jusqu'au milieu du bateau.

Un moteur ? Pourquoi un moteur ? N'allais-je pas bien à la voile ? Ma blessure me rendrait-elle moins bon marcheur, moins fin manœuvrier ? Mon premier maître disait toujours qu'un moteur me tuerait, que je n'avancerais plus. Et quelle saleté ! Pourquoi cette folie nouvelle du moteur ? Eh ! tout simplement parce que les gens ne savent plus naviguer à la voile.

Les mois passaient. Enfin vint un homme, un vrai maître, je le vis tout de suite, un comme « Monsieur Jacques ». Il dit à Jaouen : « J'ai acheté *Reder-Mor*. »

Tempête de joie !

Mais quelle horreur, quelle horreur ! Il continuait :

— Rien qu'avec la valeur du plomb de sa quille, je paierai presque le bateau que vous avez en chantier. Faites-la tomber, on viendra la semaine prochaine la débiter.

— Tout de même ? Tout de même ? Le plomb vaut si cher que ça, maintenant ? Mais vous lui en mettez une en fonte, alors ? C'est facile, en augmentant un peu le tirant d'eau...

— Mais non, mon vieux Jaouen, mais non, bien mieux. Vous savez le nouvel impôt qu'« ils » vont coller sur les yacks neufs, hein ? (1)

— Si je le sais ? La ruine, pour nous.

— Eh bien, je prends les papiers de *Reder-Mor*, la jauge colle à peu près pour mon nouveau, on appelle le nouveau *Reder-Mor*, et le tour est joué. Mais chut, hein ?

— Anh, oui. Anh, oui. Sûr, dame ! Mais...

Jaouen restait songeur. Il reprit :

— Et cette coque-ci, alors ? On la revend ?

— Ah non ! Ah non ! elle n'a plus de papiers. On ne la déclare pas non plus comme détruite, cela annulerait ces papiers. On la laisse comme ça. Vous trouverez bien un coin.

Jaouen soupira.

Moi... Une agonie ne se raconte pas.

Voilà. On m'a enlevé mon lest de plomb, en dévisant mes tire-fond, à travers ma quille saccagée. Il est tombé sur le sol quand on a enlevé les cales. On l'a débité en petits morceaux brillants, qu'on a emportés.

Je reste sur mon ber, suspendu en l'air, sans pied. A côté de moi, il y a une carcasse crevée. Un ancien 8 mètres « d'avant 14 », me dit-il. Il est sur le flanc, comme moi sans lest, comme moi brisé. Les gosses

(1) Cette folie n'a pas été commise ; le « malin » avait pris peur trop vite.

jouent sur lui. L'entoilage de son pont est parti lambeaux par lambeaux. On lui a enlevé ses hublots ; tous ses cuivres, du temps des Allemands, pour avoir à la place du pinard. Son plat-bord se décolle, des bordés s'écartent, on voit la tête de ses membrures. Il est plein de feuilles, de terre, et même de papiers sales. De temps en temps une vieille arrache quelque'un de ses bordés de pont, pour le brûler sans doute. Hier, on y a jeté des ordures.

Ainsi vais-je agoniser pendant des années, des années. Sans plus même avoir droit à mon nom. A quinze ans !

De l'autre côté de moi il y a un grand yack en réparation, qui me dit appartenir à un « homme politique ». Je ne sais ce qu'il veut dire, mais il prétend connaître les hommes qui font les lois. Il prétend qu'il suffirait que 323 de ces hommes veuillent dire non, et qu'alors il n'y aurait pas cet impôt sur les yacks neufs qui coûterait plus cher de papiers de toutes sortes qu'il ne rapporterait, et qu'alors le chantier n'aurait qu'à me réparer, me mettre une quille en fonte, me faire inscrire comme neuf, et n'importe qui pourrait m'acheter, pour très peu d'argent.

Il dit aussi que si j'étais une armoire en bois précieux, bien plus chère en proportion, personne ne s'occuperait de m'empêcher de naître, d'être vendu et revendu, et même falsifié.

Je ne sais si tout cela est vrai.

Mais je sais, de façon sûre à présent, que les hommes sont fous. Pour des mots et des bouts de papiers, par des effets auxquels ils n'ont même pas pensé, ils vont jeter au rebut un yack comme moi,

qu'on réparerait en dix journées de travail, Jaouen l'a dit, et qui, pour tout le reste, est comme neuf.

Mon mât est à vendre. Mes voiles aussi.

C'est fini.

A moins, affirme mon voisin, qu'un homme plus malin que les autres ne « tourne la loi », comme il dit. Car il paraît que les lois, ce sont des roches qu'on peut doubler en prenant du tour. Alors je naviguerai de nouveau, pendant trente ou quarante ans encore peut-être ; certains yacks d'acajou peuvent vivre soixante ans.

François, François ! Mon maître, mes maîtres, ne me laissez pas là !

Les lois ? Les lois ? Qu'est-ce que c'est que les lois, quand il y a la mer et le vent ?

FIN

P.-S. — François est là. Il rit. Il a dit à Jaouen : « Oui, mais nous sommes en Bretagne !... Des papiers ? En voilà, et qui collent au poil ! » Vonig, qui ne porte même pas de lunettes, et qui tient un enfant tout blond par la main, rit aussi.

Je m'appelle maintenant *Berlingot*. Le cher défunt portait ce nom, à Nantes, paraît-il. Je ne pourrai plus courir les régates internationales. Si je m'en f... !

On commence à me réparer demain.

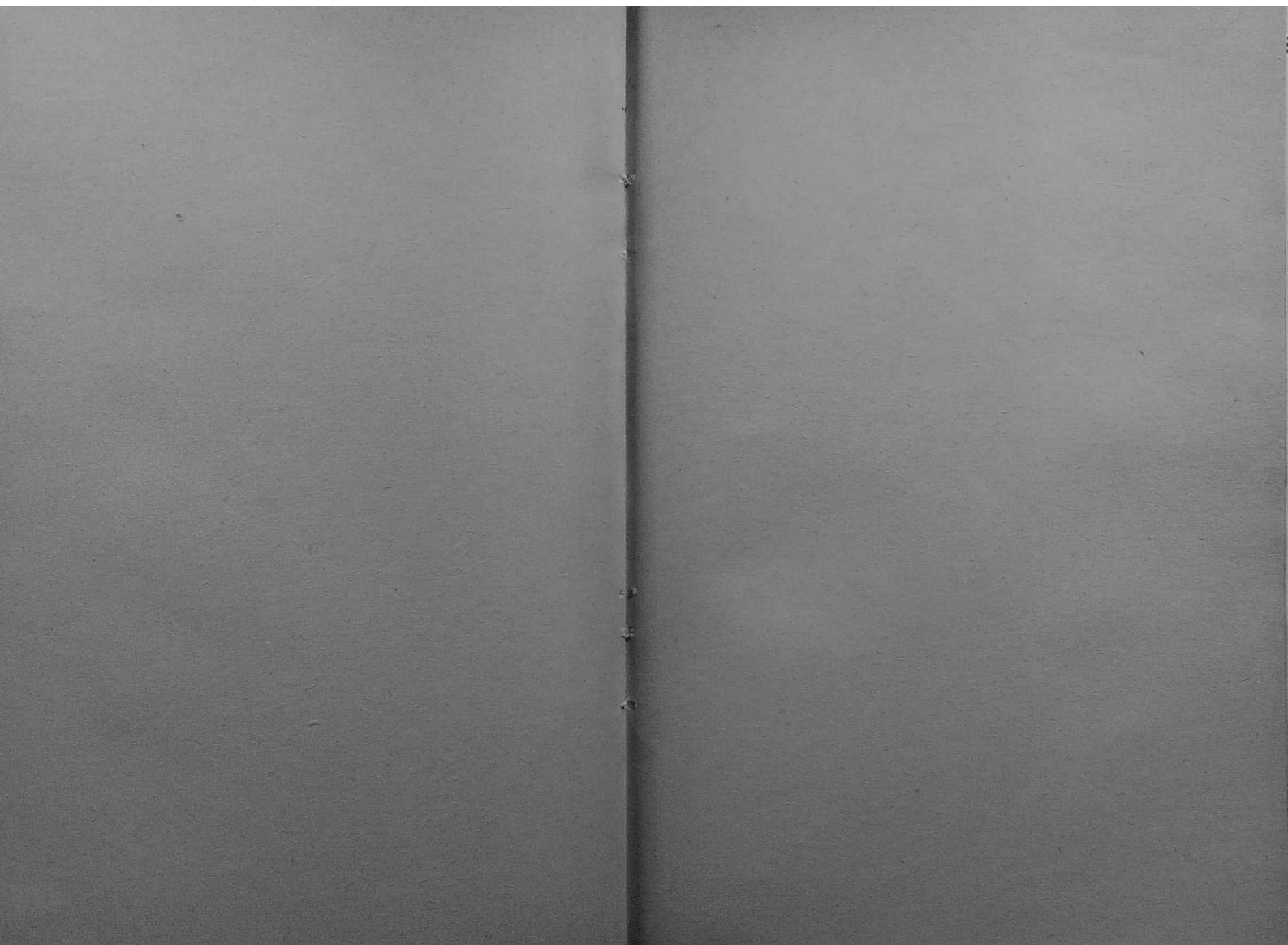
Demain, parole de chantier.

François juge plus sage de rester...

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 AVRIL 1953
PAR LES IMPRIMERIES
EDMOND DAUER
36, RUE DU CHEMIN-VERT, PARIS

N° D'ÉDITION : 386

DÉPOT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1953





Prix : **550 frs**